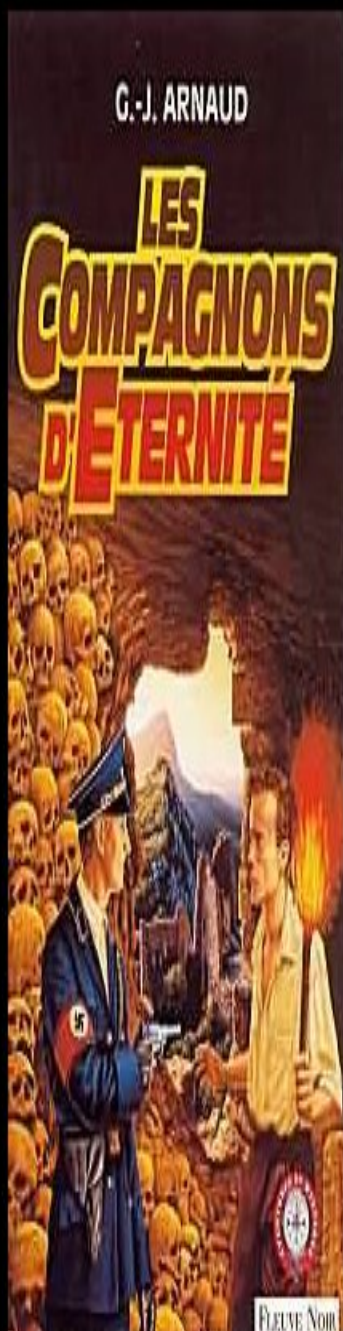




G.-J. ARNAUD

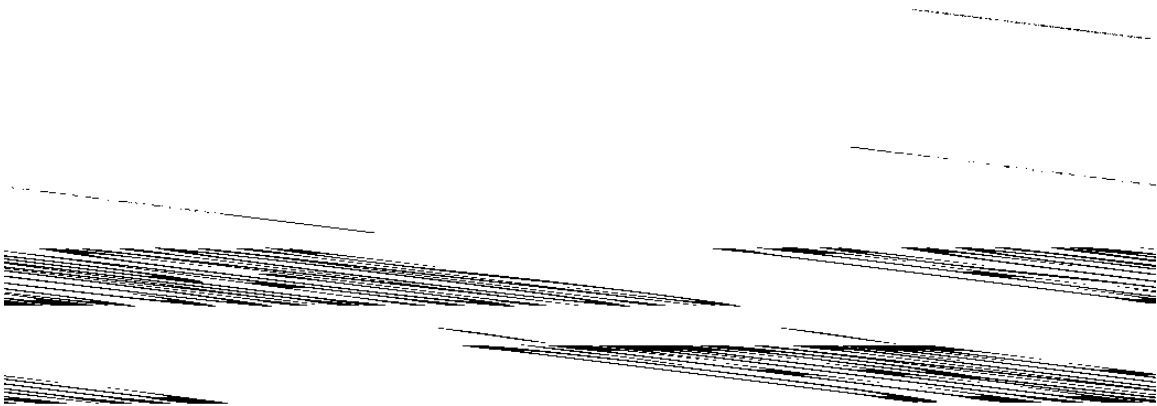
Né en 1928, C.-J. Arnaud publie son premier roman en 1951. Depuis, il en a écrit près « de 400 dans des genres aussi différents que le polar, l'aventure, l'espionnage, le fantastique et la science-fiction... Lauréat de nombreux prix, il a vu plusieurs de ses ouvrages adaptés au cinéma et à la télévision.

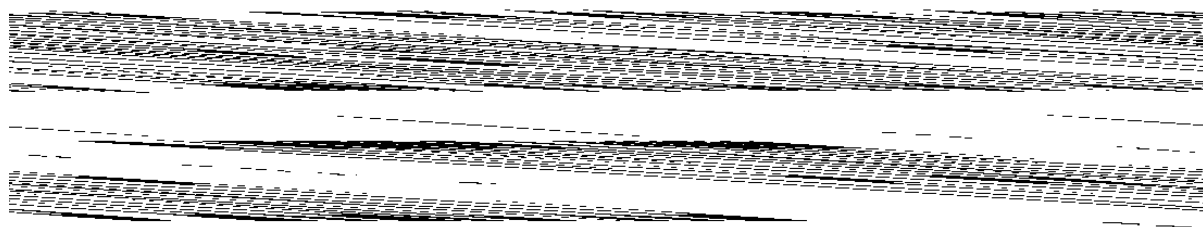
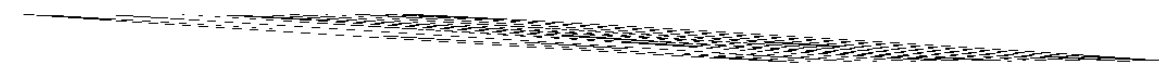
Imaginez les années 30, l'Europe à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, Hitler triomphant, les Juifs contraints de fuir une Allemagne en proie à la folie et à la haine ou de se terrer dans l'espoir d'échapper au souffle fétide de la bête immonde... Imaginez le Vesuvio, un vieux cargo rouillé dont le capitaine, Ugo Cardone, et son équipage se livrent à mille trafics en marge d'une légalité chancelante... Imaginez les nazis sur la trace d'un secret défiant l'entendement... Imaginez l'amour, la peur, la convoitise, le danger... Imaginez Les compagnons d'éternité...

Avec les aventures d'Ugo Cardone, dont les compagnons d'éternité est le premier volume, C.-J. Arnaud renouvelle de manière magistrale la grande tradition du roman d'aventure mystérieuse en mêlant avec autant d'audace que d'habileté magie, histoire, mythes et action.

AVENTURES ET MYSTÈRES

*Collection dirigée
par Daniel Riche*

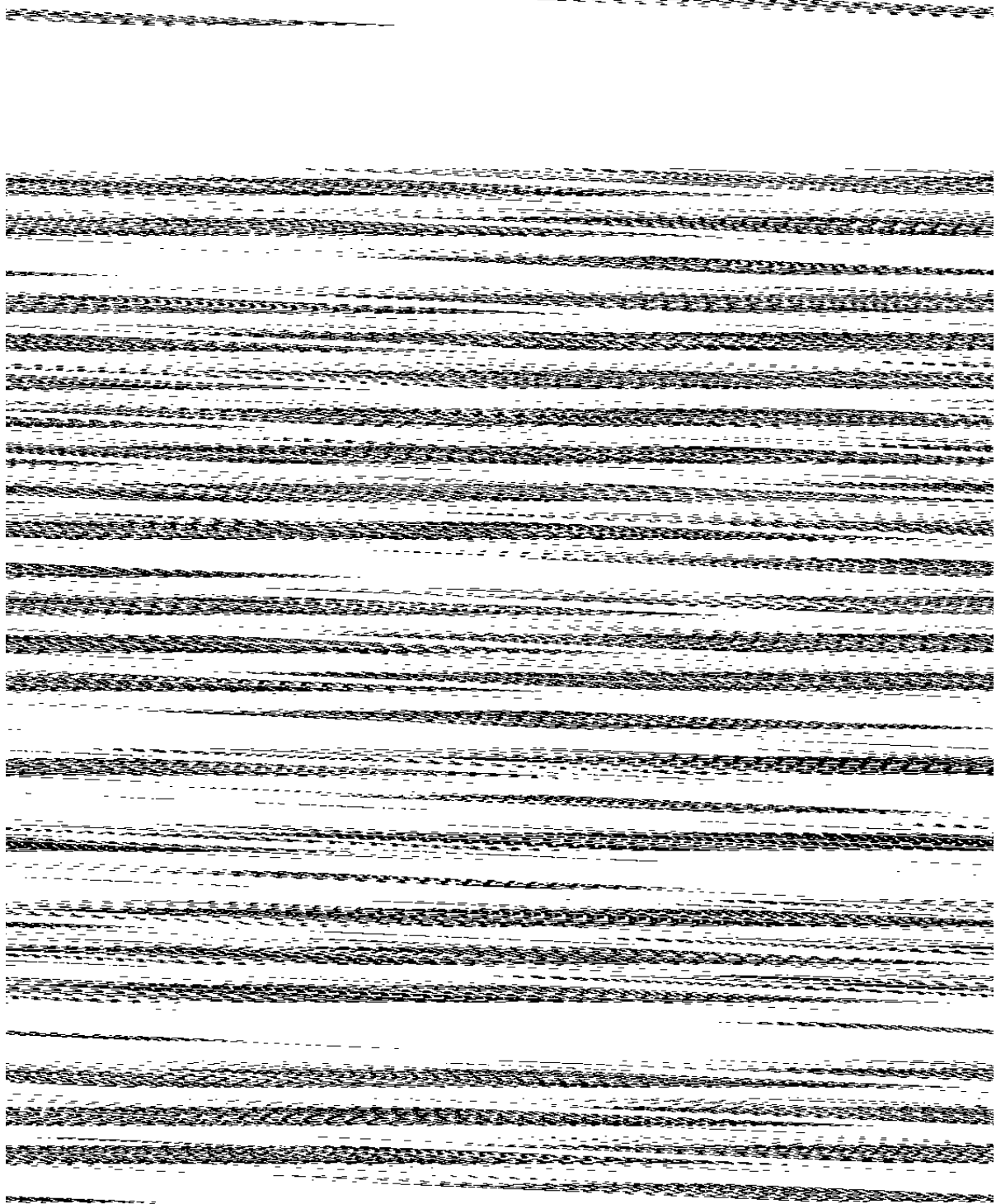




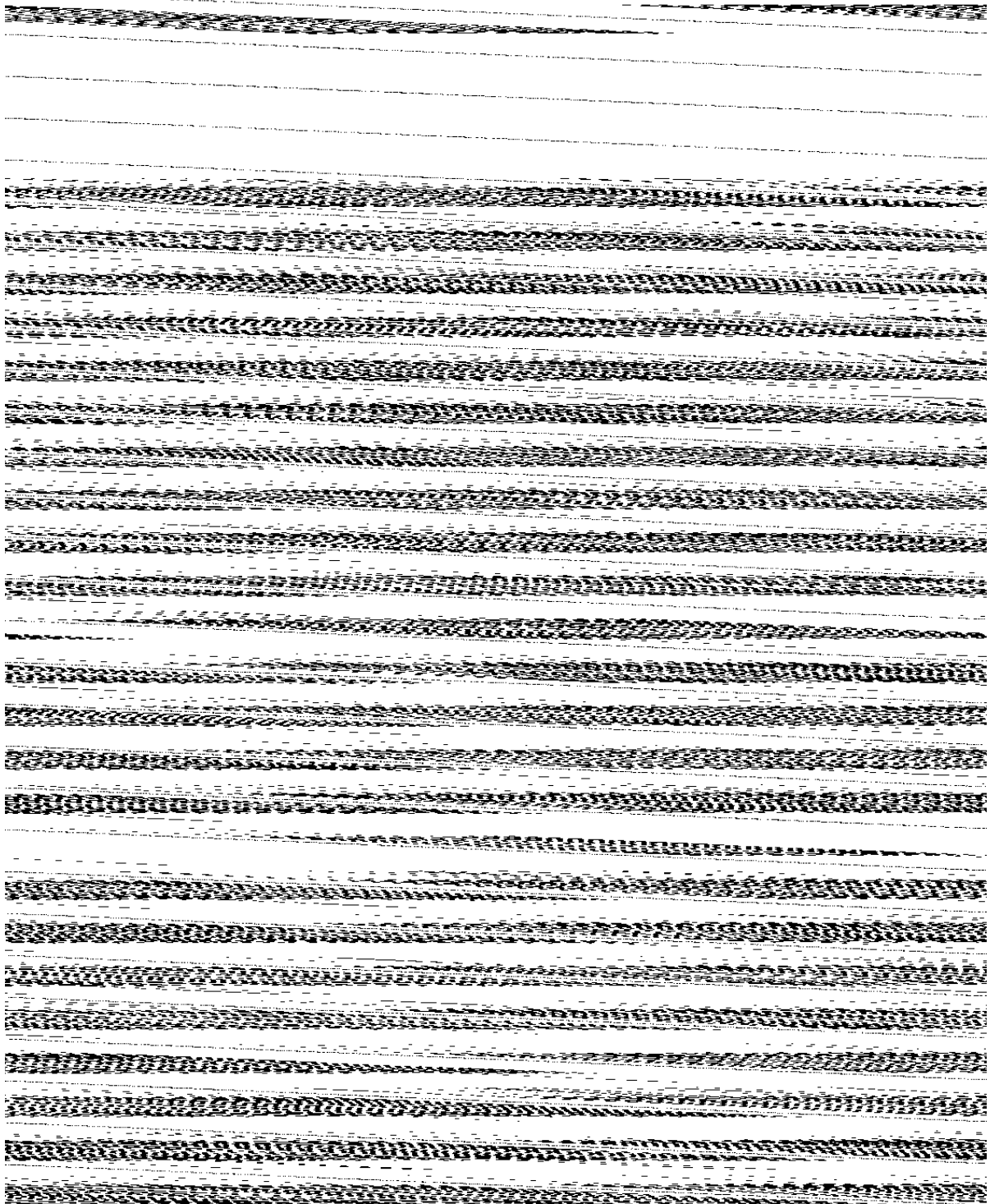
Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1995, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-05370-8







coutumière, il ne se sentait plus aussi à l'aise qu'autrefois dans ce grand port.

L'immeuble où il se rendait faisait l'angle d'une impasse étroite et sombre. La façade jusqu'à hauteur du premier étage était souillée d'inscriptions injurieuses pour les Juifs, de croix gammées peintes au goudron. Les passants s'écartaient vivement de ce trottoir comme s'il était maudit. Ugo pénétra dans un couloir humide aux murs recouverts de graffitis antisémites. Impossible de trouver le moindre renseignement, les boîtes aux lettres ayant toutes été fracassées.

En vain il frappa aux portes du rez-de-chaussée, pénétra dans une cour encombrée par des meubles brisés, des objets usuels cassés. Il comprit que les nazis avaient vidé les appartements en étage balançant par les fenêtres tout le mobilier, les ustensiles de cuisine, les bibelots. Il découvrit un passage qui le conduisit jusqu'à un appentis en bois accolé à un mur, et comme il s'en approchait, la porte s'ouvrit en raclant sur le sol et une jeune fille vêtue de noir apparut.

— Je cherche Myriam Hermann.

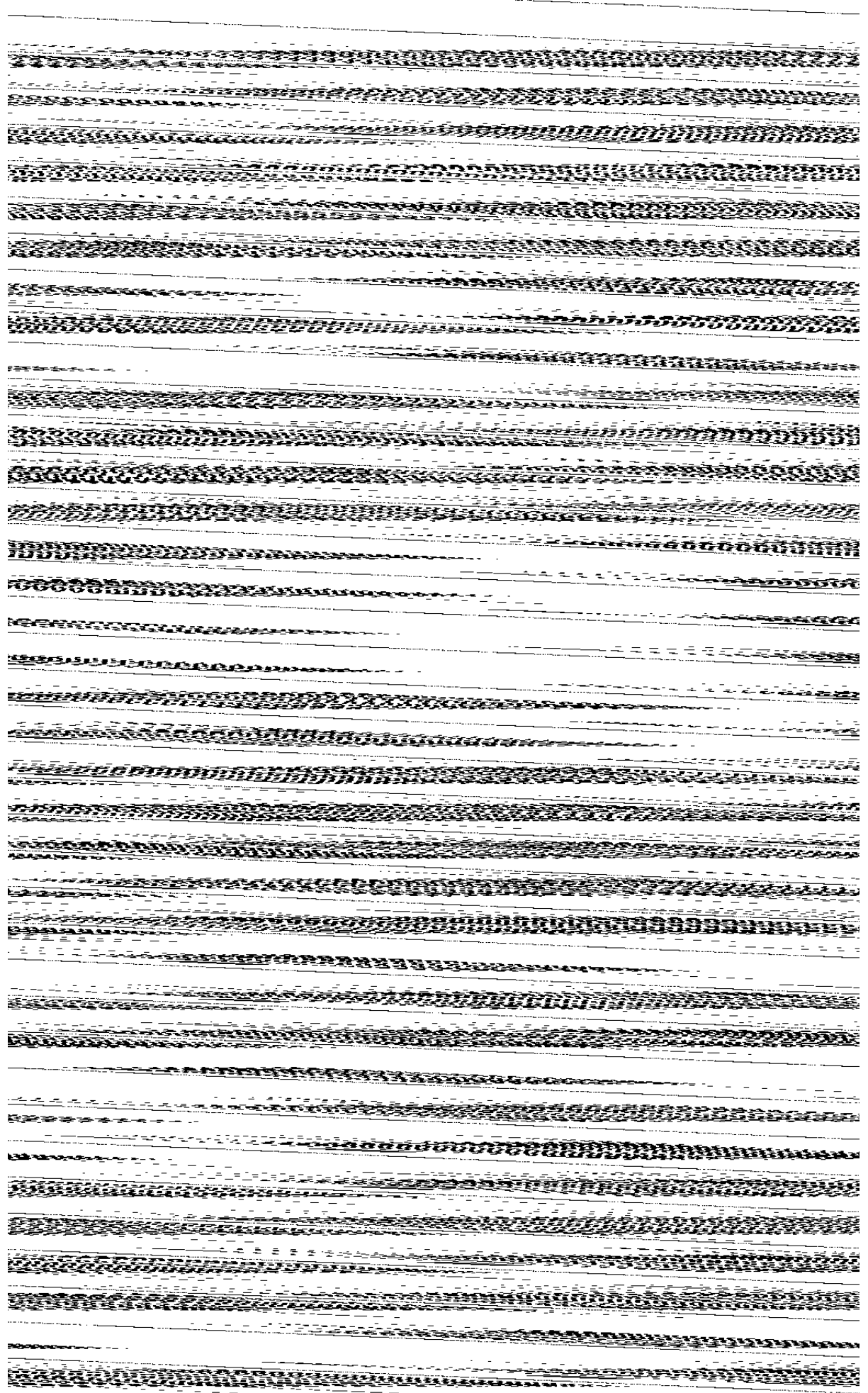
Elle inclina la tête et s'effaça pour qu'il puisse entrer dans l'espèce de baraquement, plongé dans une demi-obscurité.

— Votre passeport s'il vous plaît, dit la jeune fille d'une voix douce mais ferme.

Surpris, il fouilla ses poches et le lui présenta. Elle s'approcha de l'étroite fenêtre pour l'examiner. Assez longuement avant de le lui rendre avec un sourire chaleureux.

— Je dois me méfier, fit-elle. Ils auraient pu m'envoyer un provocateur. Voulez-vous boire quelque chose, du café ? J'ai aussi un peu de bière.

Ils s'assirent de chaque côté d'une table bancale.



actuelle dans ce pays, fit-elle avec une véhémence qui tranchait sur son apparente douceur. Ugo comprit que sous des dehors charmants cette fille enrobait une volonté de fer.

— Ils seront déguisés en charbonniers ?

— En quelque sorte, oui.

— Mais les jeunes enfants ?

— Dans les sacs. Cliver a choisi pour vous un fournisseur qui utilise encore des méthodes anciennes de livraison. Pas pour longtemps, hélas pour nous.

— Serez-vous du voyage ?

— J'assume mes responsabilités jusqu'au bout, capitaine Cardone.

— Mon prénom est Ugo. Vous m'êtes hostile n'est-ce pas ? Vous me considérez comme un mercenaire, un profiteur qui abuse de la situation dramatique faite aux Juifs de ce pays ? Mais peu m'importe. D'autres capitaines auraient refusé pour le double d'argent. Moi, j'accepte et cela doit vous suffire.

Il porta deux doigts à son étrange casquette et se dirigea vers la porte.

— Capitaine Cardone ?

Il sortit dans la cour comme s'il n'avait pas entendu.

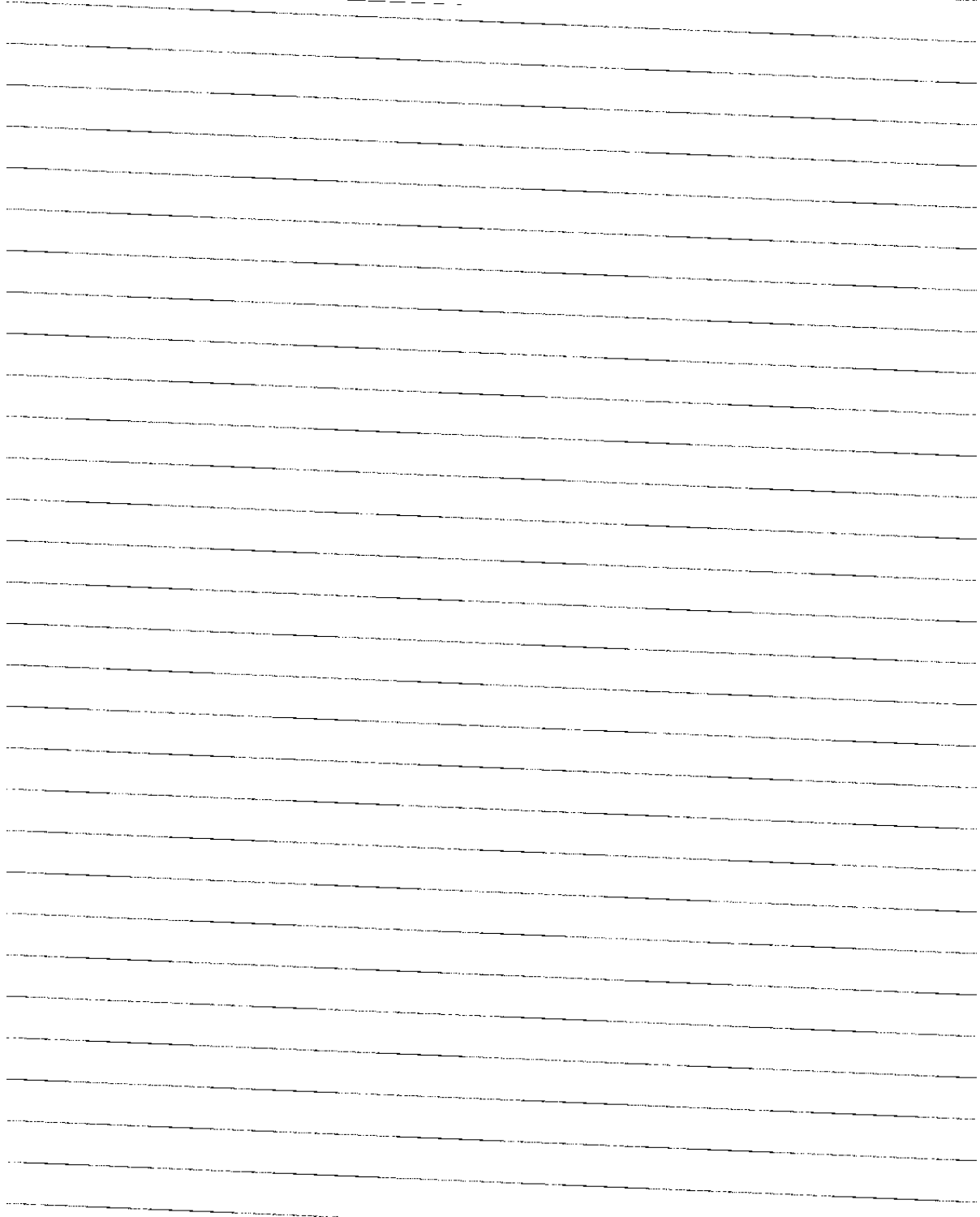
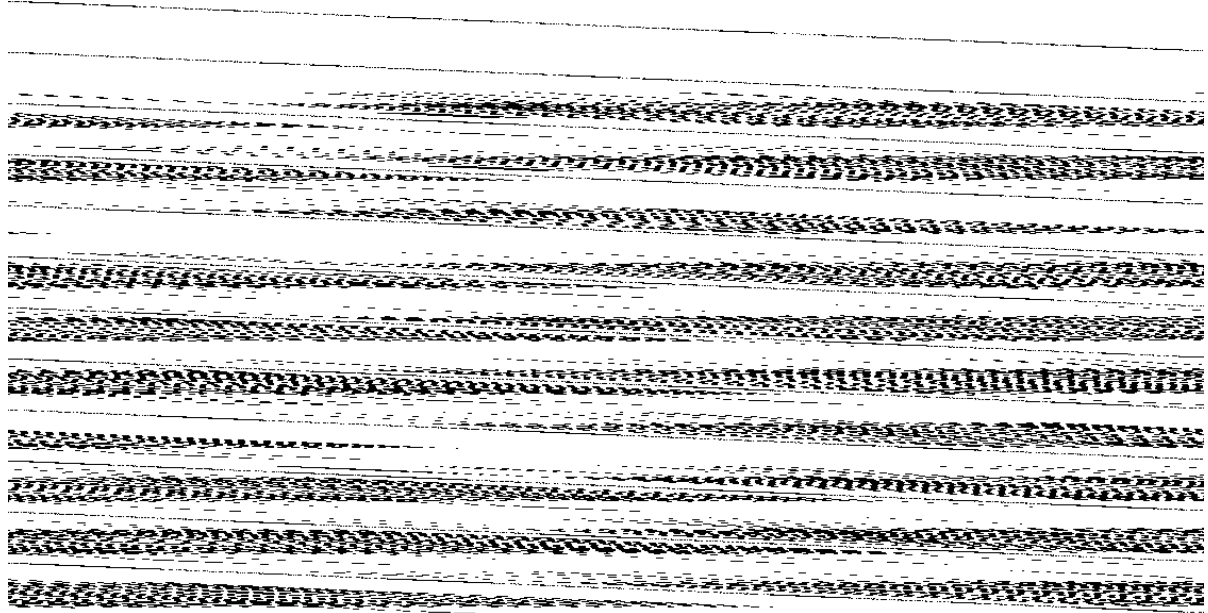
— Ugo Cardone ?

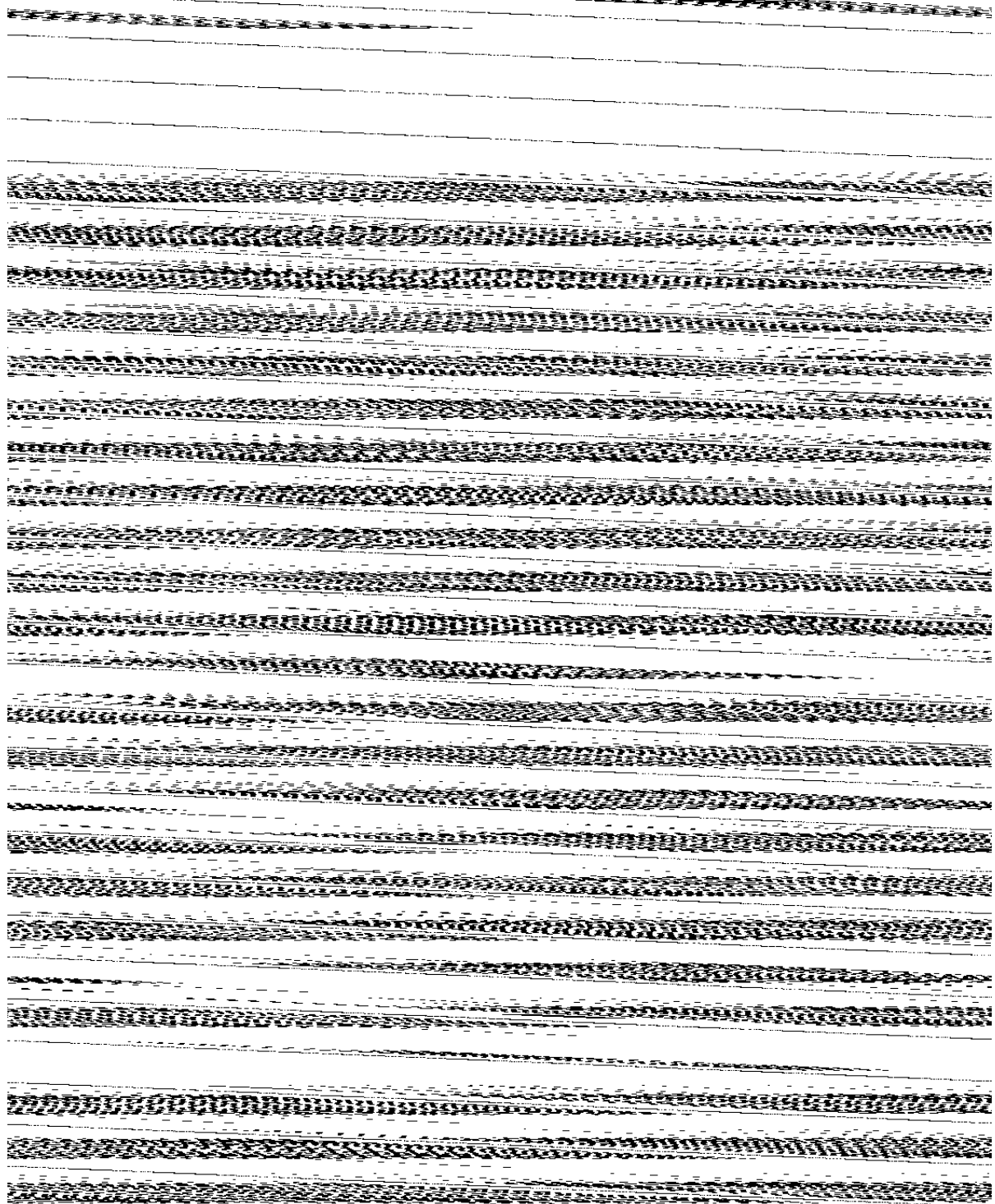
Cette fois il s'arrêta sans se retourner.

— Cliver m'a dit que vous étiez un homme de confiance et qu'une fois un accord conclu vous vous y teniez, quels que soient les dangers. Ne voulez-vous pas me serrer la main pour sceller notre pacte ?

Il pivota, la regarda du coin de l'œil, sourit et secoua cette petite main que les gerçures ne parvenaient pas à enlaidir.

Dans le couloir, un homme portant un brassard à croix gammée était en train de peindre une injure.





Certains n'étaient autres que des fugitifs déguisés. Plusieurs enfants en bas âge furent extirpés des sacs noirs de charbon, entraînés par un Hassanian grommelant jusqu'à la salle de bains.

Depuis la dunette, Milfried surveillait attentivement les quais, certain que des hommes de la Gestapo contrôlaient toutes les activités de la zone portuaire.

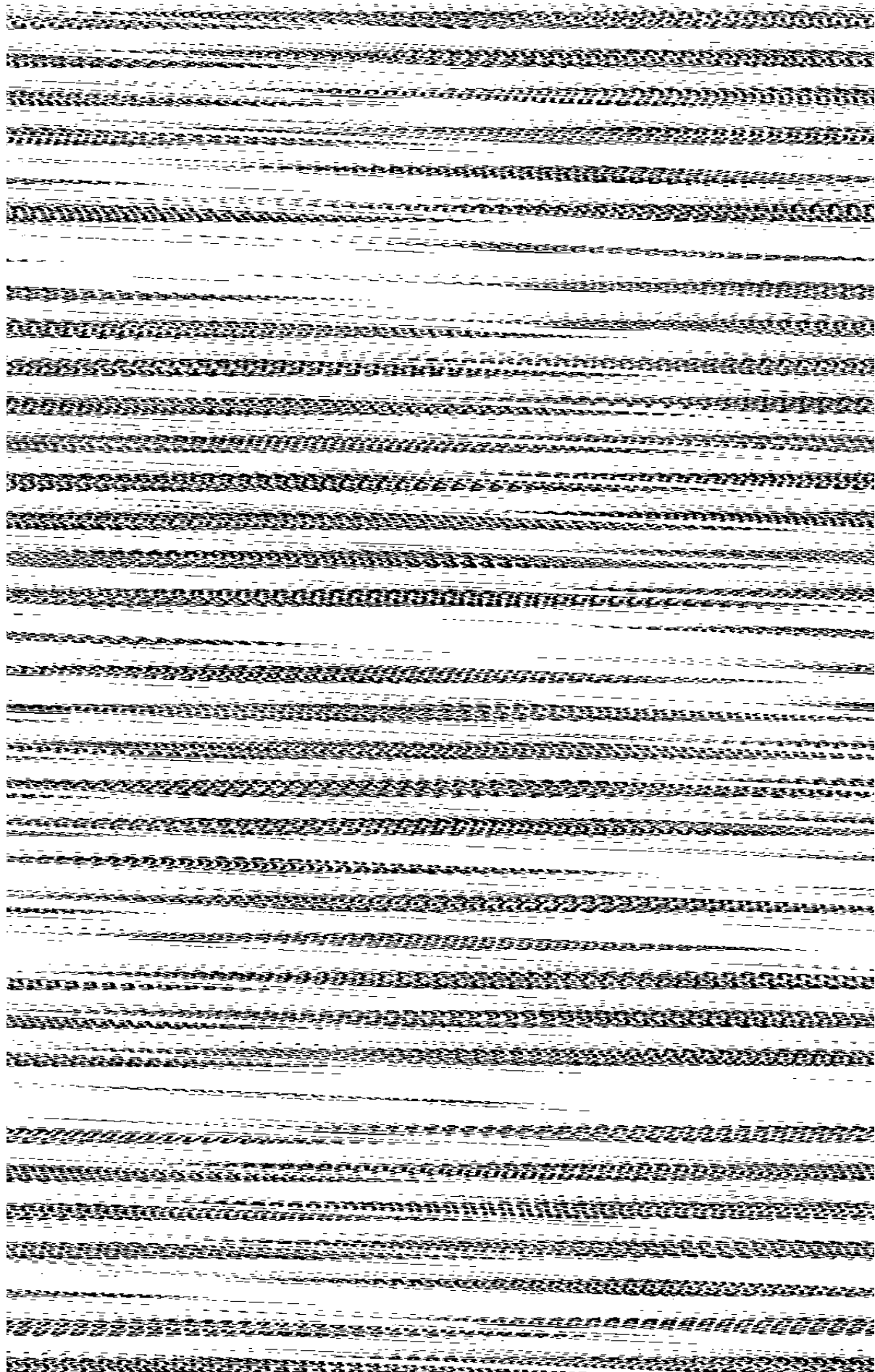
Un second camion de charbon arriva et d'autres fugitifs disparurent dans les profondeurs du cargo. Myriam Hermann se trouvait à bord depuis le début, rassurant et consolant les nouveaux venus. Tous paraissaient accablés par une très grande angoisse. Les paroles réconfortantes n'y faisaient rien et Ugo leur donnait raison. Tant qu'ils seraient dans les eaux territoriales de l'Allemagne nazie, il était inutile de se réjouir.

Conscients du climat lourd qui s'installait à bord, les hommes d'équipage enrôlés pour la plupart en Amérique du Sud et ne comprenant pas l'allemand, se laissaient gagner par l'appréhension. Ils avaient bourlingué sur toutes les mers du monde, participé à des trafics souvent méprisables, mais la détresse de ces gens-là et leur inquiétude les troublaient, les rendaient silencieux, méfiants.

Hassanian cessa de bouder et entonna sa ritournelle favorite, une chanson française, *Marinella*. C'était un admirateur de Tino Rossi, le chanteur corse, et il en possédait tous les disques. Dans sa cabine, il les passait inlassablement sur son phonographe à remontoir mécanique.

Le coq, attendri par les enfants et les mères, les installa confortablement dans la buanderie du bord derrière des ballots de linges de rechange.

Myriam Hermann rejoignit Cardone dans la dunette où, en compagnie de Milfried, il essayait de



nous serons les plus riches et les plus enviés du monde. Même les Américains n'atteindront pas nos chevilles.

Ils acceptèrent cependant de boire du scotch que leur servit Milfried dans le carré. Mais ils le burent à la santé d'Adolph Hitler. Ugo et le bosco levèrent imperceptiblement leur verre, de crainte de mécontenter ces imbéciles.

Les deux hommes les accompagnèrent à l'échelle de coupée et les saluèrent bien bas.

— Au plaisir de ne pas vous revoir, murmura Milfried sous sa superbe moustache rousse.

— Ne trouvez-vous pas bizarre qu'ils se soient contentés d'une visite de routine ? demanda Ugo. On m'a raconté tant d'histoires sur les pratiques soupçonneuses de ces fonctionnaires depuis l'avènement de leur führer, que je m'attendais à les voir plus tatillons.

Milfried frisa le côté droit de sa moustache.

— Des dizaines de navires vont profiter de la marée pour gagner la haute mer cette nuit et ces fonctionnaires doivent avoir encore bien des visites à effectuer.

— D'ordinaire, notre *Vesuvio* attire plutôt la suspicion dans les différents ports du monde. Comment se fait-il que dans un pays aussi dictatorial que celui-ci, nous ne fassions l'objet d'aucune fouille approfondie ?

— En seriez-vous vexé pour votre réputation, capitaine ? sourit le bosco. Pour ma part, je suis heureux que ces formalités soient terminées. Nous allons pouvoir faire retirer l'échelle de coupée et commencer de libérer certaines amarres.

— Je descends dans les cales voir dans quel état se trouvent nos passagers.

Il croisa Hassanian qui portait un grand plateau avec du lait et des biscuits :

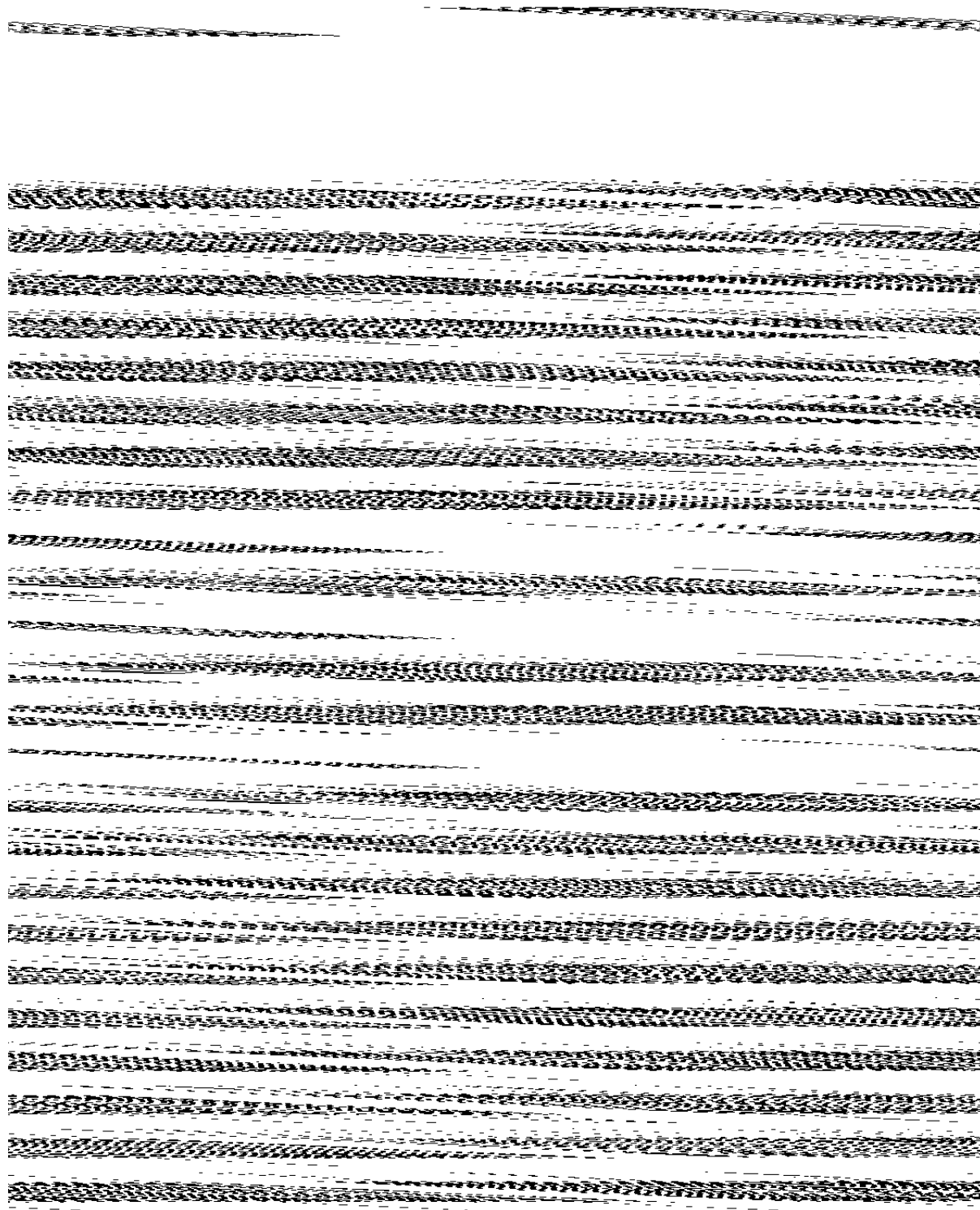
— Pour faire prendre patience aux enfants avant le repas du soir. Sinon ils s'agiteraient trop.

— Tiens, je croyais que la présence de ces ennemis séculaires vous était insupportable, ricana Ugo.

— Nous verrons plus tard pour les règlements de compte, capitaine. Pour l'instant ces gosses ont faim.

A cet instant, une lampe rouge clignota dans la courserie qu'ils suivaient.

— Alerte générale, fit Cardone. Milfried nous avertit d'un grave danger.



Panama, et la délégation diplomatique de ce pays en Allemagne hitlérienne ne lui serait d'aucun secours.

— Nous transportons des caisses de machines-outils pour l'exportation, contribuant de ce fait à l'essor économique de votre pays, dit Ugo avec un sourire conciliant. Voulez-vous vraiment que l'on sache dans le reste du monde que toute une administration tatillonne et policière s'emploie à saboter les relations internationales ?

Il marqua un point. L'Obersturmführer se raidit sous la menace et observa un silence éloquent de quelques secondes.

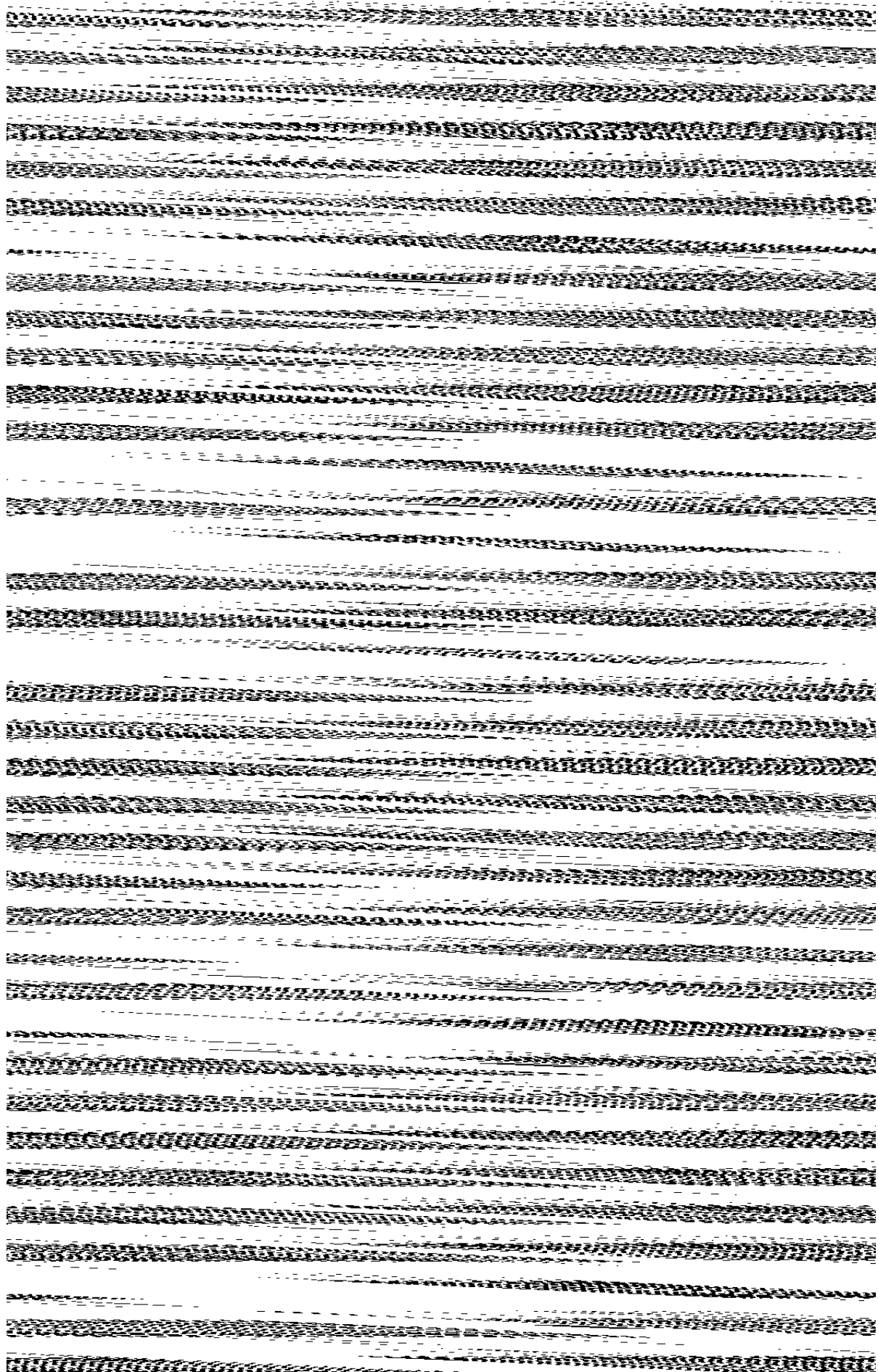
— Le trafic maritime est une chose mais l'atteinte à la sécurité de l'Etat en est une autre. J'ai besoin de m'entretenir avec vous, capitaine, sans témoins.

Cardone s'inclina et conduisit le SS dans sa cabine où il l'invita à s'asseoir.

— Vous avez embarqué une trentaine de personnes accusées de sabotage et de trahison, déclara abruptement Stackering. Vous les avez cachées à votre bord et, ce faisant, vous voici complice d'une entreprise dirigée contre mon pays et contre notre führer. Un tribunal vous infligerait dix ans au minimum de camp de concentration pour ce crime.

Cardone resta impassible, se demandant où l'autre voulait en venir. Fallait-il lui proposer de l'argent pour qu'il renonce à ses accusations et quitte le bord ? Peut-être n'attendait-il que cette offre pour ajouter au reste une accusation de tentative de corruption.

— Nous avons un important dossier sur vous, capitaine Cardone, et sur vos activités plus ou moins licites. Nous savons que le *Vesuvio* a participé à certaines affaires louches, contrebande, aide à la subversion dans certains pays, par exemple fourniture



— Nous réglerons ce problème plus tard. Le cardinal peut nous être utile pour élucider une affaire qui nous préoccupe. Nous sommes à la recherche d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, un certain Luigi Spaggio.

— Encore un opposant ?

— Pas du tout. C'est une affaire non politique et qui n'a rien à voir avec le cardinal. Voyez-vous, capitaine Ugo Cardone, je peux arrêter la trentaine de Juifs qui se trouvent à votre bord et les faire conduire directement en camp de concentration. Il est même possible que certains se rebellent et que nous devions les exécuter sur place. Dans votre cargo, ce qui serait tout de même désagréable pour vous et votre équipage. J'ai un marché à vous proposer.

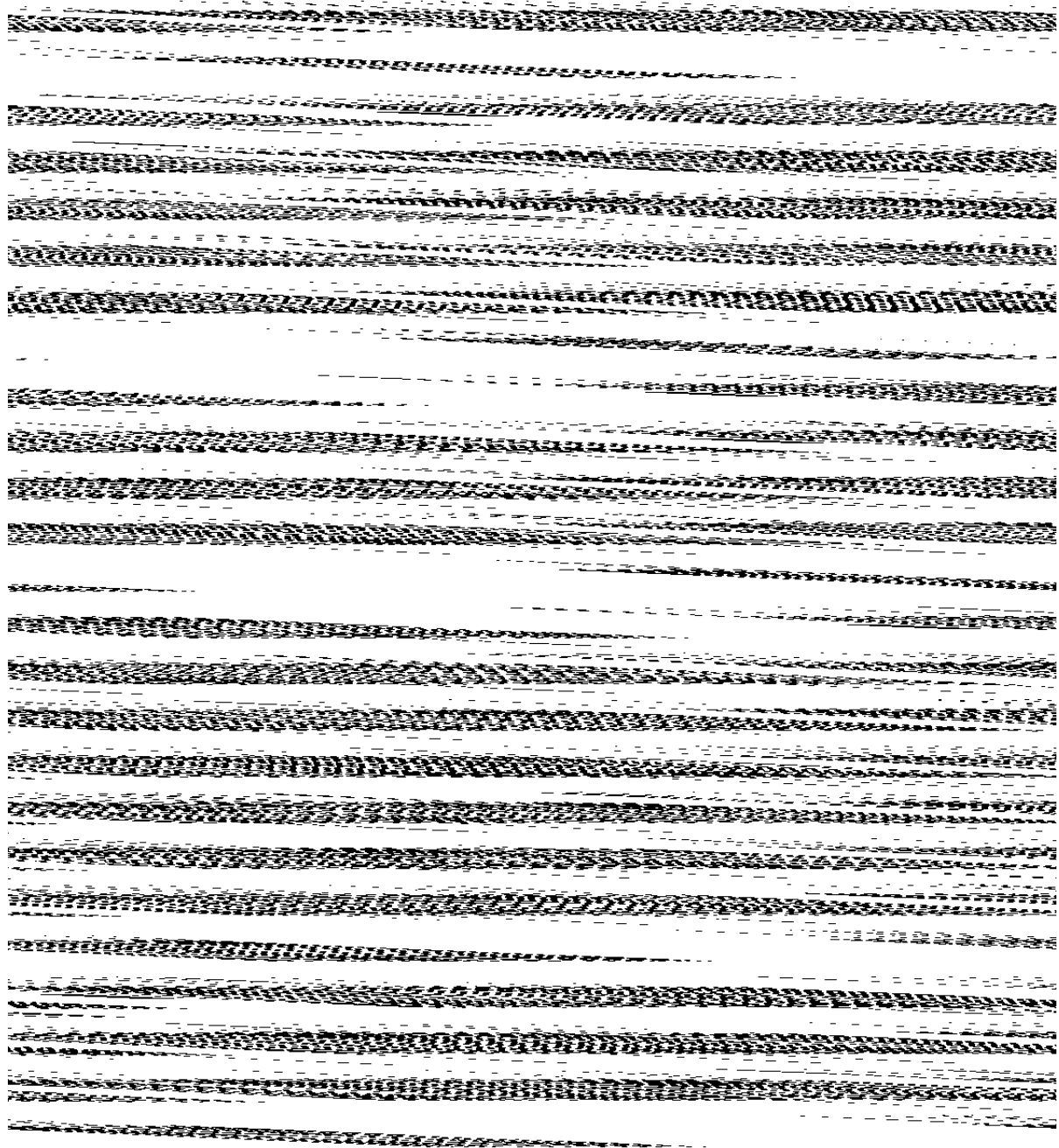
Cardone déposa son sac dans un placard et revint s'asseoir en face de l'Allemand.

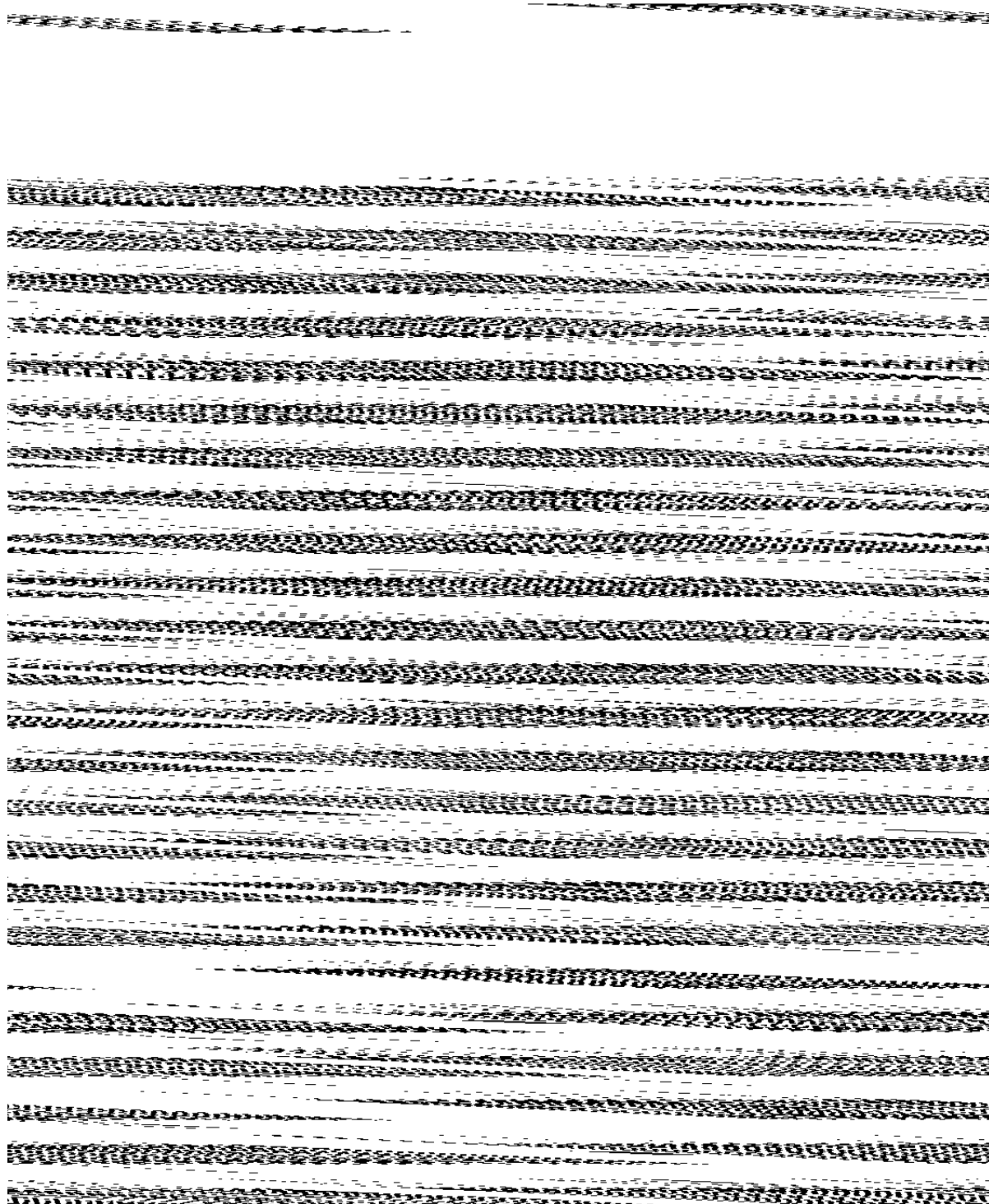
— Un marché de dupes ?

— Nous allons évacuer ces Juifs, hommes, femmes et enfants, les conduire dans un lieu de détention tout à fait convenable. Vous pourrez même leur rendre visite. Vous pourrez alors appareiller avec votre cargo, livrer vos machines-outils, mais vous vous rendrez à Naples pour y rencontrer votre ami le cardinal. Si vous lui faites dire où nous pourrions trouver Luigi Spaggio, ces Juifs seront autorisés à quitter l'Allemagne aussitôt après. C'est un marché honnête que je vous propose. Je sais que vous devez toucher dix mille dollars pour cette transaction. Si par hasard ces gens-là ne vous payaient pas, ce qui ne me surprendrait guère, nous assumerons le versement de cette somme.

— Il faut vraiment que ce Luigi Spaggio ait une grande importance pour vous.

— Ne vous préoccupez pas de lui, pensez à ces





ment une fausse accusation, sont, paraît-il, des saboteurs et des traîtres. Les nazis truquent la vérité pour parvenir à leurs fins.

— Nous aurions pu nous battre, créer une situation telle que nous aurions peut-être eu quelques avantages. Je pense qu'il fallait tenter l'impossible pour les sauver.

— Je suis le capitaine et seul juge, répliqua Cardone. J'ai accepté un marché et j'espère le réussir. Dans ce cas, ils seront libres de quitter l'Allemagne.

Lorsque le dernier clandestin, un vieux monsieur marchant très lentement mais très digne, eut descendu l'échelle de coupée, Stackering s'approcha des deux hommes.

— Je vous attends dans ma voiture.

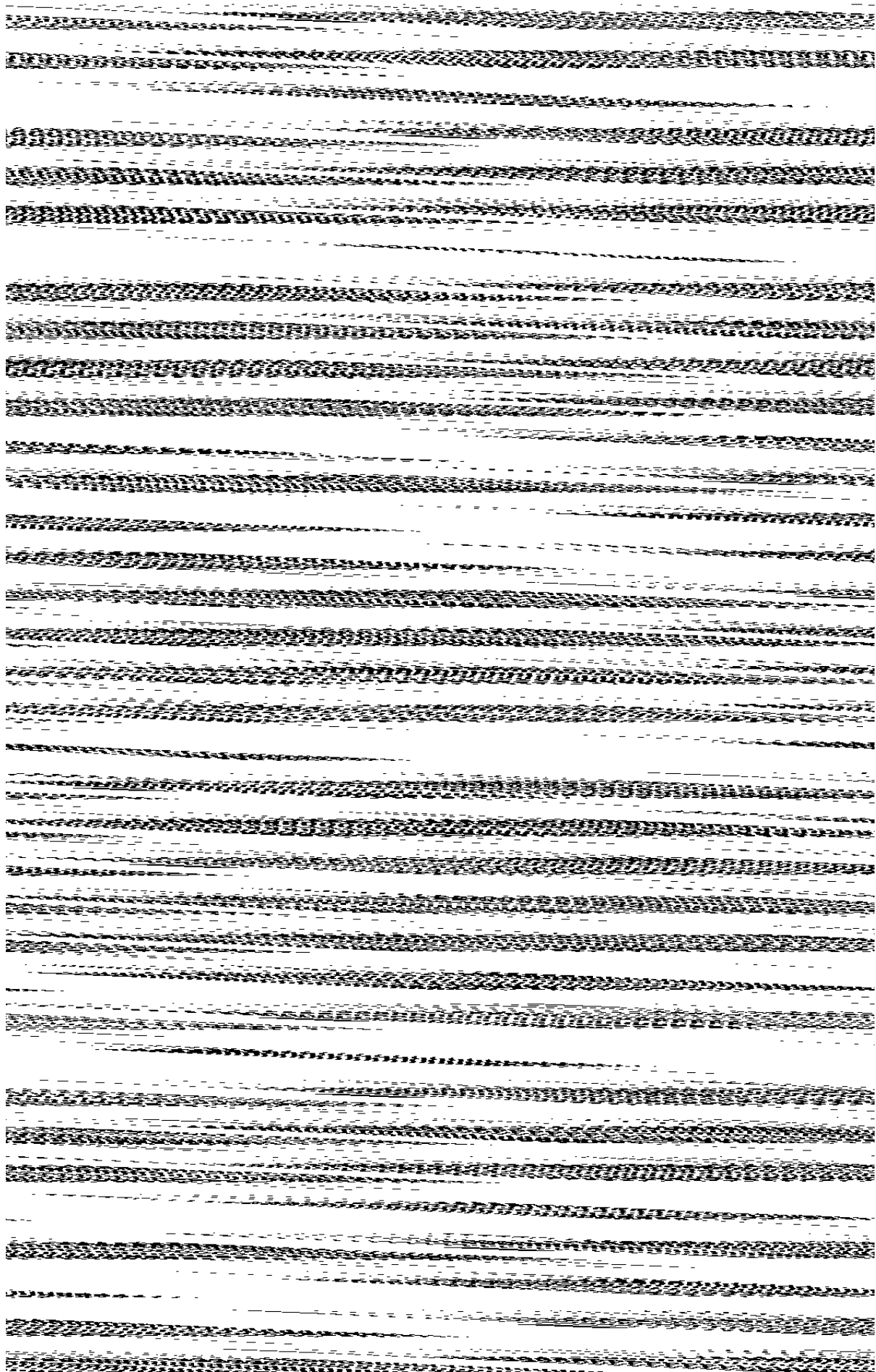
La rage au cœur, Ugo dut le suivre entre les deux rangs de ses marins. Hassanian lui-même le regardait avec la plus profonde désapprobation.

— Je vous remercie d'avoir su en imposer à votre équipage. J'ai bien compris qu'ils désapprouvaient notre intervention. Pour quel motif ? La crainte de perdre la prime exceptionnelle que vous leur auriez attribuée ? Ce sont tous des gibiers de potence, d'après mes renseignements.

— C'est exact, des gens de sac et de corde mais qui sont capables de s'émouvoir devant un spectacle insoutenable.

L'Obersturmführer disposait d'une Mercedes avec chauffeur. Très mal à son aise, Ugo monta à ses côtés.

— Nous nous rendons directement dans ce centre de détention où les inculpés viennent d'être installés. Vous verrez qu'ils y jouissent d'un confort convenable. Vous pourrez visiter leur logement et même la cuisine qui leur servira des repas. Nous ne sommes pas des gens inhumains.



descendu dans la suite d'un palace hambourgeois. C'était un homme à la carrure impressionnante, au regard direct et scrutateur, à la poignée de main vigoureuse. Il tranchait sur les habituels nazis qu'Ugo avait rencontrés mais sa perplexité s'en renforça et il se tint plus que jamais sur ses gardes.

— Je pense que vous êtes le plus qualifié pour cette mission, lui dit le financier peu après. Si vous avez besoin d'argent, n'hésitez pas à me le faire savoir. Dans n'importe quelle ambassade ou consulat, mon nom suffira à vous ouvrir toutes les portes et surtout les coffres-forts, ajouta-t-il avec un rire bref et très satisfait.

— Je ne comprends pas pourquoi je suis le meilleur ni pourquoi ce jeune homme, Luigi Spaggio, devient si important. D'après ce que j'ai compris, il est jeune et je ne pensais pas qu'un savant puisse inventer quoi que ce soit avant un âge certain.

Bruckner leur servait du porto avec des gestes précis après avoir renvoyé le valet d'étage de l'hôtel. Il regarda Ugo dans les yeux :

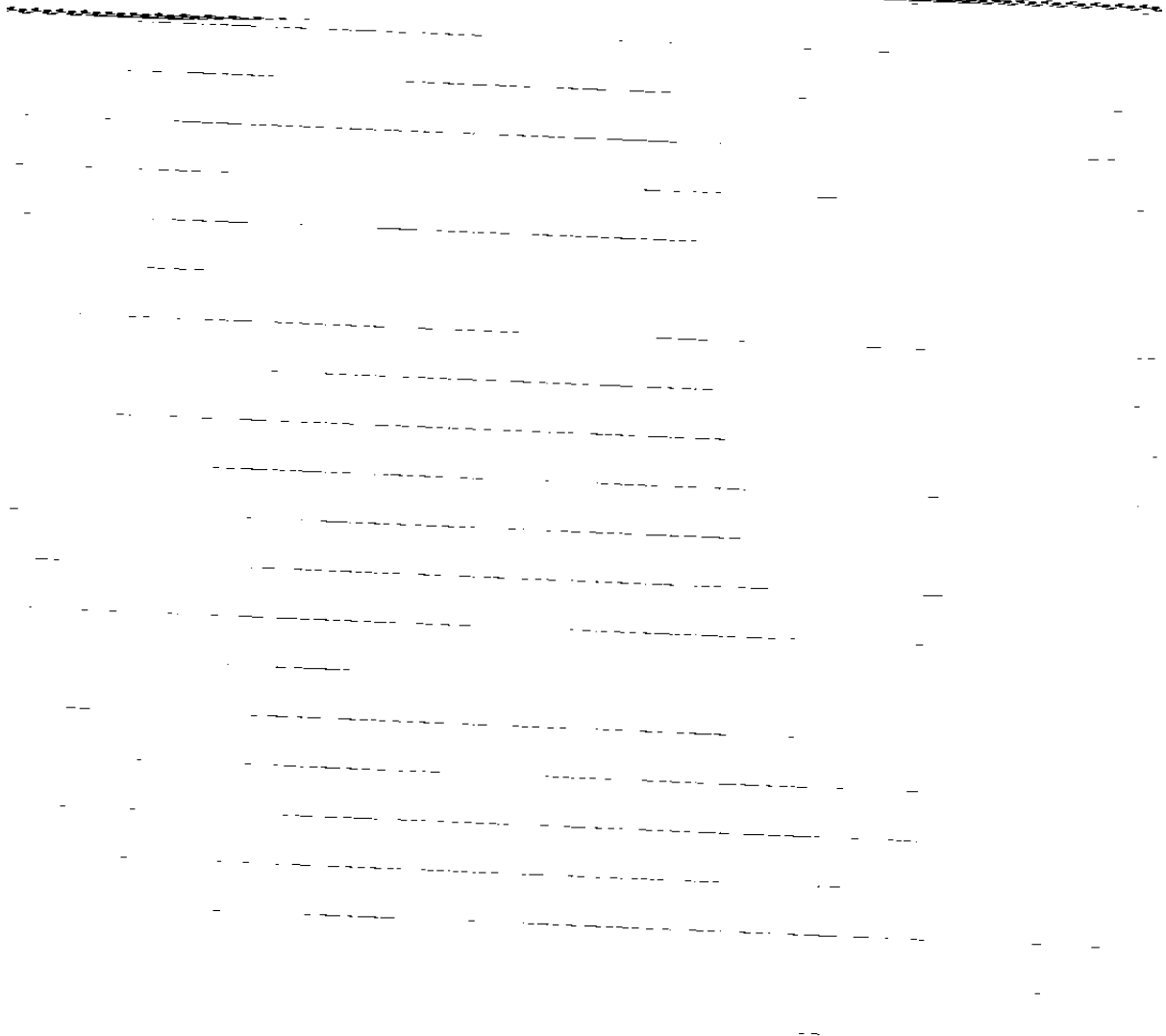
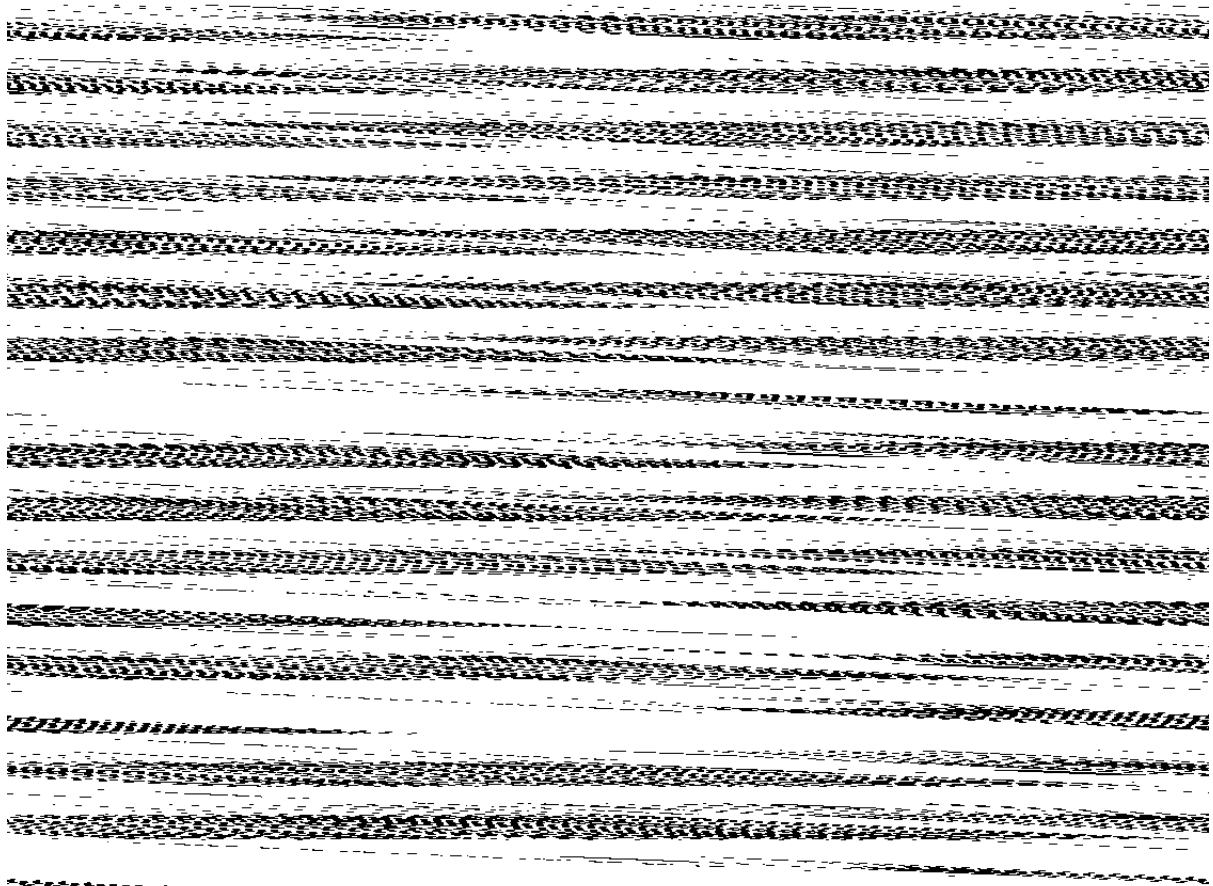
— Nous appellerons cette mission : opération immortelle.

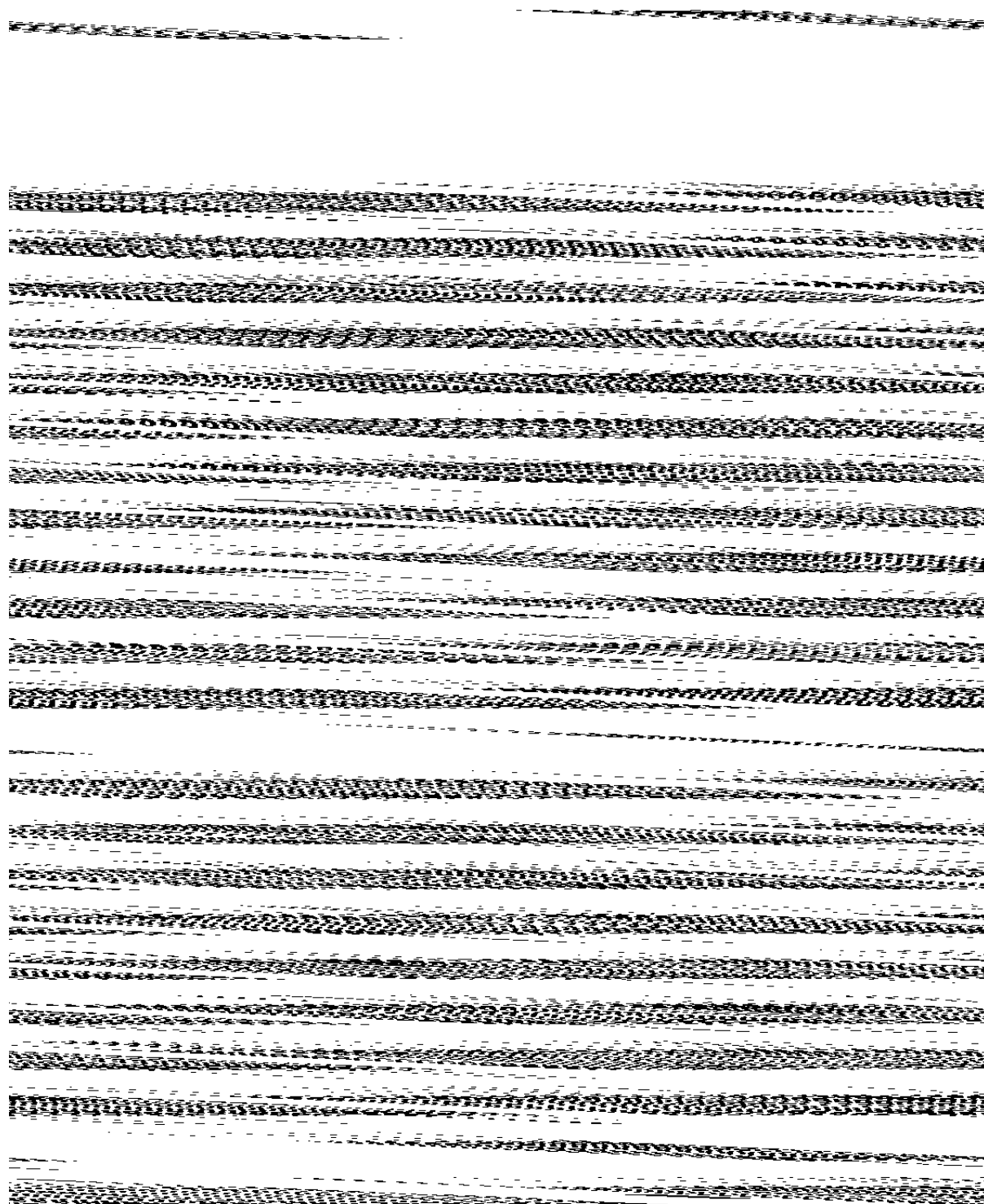
Ugo but une gorgée d'un vin sublime. Il n'en avait jamais goûté de cette finesse-là.

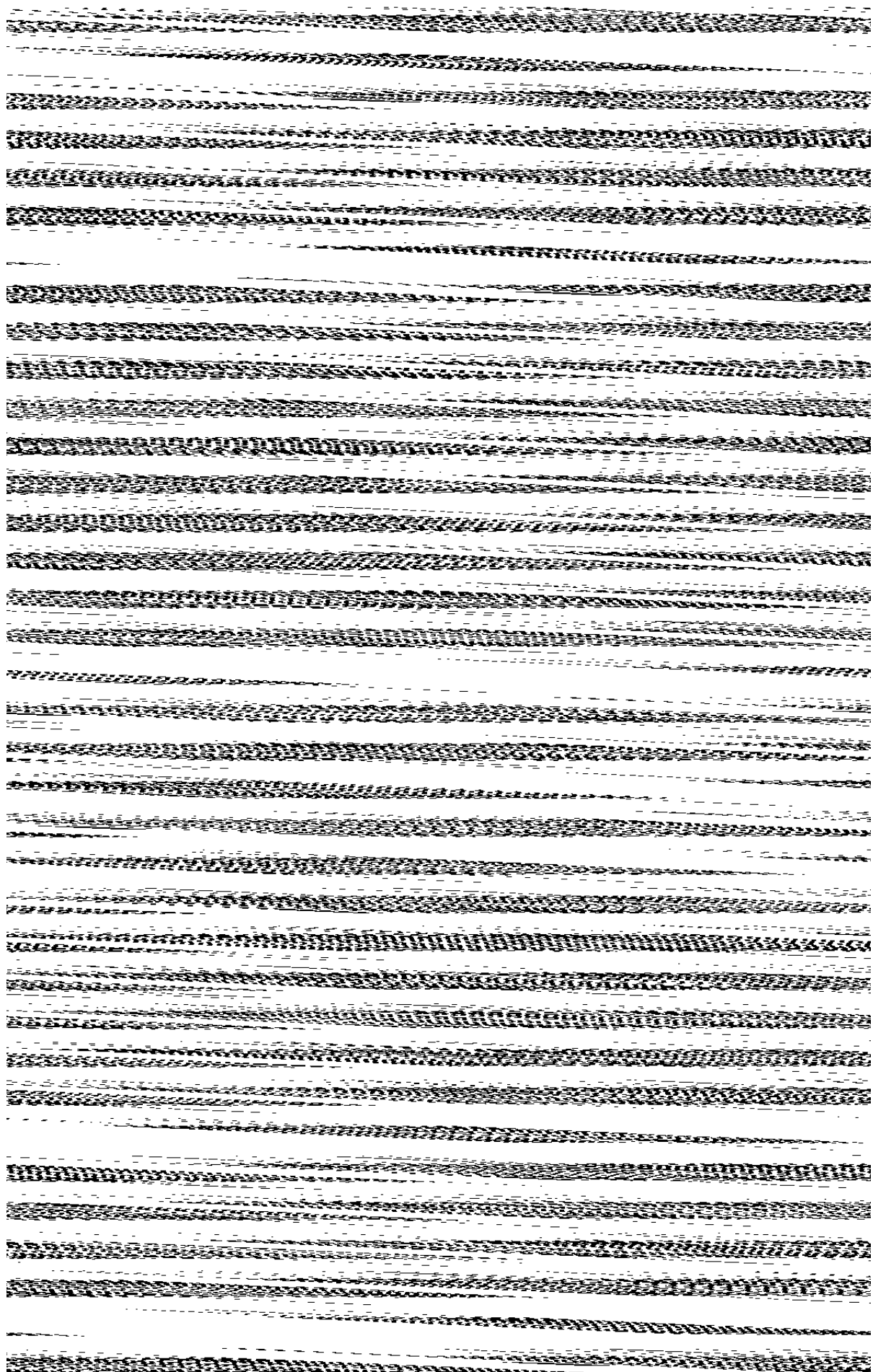
— En fait, ce Luigi Spaggio n'est pas un savant mais il est doté d'un pouvoir incroyable, celui de l'immortalité. Il vivrait depuis des siècles.

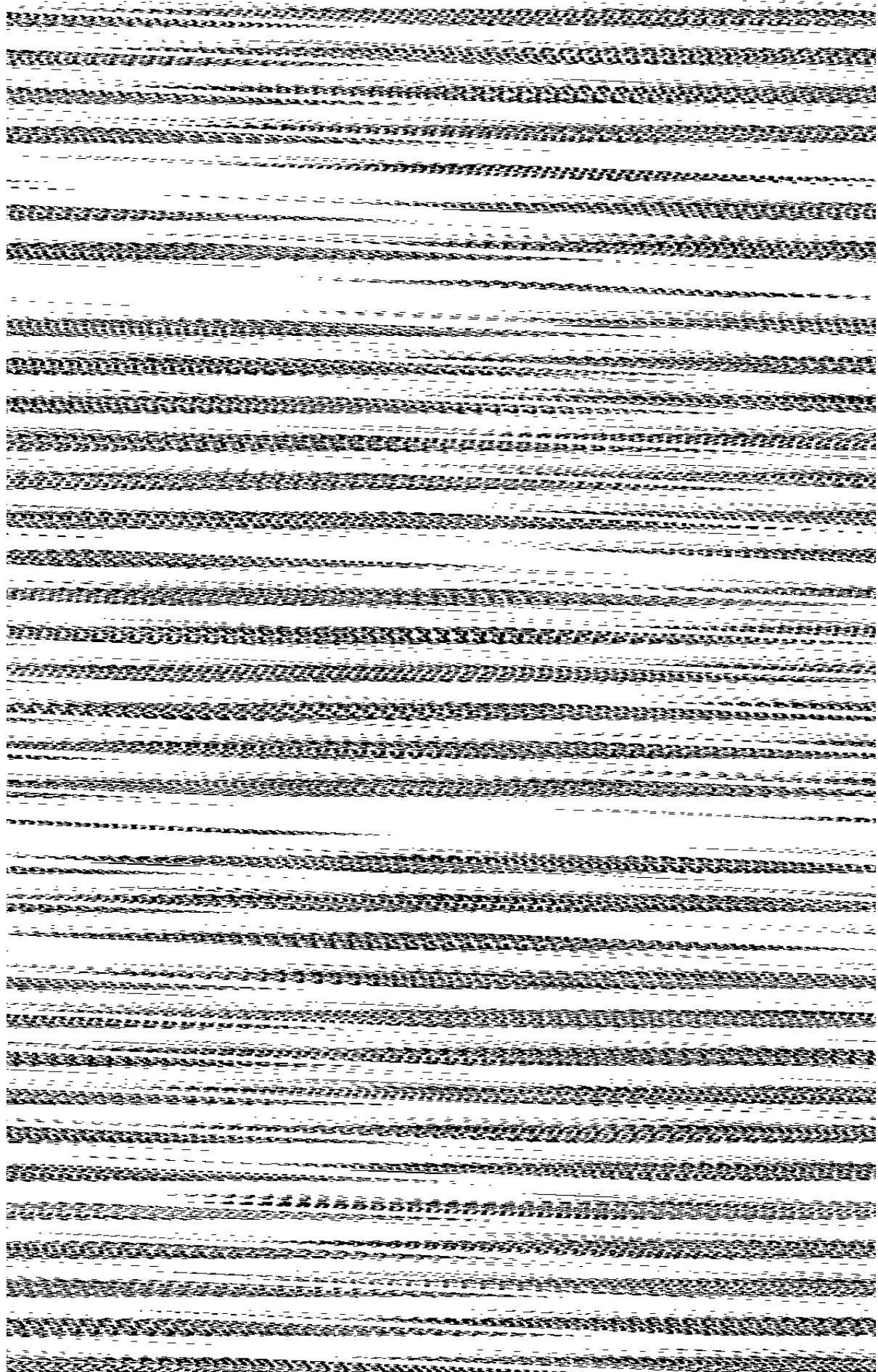
Ugo soupira, ne cachant ni son incrédulité ni sa compassion pour celui qui émettait de pareilles sornettes.

— Nous ne sommes certains de rien, fit le banquier, mais disons qu'il y a soixante à soixante-dix pour cent de chances pour que ce Luigi Spaggio soit réellement immortel. De toute façon, le vérifier ne demandera qu'un peu d'argent et quelques efforts.









et nous sommes perdus. J'en arrive même à me demander s'ils ne savent pas que miss Hermann se trouve à bord.

Le lendemain, il retourna au palais épiscopal où s'achevait l'audience quotidienne du cardinal. Il dut patienter une heure avant d'être reçu par l'ami d'enfance de sa mère qui l'accueillit jovialement en le serrant dans ses bras.

— Raconte-moi vite ce que fait ta mère. Toujours là-bas aux Etats-Unis dans la Petite Italie ? Elle n'a pas peur de la Mafia avec son épicerie ? Est-ce qu'elle est rackettée ?

— Aux dernières nouvelles, elle allait très bien, monsignore.

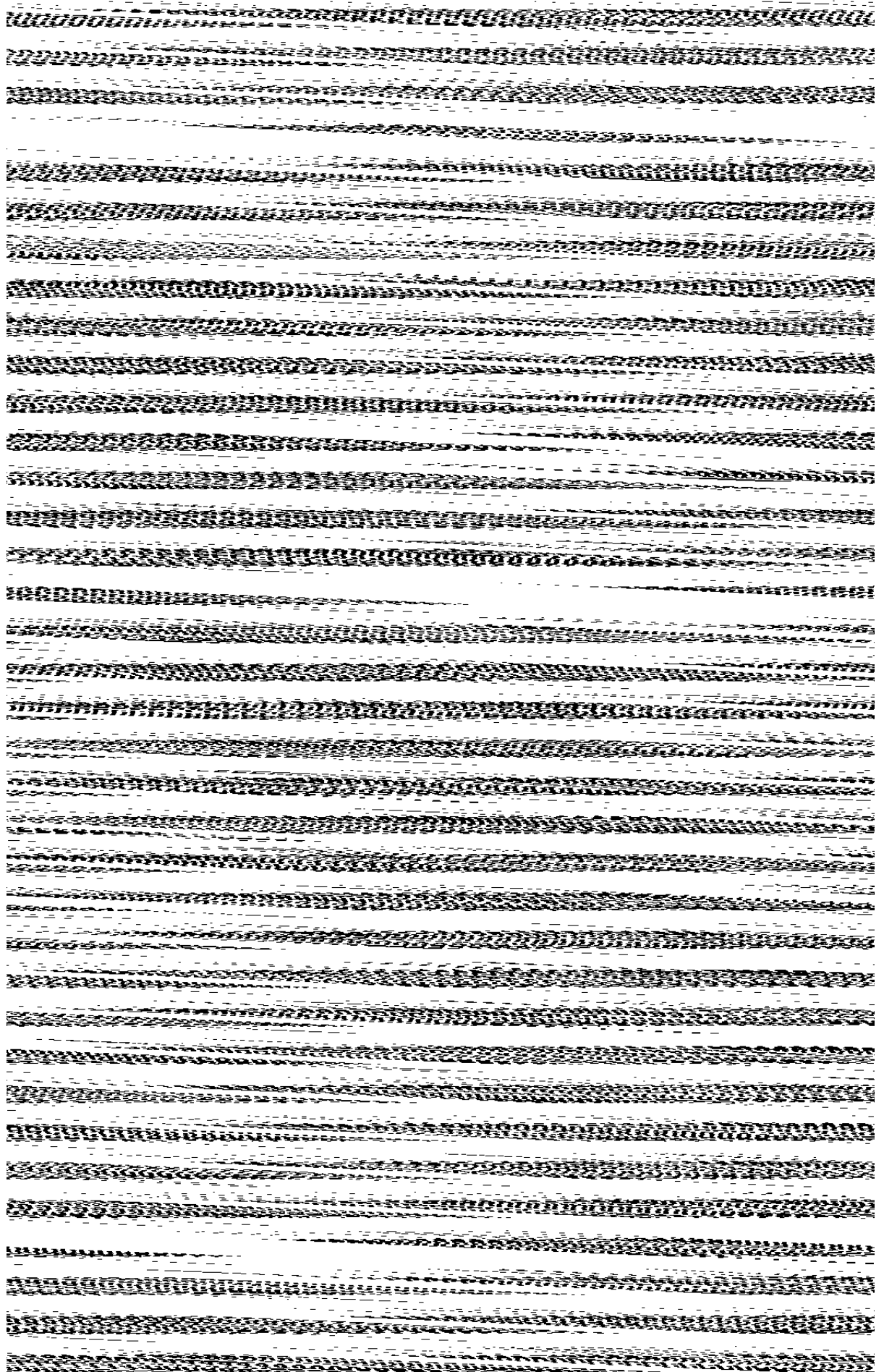
— Tu sais que lorsque nous avons dix ans, nous voulions nous marier plus tard ? Et puis tu vois, me voilà cardinal et elle veuve et épicière à des milliers de kilomètres. Je suis content de te voir. Tu vas déjeuner avec moi. J'ai une cuisinière, une bonne sœur bien entendu, mais qui fait des pâtes comme je les aime. Tu vas te régaler.

— *Monsignore*, je suis venu en quémendeur. J'ai un grand service à vous demander.

— Nous allons d'abord déjeuner *eco* ? Et puis nous parlerons sérieusement en dégustant un bon petit verre de grappa de notre province. Tu m'en diras des nouvelles.

Mais lorsque Cardone prononça le nom de Luigi Spaggio, le visage affable du cardinal se ferma d'un seul coup. Ses bajoues de bon vivant parurent se durcir tant il crispait ses mâchoires. Il regarda autour de lui d'un œil soupçonneux, puis se leva de son fauteuil pour aller ouvrir brusquement la porte. Il inspecta le couloir et revint s'asseoir.

— Je t'aime bien, Ugo Cardone, parce que tu es le fils de cette brave Celina, mais j'ai entendu Luigi



nuit. Peut-être avait-il eu un pressentiment car, vers onze heures du soir, une silhouette furtive se glissait entre des piles de fûts de vin qui attendaient d'être embarqués. Plus loin, elle réapparut entre des sacs de riz. Ceux-là étaient destinés au ravitaillement des troupes en Ethiopie où Badoglio menaçait de s'emparer d'Addis-Abeba.

Avec nonchalance, Ugo Cardone descendit l'échelle de coupée, alluma un autre cigarillo et, sans se presser, se dirigea vers les sacs de riz.

— *Signore*, chuchota une voix faible, par ici.

Méfiant, Cardone regarda autour de lui avant d'obéir. Il aperçut un vide entre deux sacs de graines. L'inconnu se trouvait de l'autre côté et murmurait :

— De la part de *Monsignore*. Demain matin avant l'aube sur le quai du vapeur de Capri.

autre maison. C'était un peu compliqué mais il avait bonne mémoire. Tout alla très bien mais soudain, alors qu'il traversait une cour empuantie par des ordures, deux silhouettes apparurent. D'un vague lampadaire lointain arrivait suffisamment de clarté pour faire luire les longues lames qu'elles tenaient à la main.

— *Signore*, les temps sont durs et une contribution confortable de votre part améliorerait notre niveau de vie. Vous avez dépensé beaucoup d'argent dans les bars avec des putes que vous n'avez même pas baisées. Nous comptons sur vous pour nous remettre ce qu'il reste dans votre portefeuille.

— Comme c'est demandé poliment, je ne vois pas de motif de refuser. Indiquez-moi seulement comment je pourrai ensuite rejoindre la rue.

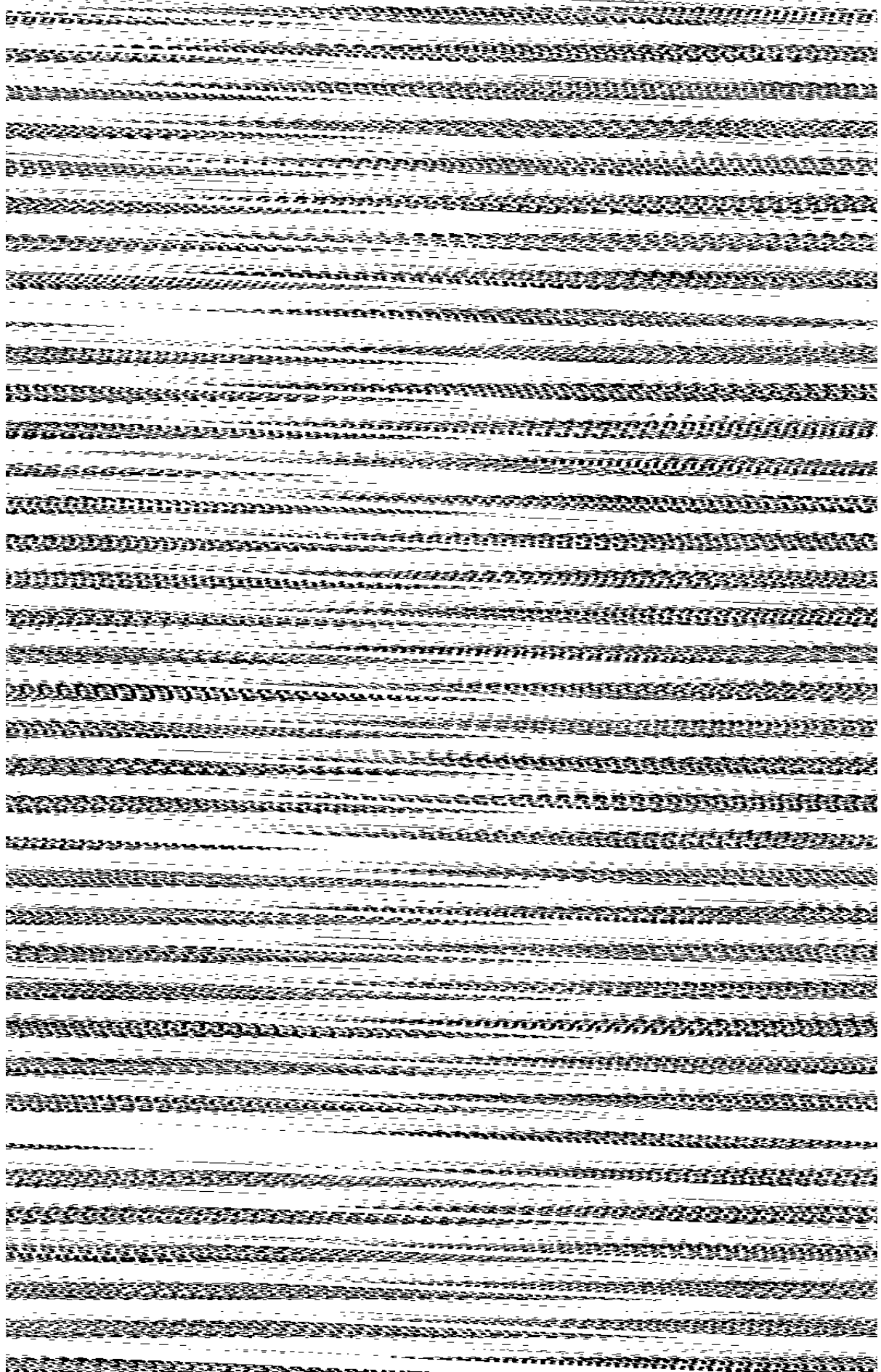
— Payez d'abord, *signore*.

Ils furent totalement surpris par cet homme à l'étrange casquette à rabat. Leurs têtes se cognèrent avec assez de violence pour que l'un d'eux sente son arcade sourcilière exploser, tandis que l'autre se tassait en une masse informe dans les ordures.

— Avec tout ça, je ne sais même pas où est la rue. Cette charmante Lucina m'a jeté dans un traquenard.

Mais il finit par découvrir une sortie et dut enjamber des gens qui dormaient dans un couloir. Mussolini n'avait pas encore résolu le problème des sans-abri de Naples même en emprisonnant des milliers de ses habitants.

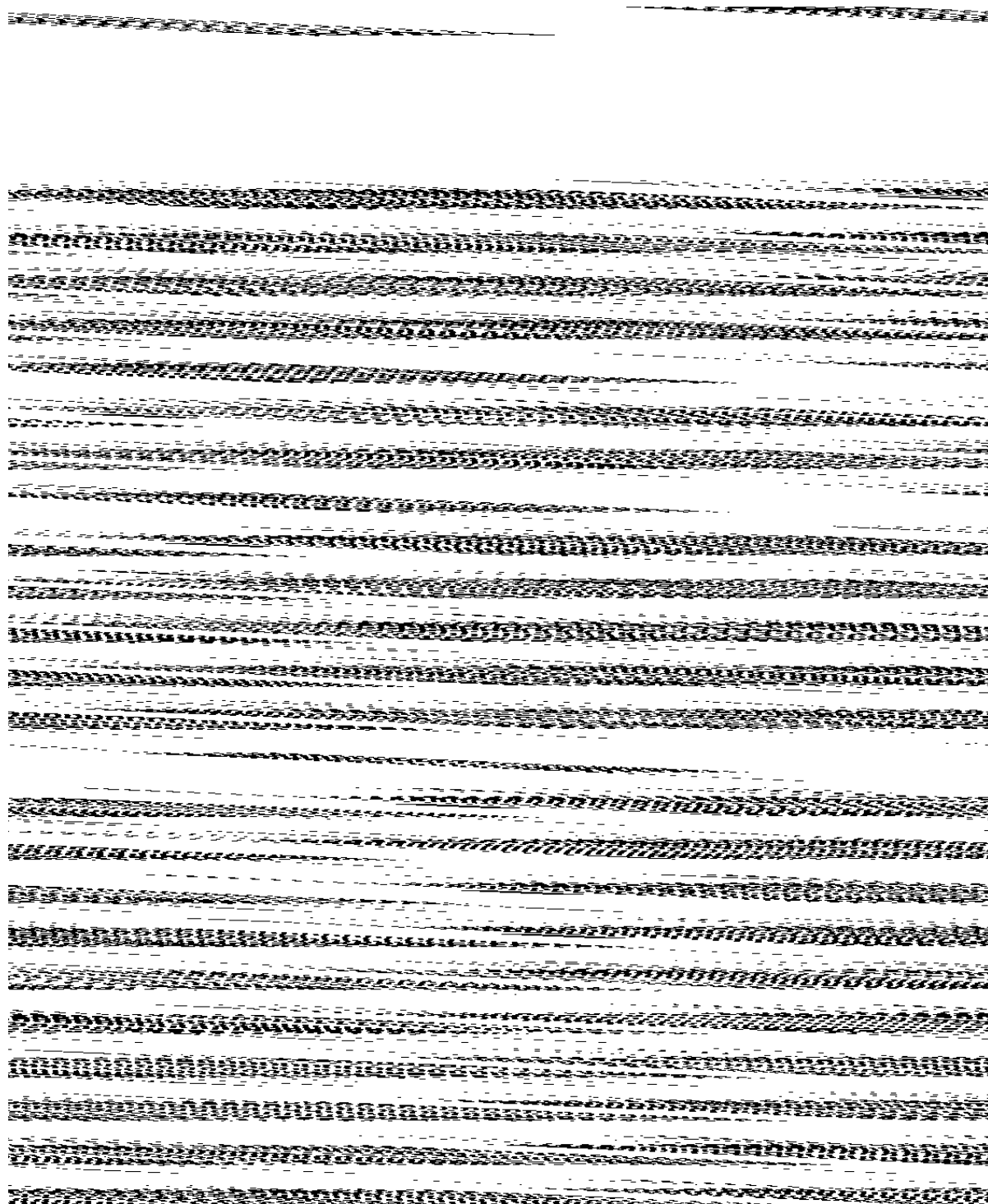
Peu après, il se trouvait non loin du quai des vapeurs de Capri et pouvait surveiller l'endroit, se demandant comment le cardinal ferait pour venir au rendez-vous. Pour agir de façon aussi insolite, le prélat savait qu'il était étroitement surveillé, non seulement par la police et les services secrets fas-



Cette méfiance née depuis longtemps au cours des années de contrebande, surtout la contrebande d'alcool avec les bootleggers américains durant la prohibition, lui sauva certainement la vie quand la Fiat explosa. Le jeune abbé chauffeur du prélat fut projeté jusque sur le balcon archaïque d'une maison vieille de plusieurs siècles où il resta démantibulé.

Lorsque Ugo se précipita, il trouva le cardinal Barancoli ensanglanté encore assis sur son fauteuil. Ce dernier, arraché au châssis par l'explosion, venait de retomber juste au bord du quai. Là-haut dans le ciel, le chapeau violet de cardinal n'en finissait pas de voltiger nimbé par les premières lueurs du soleil levant.

— Le chapeau, murmura le prélat, le chapeau.
Et il expira dans les bras d'Ugo.



SS Stackering mais vous avez observé un silence offensant pour nous qui sommes vos amis. Nous sommes également vos associés, Hassanian et moi, dans des proportions modestes, soit, mais nous avons le droit de savoir.

Sans se départir de son flegme, Milfried venait de s'indigner fortement. Là où Hassanian aurait explosé de fureur, lui mettait les choses au point avec sérénité.

— La raison de mon mutisme était la crainte du ridicule. J'ai tout d'abord pensé que vous ne pourriez ajouter foi à mes paroles et qu'il valait mieux que j'attende d'avoir rencontré le cardinal pour vous révéler l'enjeu du contrat.

— Oui, mais le cardinal a été assassiné, ragea Hassanian, et vous n'en savez guère plus.

— Je sais une chose, que je dois retrouver un certain Luigi Spaggio. Les nazis sont prêts à tout pour s'emparer de lui. C'est un personnage très important.

— Il détient des secrets politiques ?

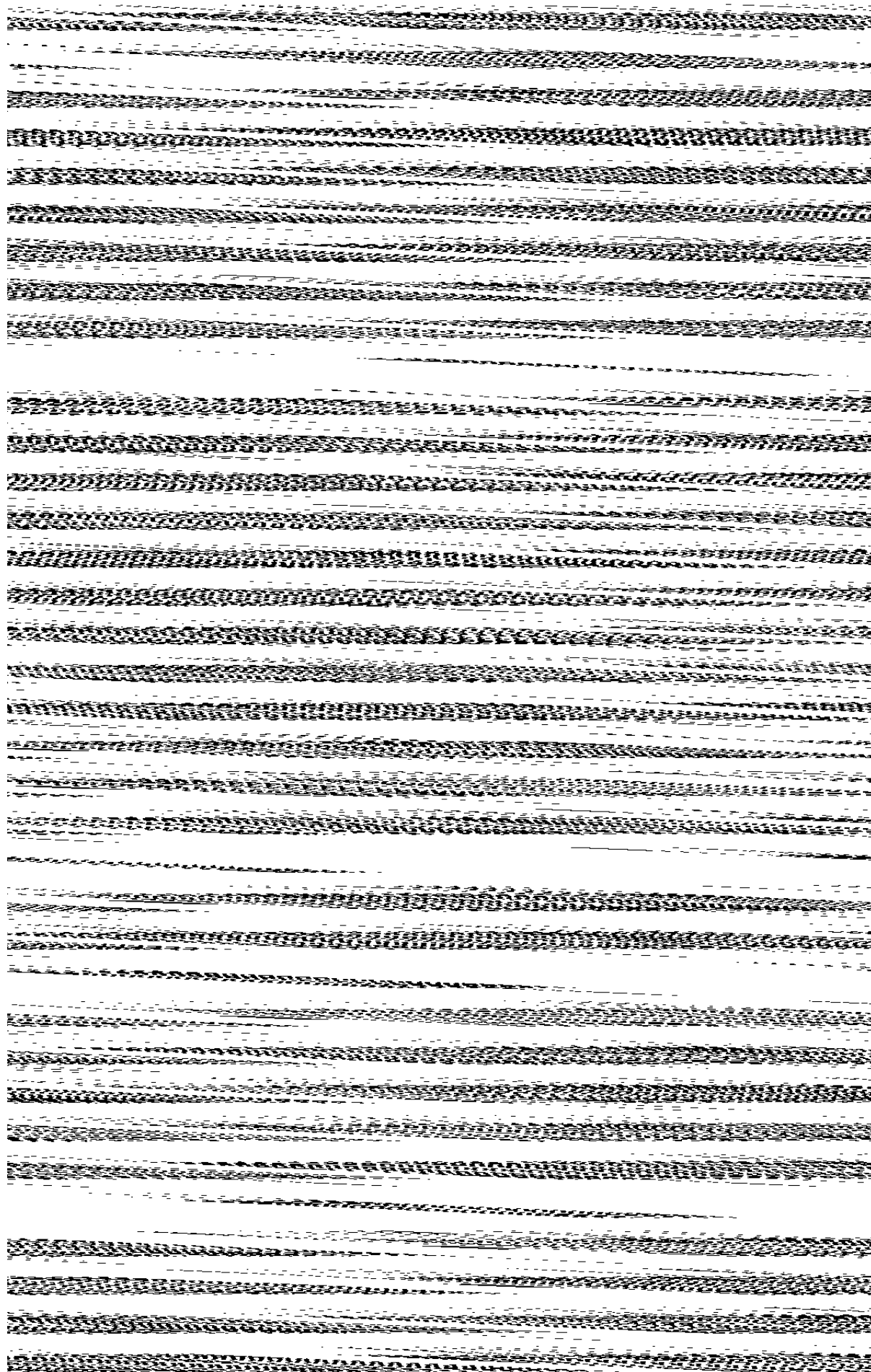
— Il détient un seul secret, et quel secret ! Je doutais, mais Barancoli m'a donné la preuve que l'affaire était sérieuse. Le seul nom de Spaggio l'a choqué. Il s'est débarrassé de moi par crainte que dans son palais on ne le surveille de trop près.

— D'où ce rendez-vous ?

— Sa mort horrible confirme la réalité de ce secret. Spaggio détiendrait le secret de l'immortalité.

Ses deux amis n'osèrent même pas s'entre-regarder, figés sur leur chaise. Ugo pouvait lire dans leur regard le défilé vertigineux de toutes les hypothèses qu'ils échaudaient.

— Je n'ai pas bu. Non, je ne suis pas fou. Non, je ne verse pas dans l'ésotérisme ou quelque religion excentrique. Je vous dis ce que l'Obersturmführer



une pièce de monnaie dans sa poche. Dès qu'il la dépense, une autre apparaît.

Myriam venait de répondre mais elle ajouta que cette légende, à son avis, servait surtout à renforcer le sentiment antisémite chez les chrétiens.

— La légende est née au ^{xiii}^e siècle, dit-on, et en plusieurs endroits. En Hollande, Allemagne et Italie. Le personnage porte des noms différents selon le pays.

— Et vous recherchez le fils de ce type-là ? fit Hassanian. On va bourlinguer un peu partout pour essayer d'attraper une légende ? Eh bien, je vous le dis, j'aurai l'impression de naviguer dans un asile de fous flottant.

— Soyons réalistes. En échange d'un seul homme, ce Luigi Spaggio, Stackering libère trente Juifs menacés de finir leurs jours dans un camp de travail. On retrouve le garçon et on oblige l'Allemand à tenir ses promesses. C'est clair, net et précis. Vous êtes d'accord pour agir selon ce plan-là ?

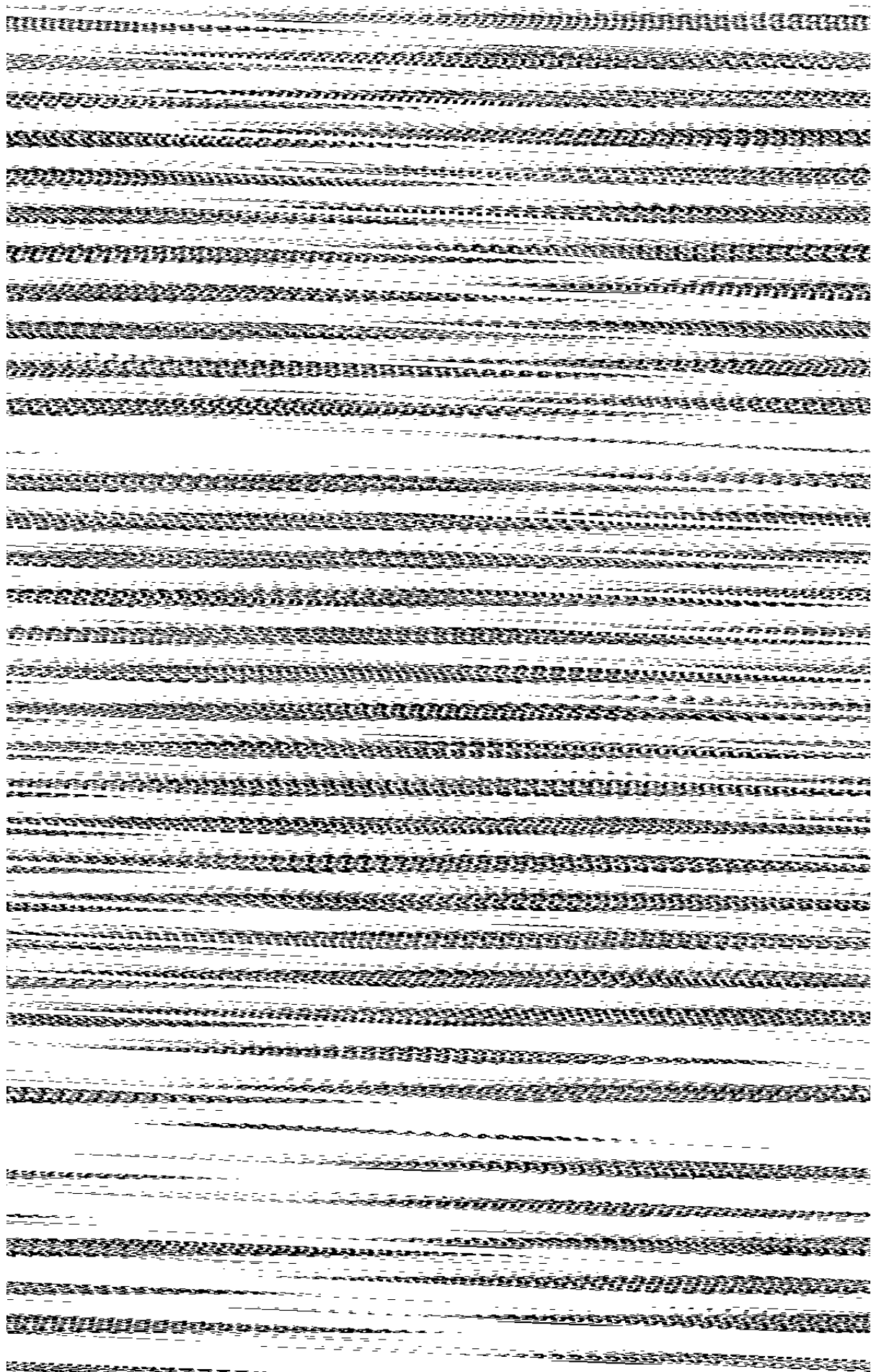
Ils l'étaient. Hassanian dit qu'il allait s'habiller pour sortir en ville mais quelques secondes plus tard, il était de retour dans le carré.

— Les carabiniers surveillent le *Vesuvio*. Ils sont bien une douzaine.

Ugo Cardone descendit sur les quais, apostropha le gradé qui commandait le détachement. Très courtois, l'autre lui expliqua qu'il avait reçu des ordres, qu'il ignorait la raison de leur présence sur ce quai mais qu'il avait mission de protéger le cargo.

Hassanian quitta seul le bord en toute liberté. Personne ne lui demanda son passeport et Ugo resta perplexe devant ce déploiement policier.

Hassanian revint vers midi, bredouille. Bien des gens avaient vu voler le chapeau du cardinal dans les airs, mais personne ne savait ou ne voulait dire s'il avait été ramassé par quelqu'un.



Elle fronça les sourcils :

— Vous allez compromettre mon plan.

— Nous verrons bien.

— Puisque je dois vous subir, acceptez au moins d'aller vous raser.

Ugo la regarda les yeux ronds et passa sa main sur ses joues :

— Mais je me suis rasé ce matin comme tous les matins d'ailleurs.

— Oui, mais ce n'est pas suffisant à mon goût. Vos joues d'Italien bleuissent très vite au bout d'une heure.

— Tiens, vous l'avez remarqué ?

Elle haussa les épaules mais rougit d'une certaine confusion. Elle le suivit jusque dans sa cabine où il entreprit de barbouiller de savon son visage.

— Pouvez-vous en deux mots m'indiquer le schéma que vous avez imaginé pour retrouver le chapeau du cardinal ?

— Plus tard.

Elle s'assit sur le coffre à habits et le regarda faire. Craignant de lui déplaire, il s'appliqua à rendre sa peau le plus lisse possible.

— Cela vous convient ? Puis-je me passer de l'eau de Cologne ?

— Surtout pas ! Ce serait tout à fait scandaleux.

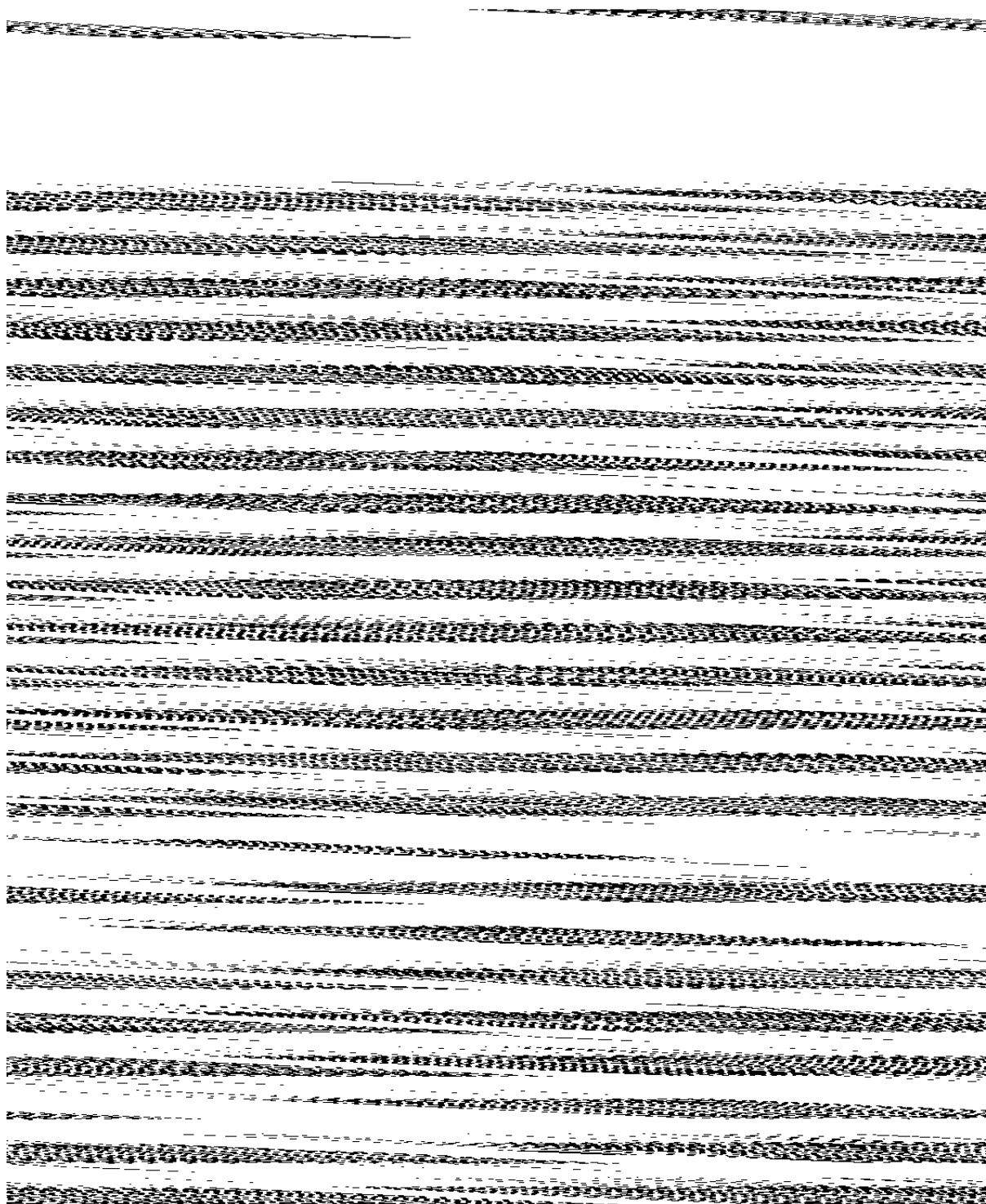
Une nouvelle fois, il cacha mal sa stupeur.

— Mais je tapote toujours mes joues avec de l'eau de Cologne pour atténuer le feu du rasoir.

— Peut-être, mais aujourd'hui c'est formellement exclu. Et maintenant, allons-y. Au fait, vous avez de l'argent italien ?

— Oui, pourquoi ?

— Prenez-le, car nous allons certainement dépenser pas mal de lires.



moi-même travaillons. Nous sommes dans la peine depuis que Dieu a rappelé son Serviteur auprès de lui dans cette effroyable explosion. Nous sommes envoyés pour réunir les objets sacrés que le cardinal portait sur lui au moment suprême, et Sa Sainteté voudrait que le chapeau du Cardinal soit retrouvé. C'est un chapeau qui existe depuis des siècles et qui a coiffé les têtes les plus sacrées de l'Eglise.

Les clients du bar écoutaient avec une attention silencieuse et Ugo, inquiet, chercha en vain sur ces rudes visages, certainement ceux de dockers, le moindre sourire de scepticisme. Il ne découvrit aucun signe, aucune moue d'incrédulité. Tous trouvaient justifiée la demande du pape et lorsque Myriam se tut, ils s'interrogèrent du regard.

— J'ai entendu dire, fit le patron du bar, que le vénéré couvre-chef volait au-dessus des toits et que soudain des ailes blanches sont apparues de chaque côté de la coiffe. Alors, il aurait pris de la hauteur et disparu dans le soleil levant.

— Ce serait un miracle, dit la jeune femme, mais n'aurait-il pas plutôt été retrouvé par quelque personne pieuse voulant garder pour elle cette relique ?

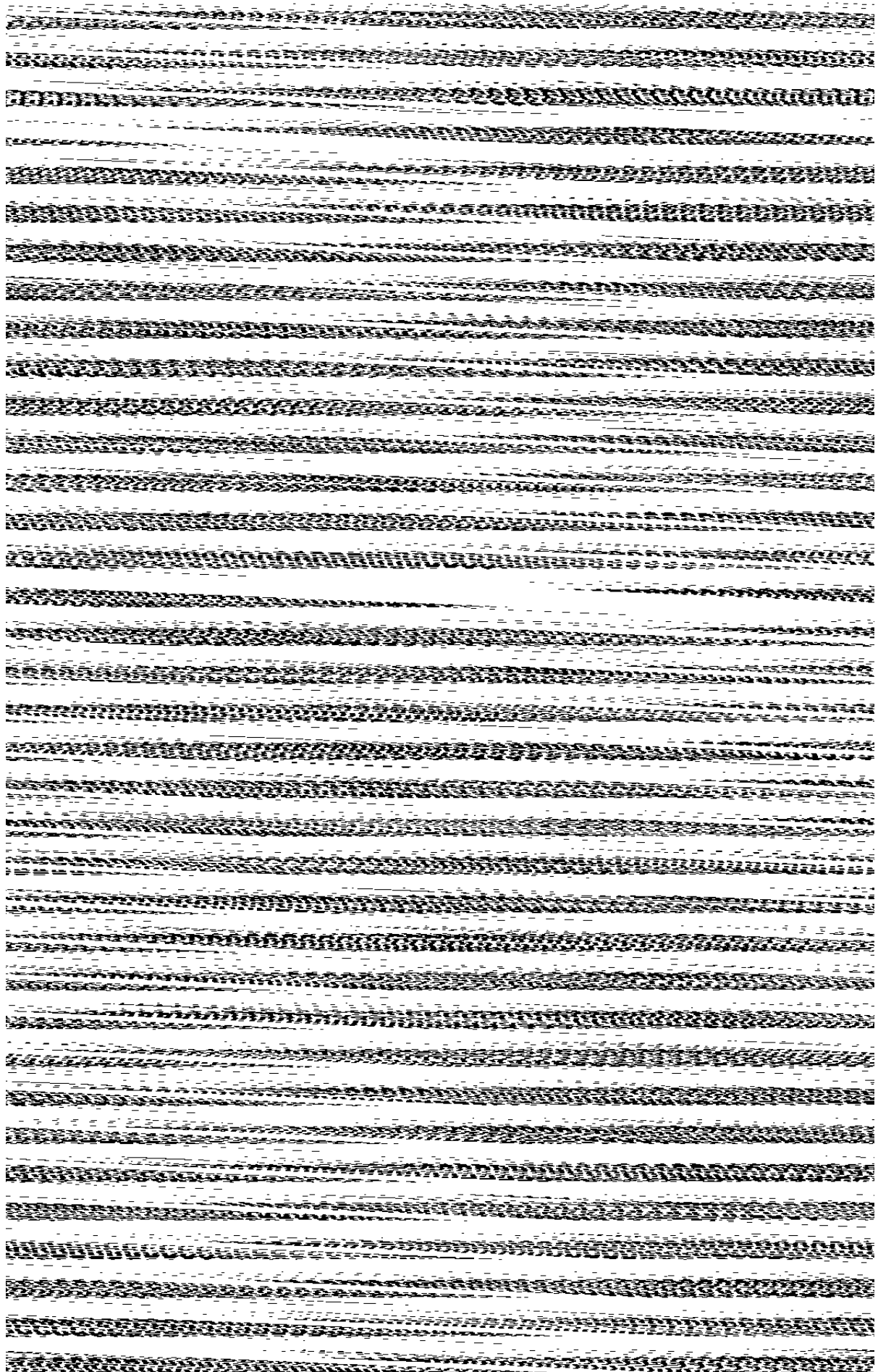
Dans chaque bar, on leur sortit une histoire tout aussi différente qu'inventée et Ugo déclara que cela suffisait, qu'ils ne parviendraient à rien de la sorte.

— Avez-vous une meilleure idée ? fit Myriam pincée.

— Je pense qu'une récompense de quelques milliers de liras obtiendrait de meilleurs résultats.

Elle accepta la suggestion et, dès lors, après son petit discours habituel, elle précisa que le Saint-Père de Rome offrait pour ce chapeau une jolie somme et sa bénédiction.

Une heure plus tard, dans un autre bar, ils furent cernés par toute une foule brandissant des chapeaux



se reposeraient en attendant l'heureuse conclusion de ces recherches.

— Une chambre très propre, leur spécifia la patronne de la trattoria, et je puis vous assurer que depuis que ma sœur est partie pour la Lybie, aucune putain n'y a reçu de clients.

Ugo réussit à avaler cette deuxième assiettée de pâtes mais Myriam se déclara dans l'impossibilité de manger encore. On la crut malade et elles furent bien une demi-douzaine de femmes pour la conduire dans la fameuse chambre où on l'étendit sur le lit en lui plaçant une bouillotte sur le ventre tandis qu'on l'invitait à boire de la tisane de thym pour la digestion et le foie.

Son repas terminé Ugo fut également invité à rejoindre sa compagne pour se détendre à ses côtés. Cela partait d'un bon sentiment mais aussi de l'obligation de libérer leur table, car la clientèle du soir commençait d'affluer dans le restaurant.

— Vous pourriez vous installer dans le fauteuil, dit Myriam.

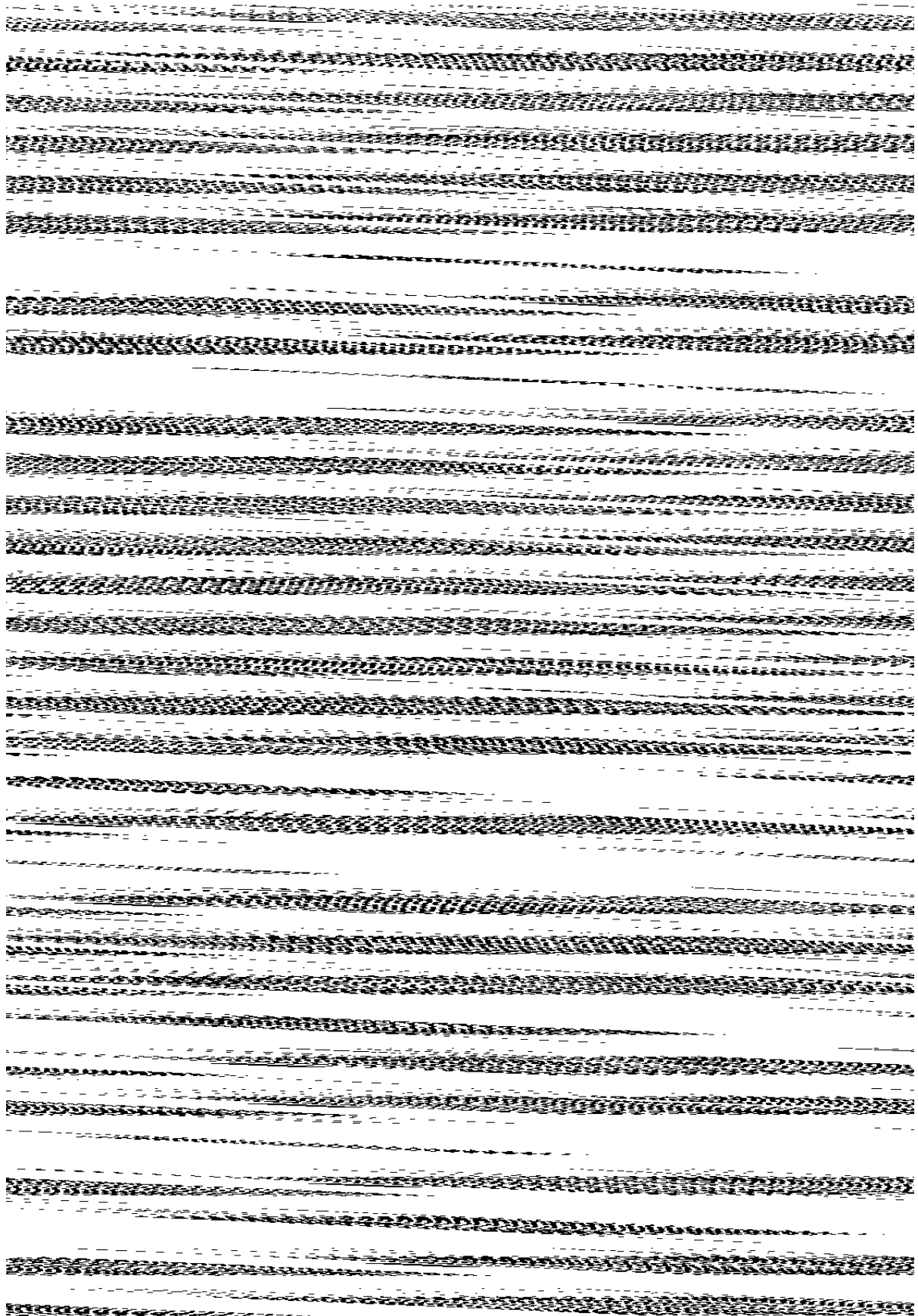
— Je ne veux pas vexer cette brave femme de patronne, répondit-il, moqueur, et il s'allongea auprès de la jeune femme, rabattant ses jupes sur ses jambes.

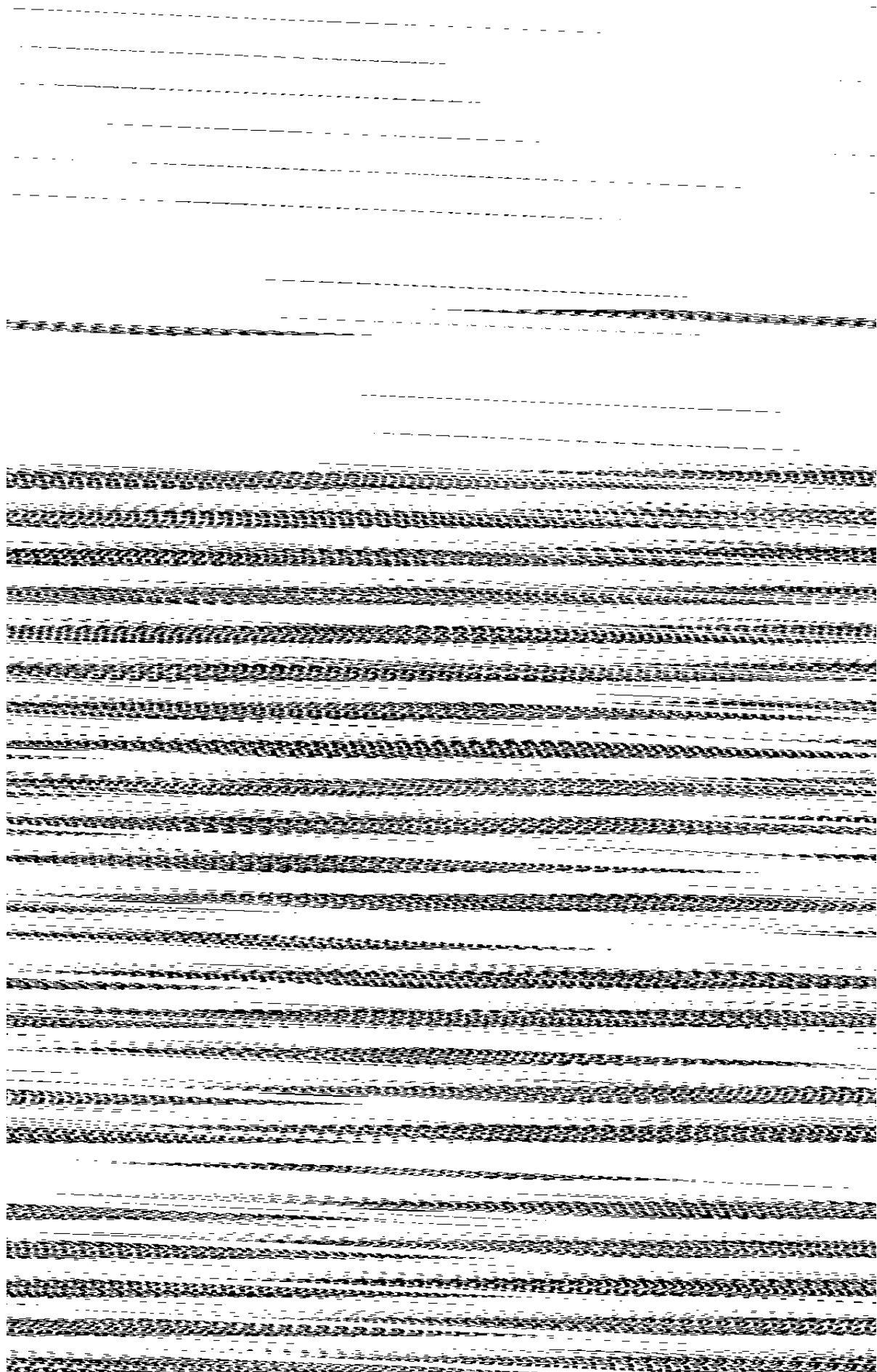
— J'ai remarqué, dit-elle plus tard, que vos joues commençaient de bleuir. Il serait peut-être temps d'y remédier.

— Je n'ai quand même pas apporté mon rasoir, fit-il agacé.

— J'ai de la poudre dans mes poches d'habit. Je vais vous en passer, mais auparavant, je vous enduirai d'une crème pour fixer cette poudre colorée.

Ils s'assirent sur le lit et elle s'occupa de faire disparaître cette résurgence de virilité. Un bruit de pas précipités dans l'escalier les força à s'allonger et faire semblant de dormir.





con, d'un balcon à une terrasse, les cris de colère les avaient accompagnés. Les charmantes dames de la trattoria battaient le rappel de tout le quartier et lançaient des ordres afin que commence la traque. De chaque immeuble, de chaque bar, pizzeria, trattoria, bordel, cinéma, music-hall surgissaient des foules vindicatives prêtes au massacre. Des sacrilèges déguisés en religieuses avaient volé le chapeau du cardinal, certainement pour le revendre comme relique.

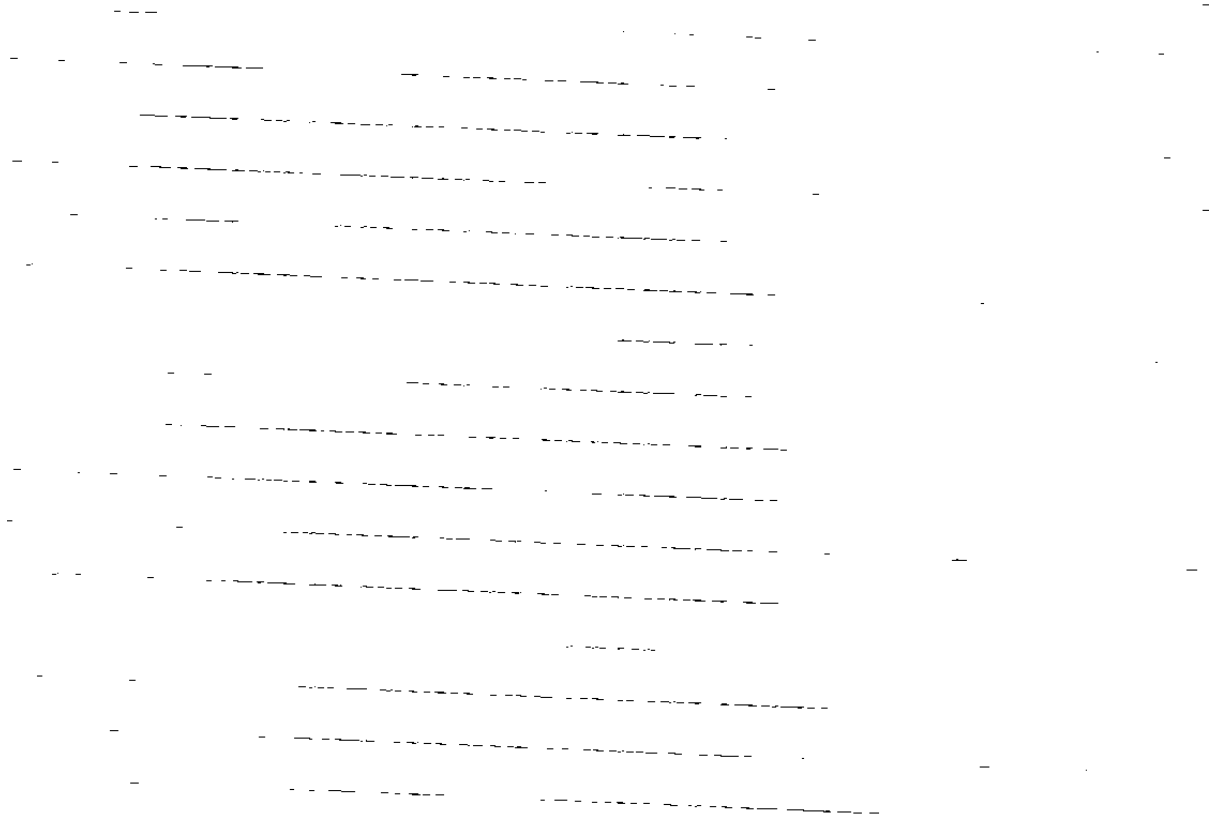
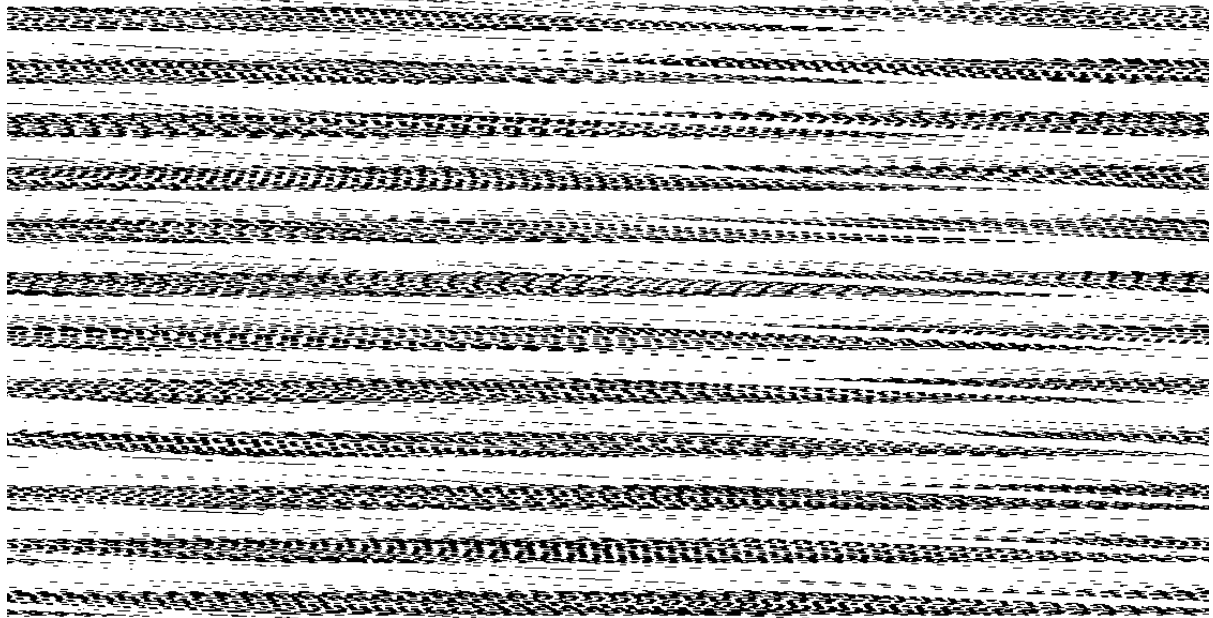
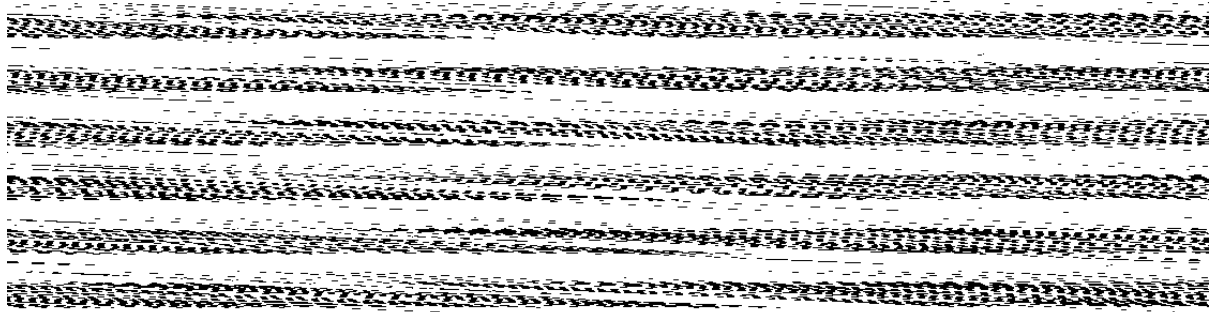
Entravé dans ses jupes, Ugo n'avait eu que la ressource de les remonter très haut sur ses jambes poilues et Myriam en avait fait tout autant sur ses mollets fort jolis. Ils avaient couru comme des dératés et n'avaient trouvé que ce vieux bachot pour se cacher sous la toile goudronnée, dans une eau corrompue, après avoir dérangé une famille de rats.

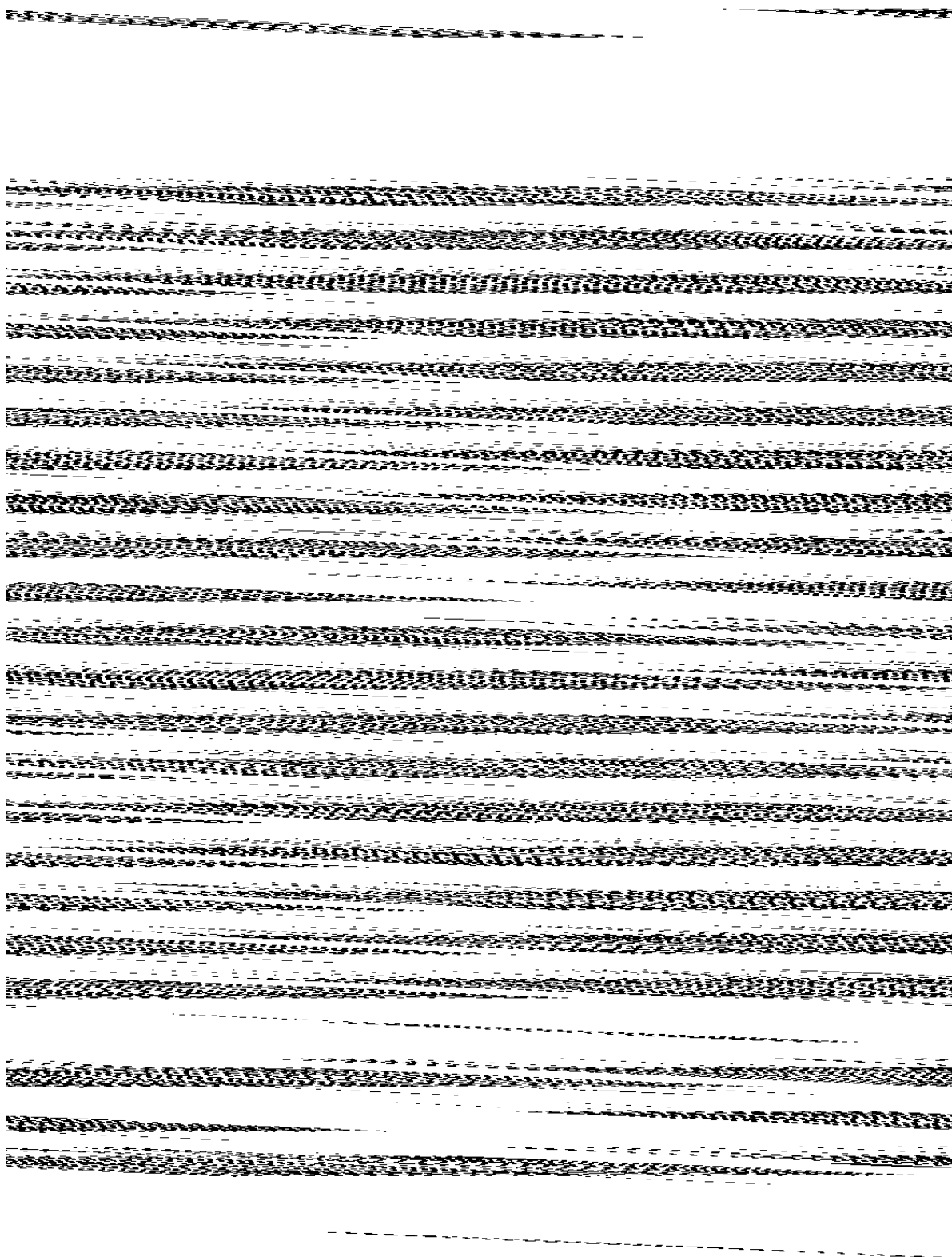
— Je vais détacher l'amarre, dit Ugo, et voir si le canot se dirige vers notre bassin. Il me semble que là-bas, vers le milieu, il existe un courant. Restez allongée pour le moment.

A l'aide d'une vieille planche du fond il rama pour donner de l'élan au canot, ne cessant de surveiller les quais où des marchandises s'entassaient si haut qu'elles formaient des sortes de créneaux par lesquels les curieux ou les marins pouvaient approcher de l'eau.

— Pour le moment, tout va bien, murmurait-il entre ses dents. Personne ne fait attention à nous. J'aperçois même la cheminée du *Vesuvio* à quelques centaines de mètres qui seront les plus dangereux à franchir si le courant ne nous emmène pas jusqu'au cargo.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres du but lorsqu'un gamin d'une douzaine d'années qui pêchait regarda passer le canot, les yeux ronds. Ugo





führer Stackering qui monte à bord. Le matelot de coupée le retient. Dois-je le laisser venir ?

Ugo cacha le chapeau dans un placard et alla sur le pont accueillir l'officier SS tandis que Myriam se réfugiait dans sa cabine.

L'Allemand paraissait furieux, mais sa colère était toute dirigée contre les fascistes italiens :

— Ces imbéciles ont piégé la Fiat du cardinal, leur ennemi politique, qui a sauté juste comme vous alliez à ce rendez-vous. J'étais en route pour Naples et je suis arrivé trop tard pour les empêcher de commettre cette erreur. On me dit que vous avez recueilli les derniers mots du cardinal qui serait mort dans vos bras.

— Qui me dit que vous n'étiez pas complice de cet attentat ? fit Ugo sèchement. Vos explications sont pour le moins douteuses.

— Dès que j'ai su que vous étiez sous surveillance policière, j'ai obtenu que celle-ci soit levée. On m'a dit qu'il y avait dans les quartiers du port une grande effervescence au sujet du chapeau du cardinal. Etes-vous au courant ?

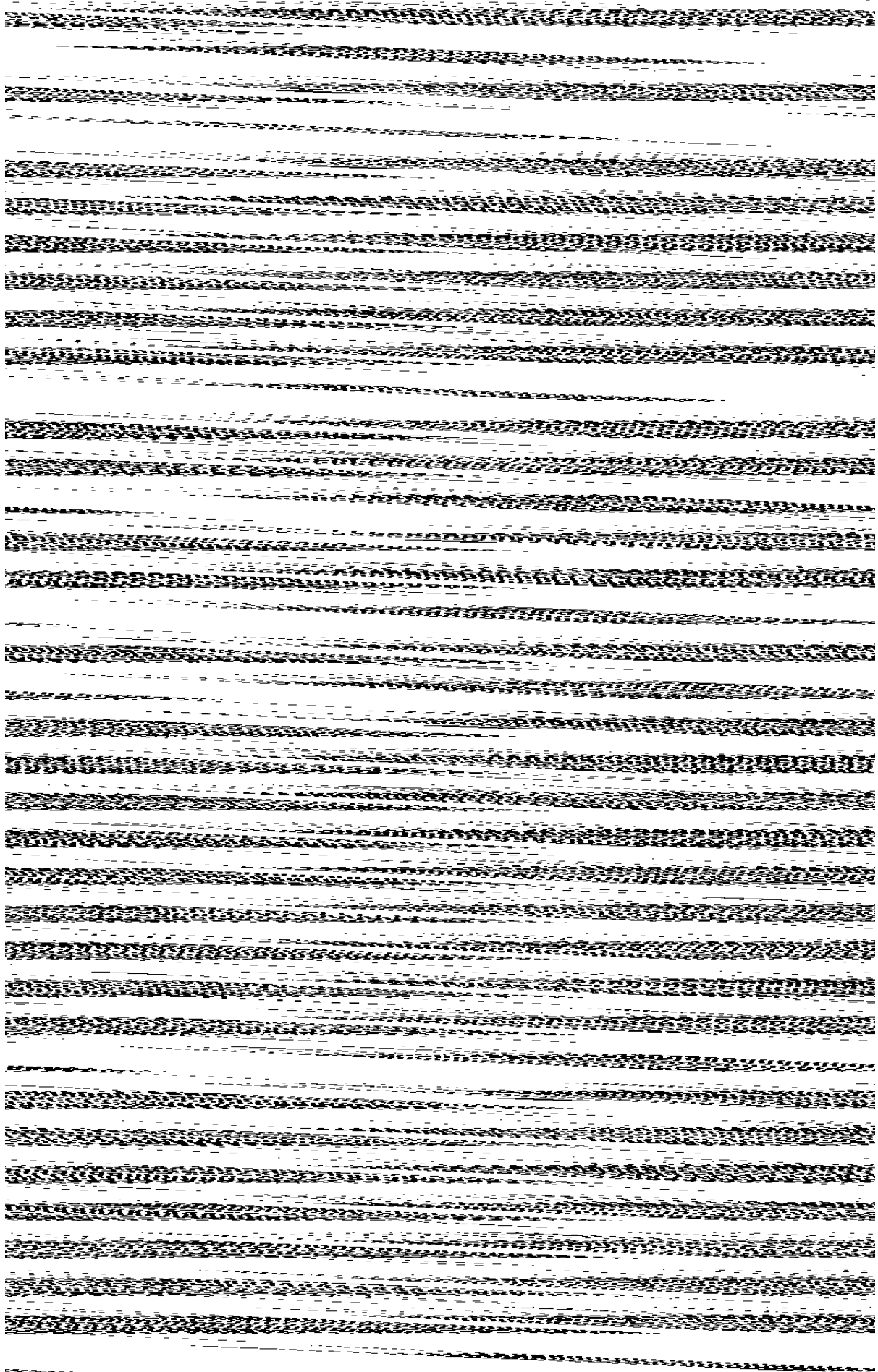
— Pas du tout.

— Ce chapeau aurait été emporté par le souffle de l'explosion et désormais, ces gens superstitieux, bien sûr des Napolitains, le considèrent comme une relique. Que vous a dit le cardinal ?

Le cardinal avait laissé des indications précieuses sur Luigi Spaggio et surtout sur ses origines, les différentes résidences secrètes qu'il possédait en Italie. Le capitaine Cardone n'envisageait pas un seul instant de mettre le SS dans la confidence.

— Le cardinal m'a simplement béni juste avant de mourir, dit-il tranquillement.

— Capitaine Cardone, ne vous moquez pas de moi. Je suis certain que vous en savez plus long que



— Mon cher ami, je ne pense pas que vous ayez les moyens de cette négociation. Je vais aller avertir mes amis italiens. Vous vous retrouverez en prison et vous finirez bien par avouer ce que vous savez. Il n'y aura pas seulement des purges répétées à l'huile de ricin, savez-vous ? Nos instructeurs ont appris aux Italiens comment faire parler quelqu'un de réticent.

C'est alors que Myriam Hermann apparut sur le pont. Elle avait suivi toute la conversation depuis sa cabine dont le hublot était ouvert, comme le remarqua Ugo.

— Capitaine Cardone, dit-elle d'une voix tremblante, je vous en prie, dites ce que vous savez à l'Obersturmführer. Je ne crains pas tant pour moi que pour mes amis de Hambourg.

Le SS s'inclina avec une politesse exagérée devant la jeune fille.

— Heureux de vous connaître enfin, chère mademoiselle.

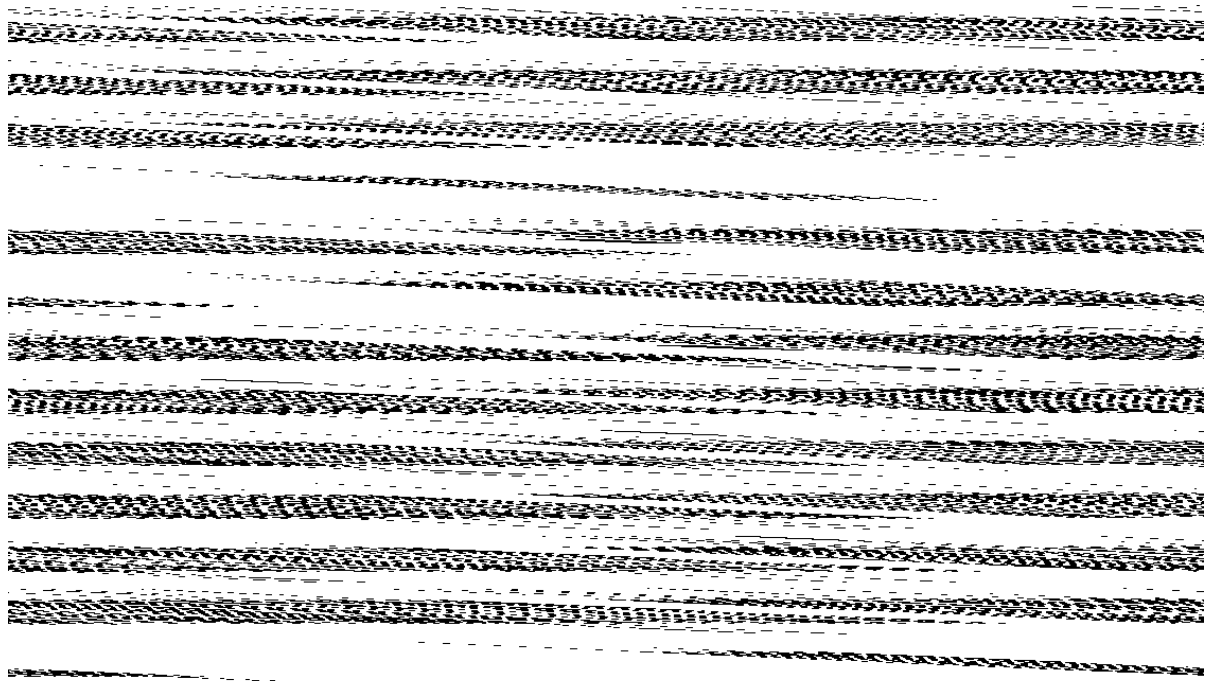
Myriam le contemplait avec dégoût. Elle eut pour Cardone un sourire inattendu, un sourire qui était plus le reflet d'un sentiment amoureux que l'expression d'une amitié.

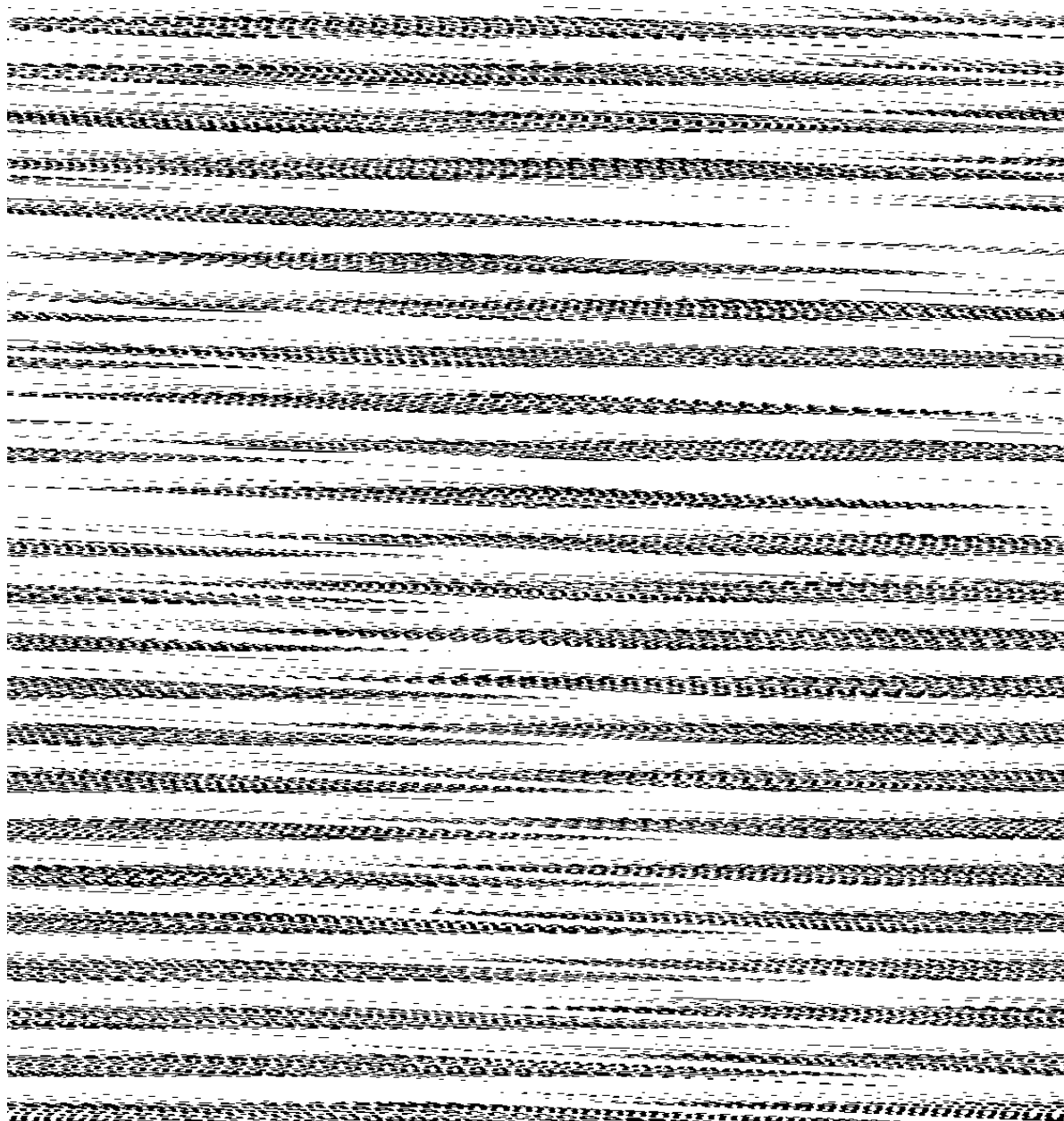
— Je vous en prie, vous aurez droit à toute ma reconnaissance.

— Eh bien, ricana le SS, n'y a-t-il pas là-dessous quelque engagement heu, comment dirais-je ?... Une promesse très stimulante pour un homme tel que vous ?

Cardone restait accoudé à la rambarde :

— Je suis certain qu'un jour, j'aurai le plaisir merveilleux de vous casser la gueule, Stackering. De vous abîmer vraiment votre sale gueule de SS. Au point que vous ne pourrez jamais plus porter beau et parader fièrement parmi vos victimes.





Lorsqu'ils descendirent à terre, ils subirent un long contrôle de leurs passeports, avant d'être autorisés à passer en territoire espagnol tenu par les rebelles franquistes.

Dès le poste frontière, les Espagnols s'empresèrent de donner satisfaction à l'Obersturmführer et une puissante Hispano-Suiza les emporta vers un terrain d'aviation où un Junkers attendait, prêt à décoller.

— Vous voyez, s'exclama avec satisfaction le SS, que même à l'étranger, notre nouvelle organisation est merveilleuse. Vous comprenez pourquoi nous sommes si efficaces ? Nous allons faire de notre pays l'endroit le plus puissant du monde.

Un steward en uniforme allemand apporta un plateau avec des sandwiches et du champagne.

— Vous produisez du matériel de guerre mais vous manquez de bons produits alimentaires, fit remarquer Ugo en acceptant une coupe, et ce vin-là, vous n'en possédez pas.

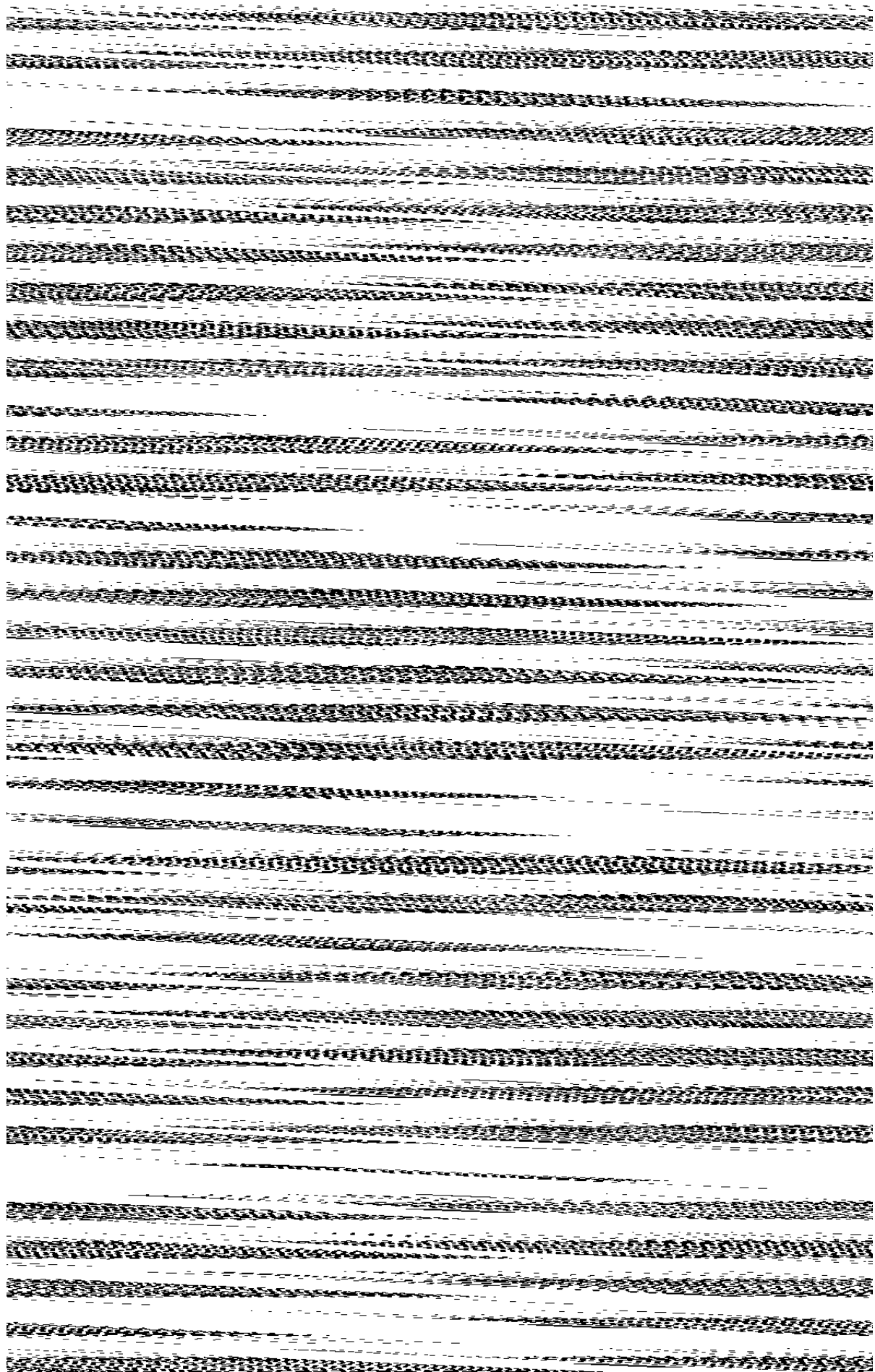
— Peut-être qu'un jour, nous vous prouverons le contraire.

— Vous ferez du vin synthétique comme votre essence ou votre beurre ?

— Ne plaisantez pas sur nos possibilités, se renfrogna Stackering.

Peu avant la nuit, ils atterrissaient non loin de Teruel, sur un terrain que des soldats du génie achevaient de rendre praticable. Les canons et les avions républicains devaient s'acharner sur la piste en espérant la rendre inutilisable. Inutilisable pour ces avions qui les empêchaient d'effectuer des attaques décisives.

Une voiture blindée les conduisit non en ville, mais dans la banlieue ouest où plusieurs camps militaires étaient installés sous différents camouflages.



Barancoli. Des paroles de soutien simplement, rien qui puisse vous contrarier.

— Je me méfie de vous, Cardone, et je vous crois capable d'une félonie.

— Je ne me suis engagé que sur une chose, la recherche de ce garçon. C'est tout.

CHAPITRE XII

Les Italiens occupaient un ancien palais dans le centre de la ville. Leur voiture blindée devait se frayer son passage à travers des montagnes de gravats, des maisons écroulées, des rues défoncées. Des conduites d'eau non encore réparées provoquaient de puissants geysers un peu partout. C'était l'heure du couvre-feu et l'on n'apercevait personne à l'extérieur des habitations encore debout. Vers l'est, un rougeoiement suspect signalait le front où les fusées éclairantes se succédaient sans cesse.

Les Chemises Noires s'activaient beaucoup dans le palais dont le perron n'existait plus. On y accédait par une estrade de bois. A l'intérieur, les uniformes réguliers de l'armée italienne faisaient tache parmi les sinistres silhouettes des membres du parti.

Luigi Spaggio venait d'être condamné à mort et serait fusillé le lendemain à l'aube, déclara avec morgue un colonel italien. Un traître de moins dans l'Italie nouvelle.

— Vous me servirez d'interprète, déclara soudain Stackering, que l'attitude de l'officier supérieur italien offusquait. Nous irons l'interroger dans sa cellule dans les caves du palais.

En lui-même, Ugo remercia l'imbécile colonel qui

venait de décider l'Obersturmführer à prendre cette décision.

Dans les caves, une odeur fade saisit Cardone à la gorge, une odeur qu'il connaissait bien pour l'avoir respirée sur bien des lieux de carnage. Et puis, il y avait comme des râles, des cris sourds qui forçaient l'épaisseur des portes en bois. Les hommes que l'on croisait avaient des faciès que l'on ne pouvait oublier.

Soudain, ils tombèrent sur trois Chemises Brunes hitlériennes et Stackering poussa des exclamations de satisfaction de voir que ses compatriotes prenaient une part importante, voire prépondérante dans cet enfer en sous-sol. Ugo comprit dans leurs échanges en allemand que Spaggio avait dû être torturé assez souvent avant qu'il n'avoue sa véritable identité.

— Un protégé du cardinal Barancoli, dit l'un des SS.

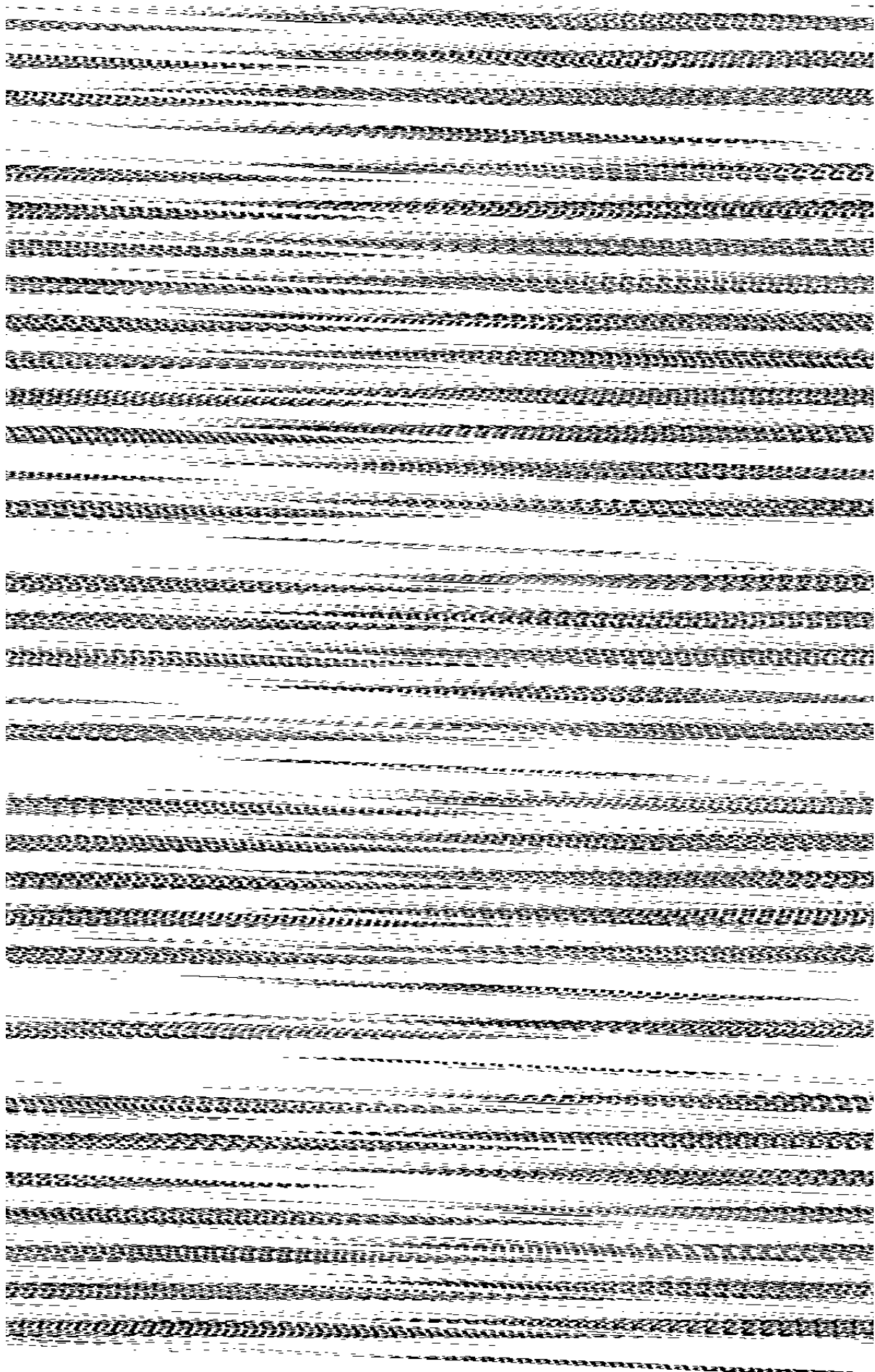
Mais, dans sa cellule, Luigi Spaggio était assis devant une planche qui servait de table et son apparence était assez normale, excepté un énorme hématome sur la joue droite et ses mains bandées.

— Refermez la porte, dit Stackering à Ugo. Ce qui va se dire ici ne concerne que nous. Cette affaire est considérée comme secret d'Etat et il n'y aura jamais que quelques personnes dans la confidence.

Ce soir-là, Ugo comprit qu'ils étaient tous condamnés à mort, lui, Myriam, son bosco, son coq et tout son équipage. Jamais les nazis ne les laisseraient vivre s'ils étaient soupçonnés de connaître le don d'immortalité de Spaggio.

— Demandez-lui s'il désire faire une déclaration alors qu'il sera fusillé demain matin.

Ugo trouva la question banale, voire stupide, mais il obéit. Spaggio le regarda avec dégoût :



— Vous n'avez pas de conseils à me donner, fit le SS d'une voix rageuse, mais en même temps perplexe. Ce maudit capitaine de bateau avait entièrement raison. Si Spaggio restait vivant après avoir reçu douze balles dans la peau, la nouvelle serait très vite propagée chez les Italiens et même les Espagnols.

Il ouvrit la porte.

— Attendez-moi ici. Je reviens.

Ugo, une fois la porte refermée, expliqua qui il était, la mort affreuse du cardinal Barancoli et comment il était parvenu jusqu'à lui sous la contrainte.

— Nous allons désormais essayer de nous évader tous les deux. Si Stackering n'obtient pas l'autorisation de vous emmener, il faudra le prendre comme otage.

— N'oubliez pas que je suis enchaîné, dit Spaggio. Je ne pense pas que nous puissions réussir. J'ai aussi les mains bandées. Ils m'ont arraché plusieurs ongles.

Peut-être que le garçon préférerait être fusillé par les Italiens et leur faire découvrir qu'il était indemne après l'exécution. Pensant peut-être que ses compatriotes seraient moins dangereux que les Allemands une fois en possession de son secret.

— Je ne souhaite pas être fusillé, dit Spaggio. Tout ce qu'on raconte sur moi est stupide et je suis aussi mortel que vous ou quiconque.

Stackering revint en compagnie d'un colosse au crâne rasé qui ressemblait vaguement à Goering. Il toisa Ugo et eut pour Spaggio un regard écœuré :

— C'est ce déchet que vous voulez sortir de là ? fit-il d'une voix rauque.

— J'ai un ordre de mission oral, mais si vous m'aidez sans poser de questions, vous recevrez un télégramme de satisfaction du Führer lui-même.

— Nos amis Chemises Noires sont très susceptibles et veulent faire un exemple. Beaucoup d'émigrés italiens combattent en face parmi les bandits républicains. Ils veulent les terroriser par cette exécution.

— Ils peuvent toujours annoncer qu'elle a bien eu lieu, cet homme ne réapparaîtra pas de sitôt ni dans ce pays ni en Italie.

— Je vais voir ce que je peux faire, grogna le colosse, mais j'aurais aimé être couvert par un ordre de mission écrit.

tandis que l'Obersturmführer s'installait très satisfait à l'avant. La ville de Teruel subissait un bombardement nocturne par l'artillerie républicaine. L'est s'embrasait car les franquistes ripostaient également.

Durant le parcours, le SS se retournait fréquemment vers les Italiens en ricanant.

— Nous n'allons pas au camp militaire allemand ? s'étonna Ugo, voyant que le trajet s'allongeait.

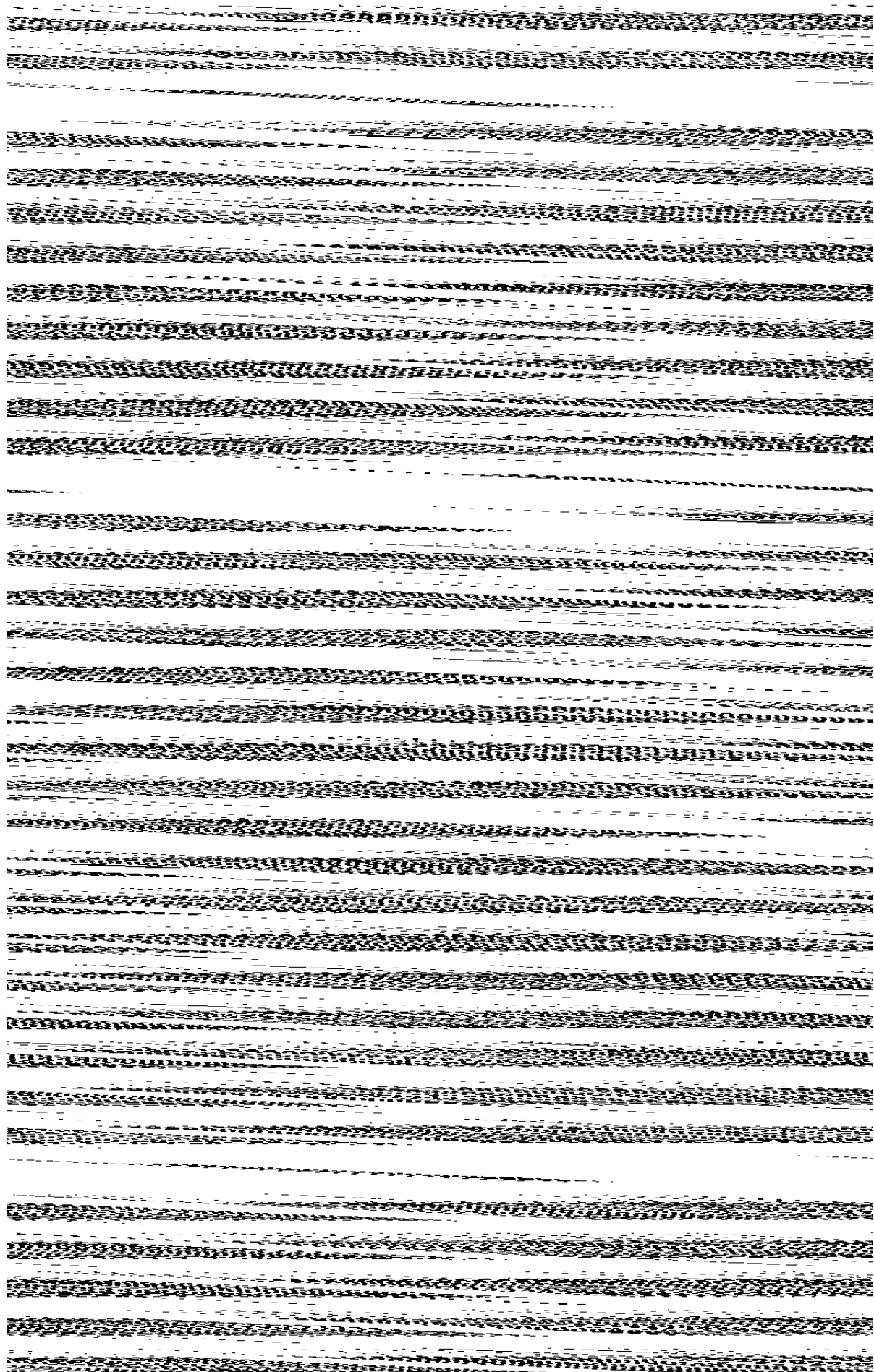
Une des Chemises Noires voulut le faire taire mais Stackering daigna expliquer que le terrain où ils s'étaient posés en fin d'après-midi venait d'être endommagé et qu'ils en rejoignaient un autre, occupé par les Italiens, à quelque cinquante kilomètres à l'ouest.

— Un Fiat nous attend et décollera à l'aube. Qu'en pensez-vous, Spaggio ? Voir l'aube se lever depuis un avion alors que vous devriez être attaché à un poteau les yeux bandés et de dos comme un traître que vous êtes.

Le voyage fut plus long que prévu car des dynamiteros républicains, surtout des brigadistes, s'infiltraient entre les lignes pour saboter les routes, les chemins de fer, les lignes électriques. Le jour commençait lorsqu'ils aperçurent le terrain d'aviation au fond d'une vallée verdoyante, entouré de barbelés et surveillé par un grand nombre d'hommes.

La voiture roula jusqu'au gros appareil Fiat qui attendait au milieu du terrain. Sans ménagements, on leur fit escalader l'échelle d'accès. On les repoussa dans le fond de la carlingue. Le pilote italien vint jeter un coup d'œil et rejoignit son cockpit. Les Chemises Brunes quittèrent l'endroit.

Ils étaient seuls avec Stackering.



suivre un plan machiavélique qui le rendait exubérant, contrairement à son habitude.

Le capitaine comptait sur l'escale de Malaga pour tenter quelque chose, mais Stackering restait sur ses gardes et le ravitaillement en carburant ne dura pas plus d'une heure, atterrissage et décollage compris. Non seulement un camion citerne roula vers l'appareil, mais aussi un autre camion bâché qui disparut vers la queue du Fiat.

— Des bombes pour le *Vesuvio*, pensa Ugo, le cœur serré.

Puis ce fut la mer et le changement de direction vers le nord-est. La chasse au *Vesuvio* commençait.

Au bout de deux heures de vol, le copilote vint dans la carlingue et chuchota quelque chose à l'oreille de Stackering. Ce dernier lui tapota l'épaule et se leva pour regarder par l'un des hublots de droite. De leur place, les deux Italiens ne pouvaient distinguer la mer.

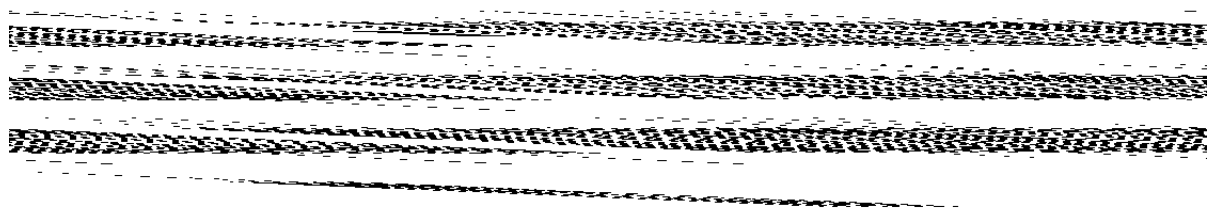
Le Fiat perdit de l'altitude et effectua une large boucle qui lui fit faire un demi-tour complet.

— Eh bien le voilà, ce cher *Vesuvio* que vous aimez tant, n'est-ce pas ? Pourtant, vu du ciel, il n'a guère fière allure avec sa cheminée rafistolée et sa coque rouillée. Vous devriez le mettre en bassin de radoub ou mieux, l'envoyer au cimetière des vieux bateaux. Il a fait son temps.

Stackering se redressa et regarda Ugo avec, dans ses yeux bleus, une jubilation cruelle :

— Je vais vous faire un cadeau, mon cher Cardone. Je vais vous permettre de retrouver vos amis, votre Ecossais de bosco, votre métèque de coq et votre équipage de forbans, sans oublier cette petite salope de Juive qui, depuis quelque temps, vous fait les yeux doux.

— Vous allez bombarder mon cargo, dit Ugo, je le sais.



.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

aspiré sans avoir même le temps de vous rendre compte de ce qui vous arrive.

Ugo fit mine d'obéir. Juste à cet instant, Spaggio qui, depuis sa sortie de prison, donnait l'image d'un homme très affaibli et incapable de réaction, attaqua le copilote malgré ses mains blessées. Un coup de feu retentit, détournant l'attention du SS sur lequel Ugo fonça avec violence. Il le déséquilibra et l'envoya, sous le choc s'écraser contre la paroi. L'autre hurla, tira lui aussi, mais déjà le capitaine Cardone lui tordait le poignet, lui arrachant son Luger. Du coin de l'œil, il vit le copilote à genoux dans la travée centrale, le Beretta sur sa nuque. Spaggio avait arraché le pansement de sa main droite pour tenir l'arme.

— Tout va bien ?

— Ça va, merci. Cela m'a fait du bien de taper sur ce salaud, répondit Spaggio. Et vous ?

— Ça va...

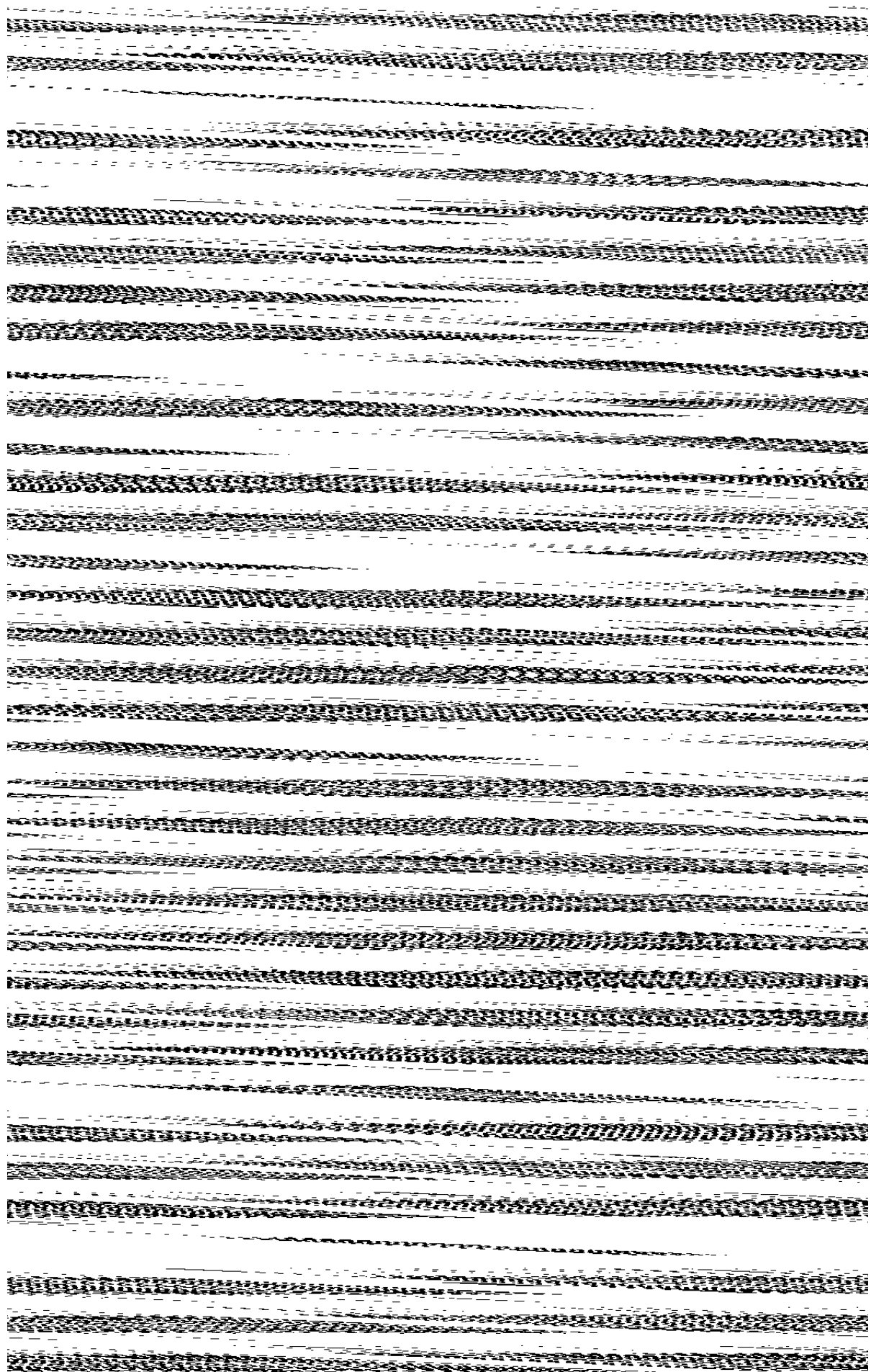
Le nazi et le fasciste se retrouvèrent à leur tour menottes aux poignets à la place qu'occupaient les deux Italiens. Pendant ce temps, le pilote n'avait cessé de faire tourner l'appareil, et Ugo aperçut le *Vesuvio* en dessous qui laissait un sillage blanc derrière lui. A bord, ses amis devaient se demander ce que leur voulait cet appareil italien qui ne cessait de les survoler à basse altitude.

— Dois-je lâcher les bombes ? demanda le pilote dans le haut-parleur. Arturo, que fais-tu à l'arrière ? Tout va bien ?

Ugo se dirigea vers le cockpit et le pilote se retourna. Il ouvrit de grands yeux en le voyant entrer.

— Mettez-vous en liaison-radio avec le cargo et ne faites pas l'imbécile.

— Sans moi, vous mourrez. Je suis le pilote.



l'heure actuelle, mon navire est en route pour vous en livrer d'autres. J'ai été arrêté par les Italiens, j'ai réussi à m'enfuir avec un compatriote des Brigades Internationales, Alcide Libérale. Nous détenons trois prisonniers, deux Italiens et un Allemand.

— Je me renseigne mais n'approchez plus, tournez en rond.

— Faites vite avant que nous ne soyons abattus.

Il surveillait les appareils de bord, certain que le pilote italien essaierait une entourloupette. Il n'avait guère envie de se retrouver prisonnier des gouvernements qui ne reconnaissaient pas pour les Italiens et les Allemands le statut de prisonnier selon la Convention de Genève. Si bien qu'ils risquaient d'être fusillés.

— C'est loupé, ricana cet homme. Vos amis républicains sont trop pagailleux pour retrouver votre nom quelque part dans leurs archives.

Tout en surveillant le pilote, il jeta un coup d'œil dans la carlingue. Tout allait bien pour Spaggio.

— Pas d'ennuis, ils sont comme des moutons.

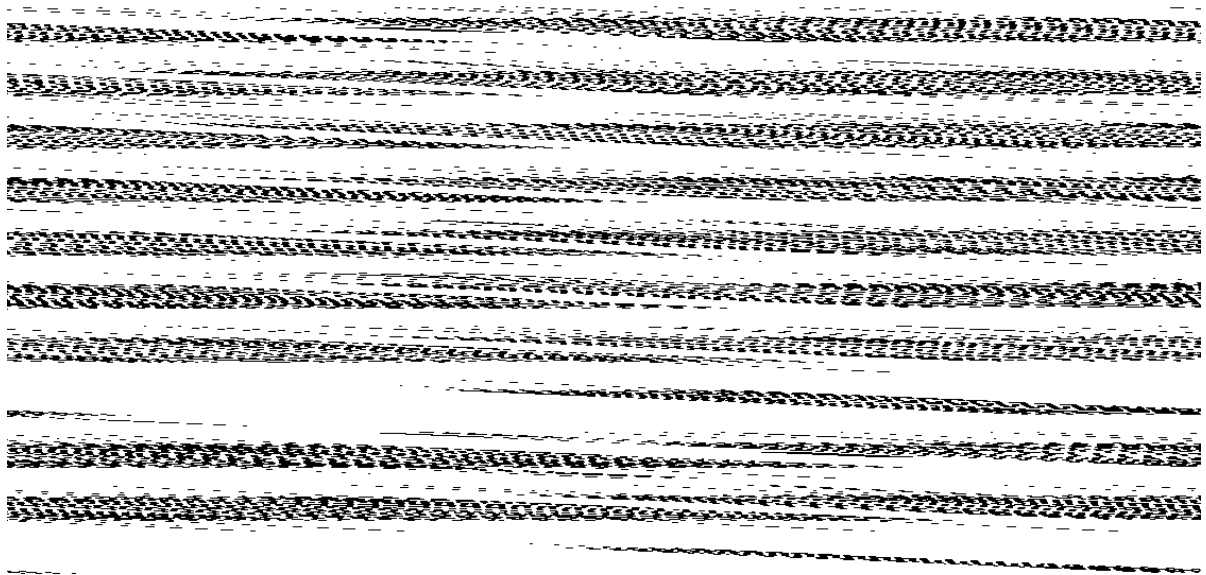
Juste à cet instant la radio de bord crachouilla et une voix, différente de la première, ordonna que le Fiat atterrisse sur un petit terrain au nord-ouest de la ville.

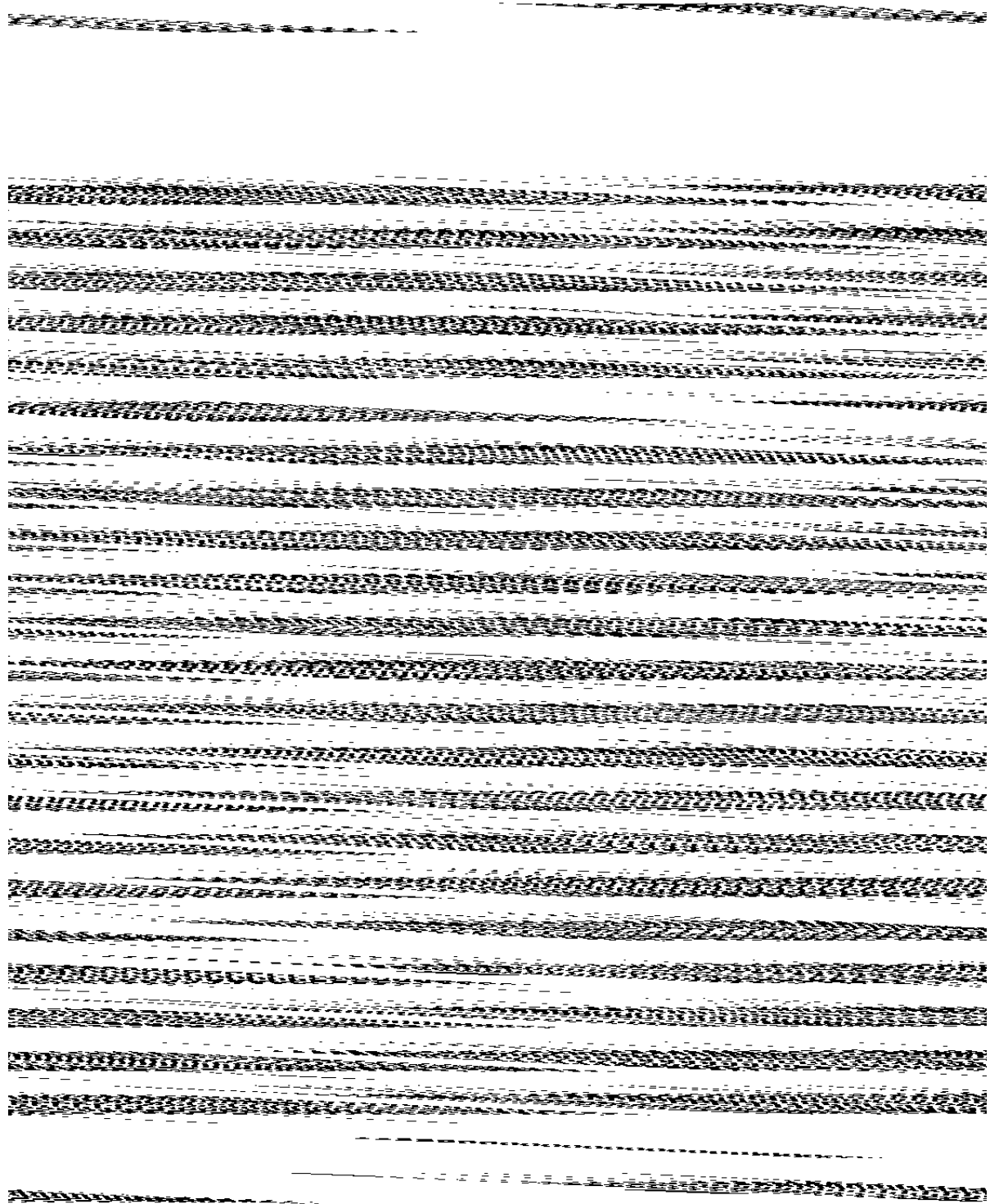
— Et ne déviez pas de cette route. Nous vous surveillons.

— Bien compris. Nous nous rendons là-bas tout droit.

Le pilote grommela quelque chose mais parut se résigner. Sur leur droite, ils apercevaient l'immense cité catalane et le port. Le soleil brillait.

— C'est un endroit superbe, dit Ugo pris d'une colère froide. Il a fallu qu'un général ambitieux et sanguinaire déclenche une guerre civile pour que ce pays risque de devenir un champ de ruines.





— Une tentative d'accord.

— Vous avez annoncé dans vos messages radio la livraison d'un bombardier Fiat occupé par deux fascistes italiens et un nazi. Puis vous avez sauté en parachute avec votre complice. L'appareil, lui, a continué vers l'ouest malgré les tirs de notre DCA et il a dû trouver refuge sur un terrain d'aviation tenu par les rebelles franquistes.

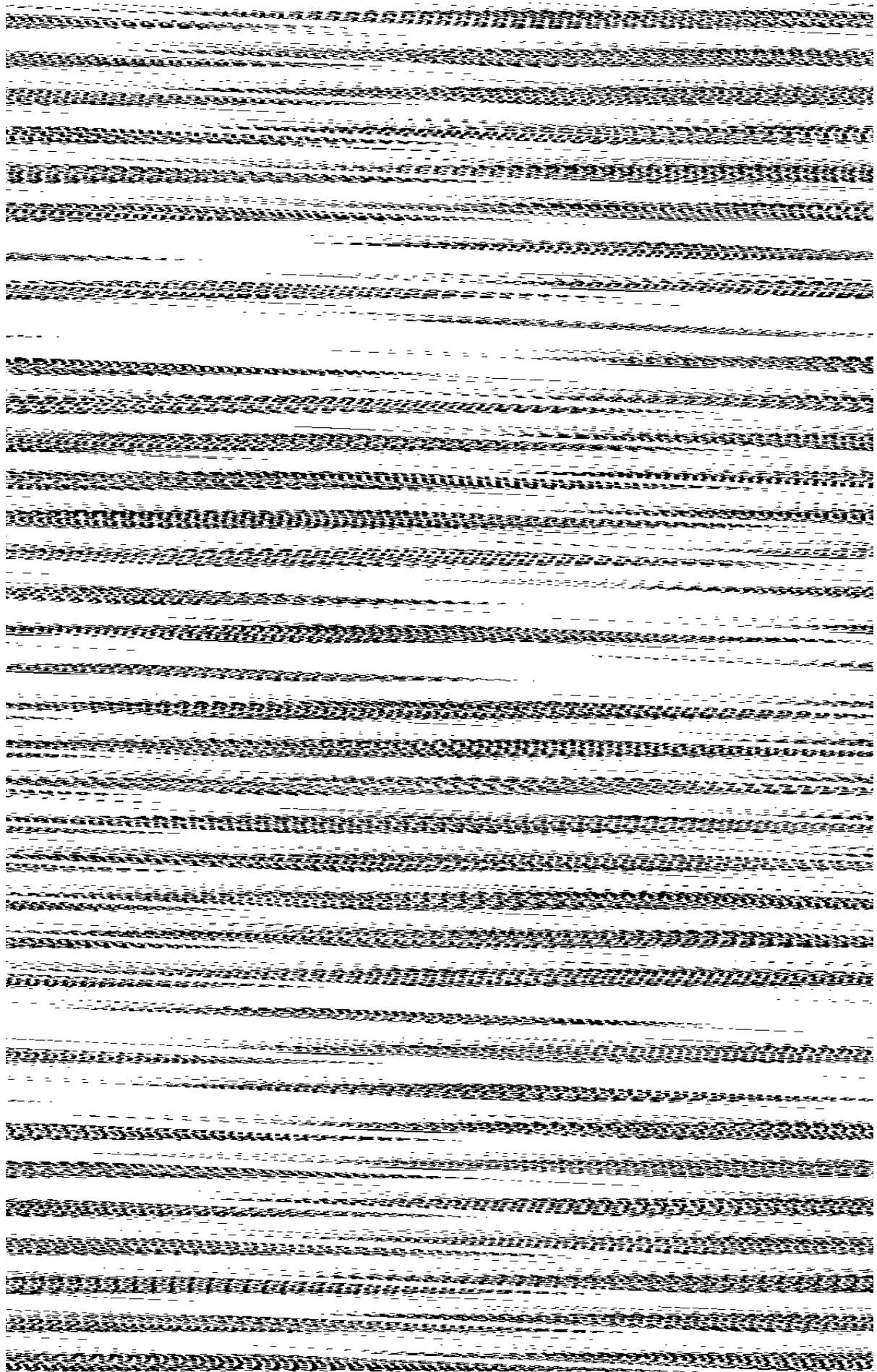
Il renvoya Cardone sous prétexte de poursuivre la constitution de son dossier, voilant à peine ses menaces sur la possibilité d'un procès rapide et d'une condamnation à mort.

Sortant du cabinet du commissaire, Ugo fut entraîné par les miliciens à travers une cohue incroyable. De nombreux prévenus attendaient leur tour de comparaître mais il y avait des plaignants, des familles qui s'inquiétaient dans l'angoisse d'en savoir plus sur le sort d'un des leurs. C'était également dans cet endroit que s'établissaient les certificats de décès des disparus pour faits de guerre.

Alors que ses gardes tiraient sans ménagement sur la chaîne qui liait ses poignets, Ugo reconnut la silhouette d'un aviateur qui marchait en direction de la sortie. Il voulut se précipiter mais les Espagnols crurent qu'il cherchait à s'enfuir et le frappèrent.

— Je connais cet homme là-bas, c'est un Français, un écrivain. Il peut témoigner en ma faveur. Malraux ? André Malraux ?

Mais dans le vacarme, le Français n'entendait pas. Il allait sortir du Palais de Justice lorsque arrivé à la porte, il dut s'effacer pour laisser passer une escorte qui amenait une fournée de suspects. Il les suivit du regard et aperçut dans le fond un grand gaillard qui agitait ses bras frénétiquement, malgré ses menottes et sa chaîne. L'homme portait une étrange casquette de l'armée coloniale anglaise avec un rabat sur la nuque.



sur les événements de la guerre. On parlait de Teruel, de Bilbao et de Santander que les rebelles attaquaient sans répit, des bombardements horribles, des bombes à air liquide fournies par les Allemands à Franco.

La porte s'ouvrit enfin et ils assistèrent à ce spectacle inattendu du commissaire Iriarque raccompagnant respectueusement le Français, hochant aimablement la tête en direction de Ugo Cardone.

— Tout est arrangé. Le commissaire va signer votre non-lieu ainsi que celui de votre compagnon. J'aurais bien aimé déjeuner avec vous mais je dois rejoindre mon unité sans tarder.

Il faudra que je vous adresse une liste du matériel qui fait défaut. Je compte sur vous. Toujours selon la même filière ?

— Toujours, mon commandant.

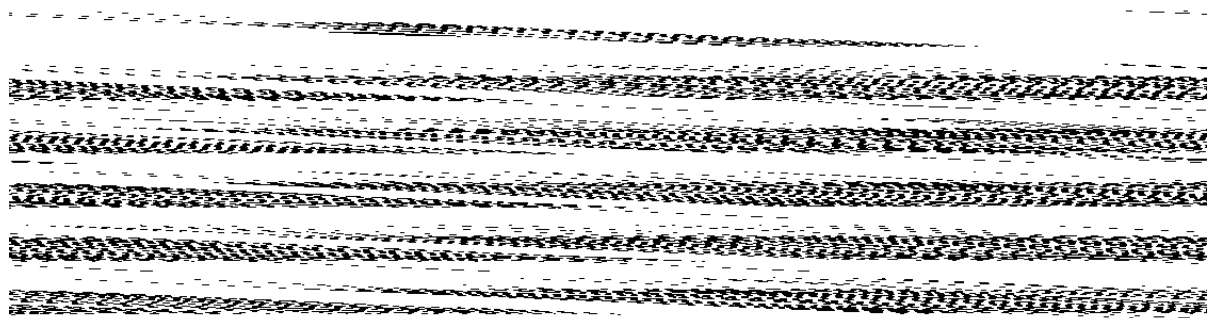
Peu avant midi, Luigi Spaggio rejoignait Ugo dans le grand hall et ensemble, ils se dirigeaient vers l'intendance militaire d'où Ugo pourrait, par radio, autoriser Milfried à pénétrer dans les eaux territoriales pour décharger sa cargaison. Le *Vesuvio* ne serait pas là avant le lendemain matin et les deux Italiens cherchèrent une chambre d'hôtel pour faire enfin leur toilette, après deux jours et deux nuits de cellule pour Ugo, beaucoup plus pour Spaggio qui pensait avoir des poux.

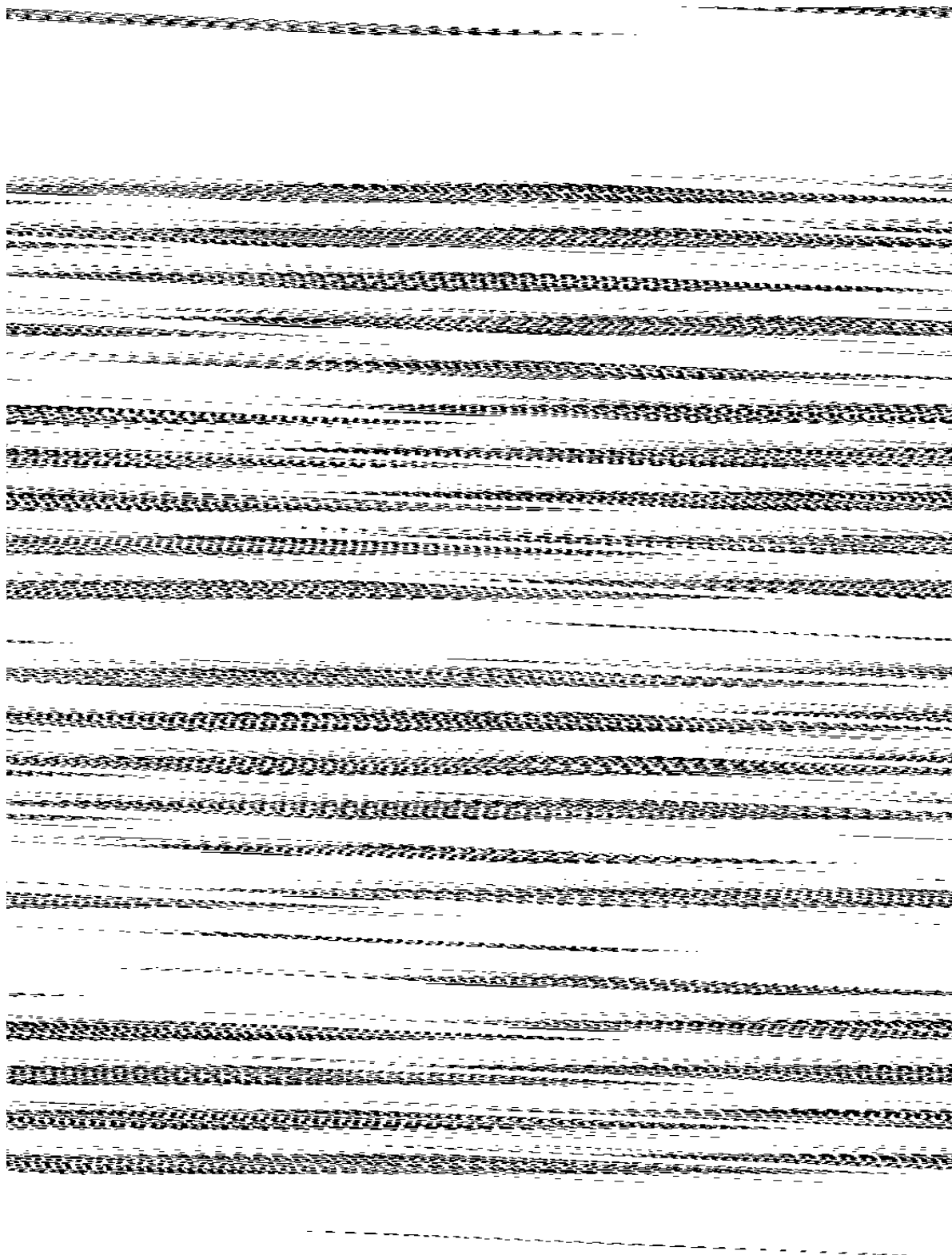
— Croyez-vous que Stackering s'en soit sorti ? Nous n'aurions jamais dû le libérer de ses menottes.

— Nous leur avons laissé une chance. Possible que sur un seul moteur, le Fiat ait réussi à se poser chez les franquistes, comme le prétend le commissaire du gouvernement.

— Je préférerais qu'ils se soient écrasés.

— Vous redoutez qu'il ne réapparaisse pour vous poursuivre à nouveau ?





Napolitains contre elles en faisant exploser sa voiture.

— Il luttait contre eux, protégeait les victimes des fascistes, aidait les fugitifs et cela en contradiction avec le Vatican. Ils ont voulu faire un exemple.

— Ils pouvaient demander au pape de l'envoyer comme nonce dans un pays étranger, ou comme missionnaire dans une contrée lointaine. Non, ils l'ont tué parce qu'ils redoutaient quelque chose, peut-être qu'eux-mêmes sont sur la piste de Luigi Spaggio.

Myriam s'allongea, la flûte de champagne posée sur son ventre.

— Luigi se comporte comme un garçon sans histoire, doté d'une intelligence moyenne. Il n'a rien de mystérieux et peut facilement passer pour quelqu'un de tout à fait inintéressant.

— C'est ce qui est excitant. Imagine qu'il ait déjà vécu quelques siècles. Quand a-t-il été conçu ? Comment le don paternel a-t-il pu lui échoir ?

— Cette histoire de Juif Errant me déplaît. Une nouvelle fois, un Juif est accusé de tous les maux et traîne son remords au long des millénaires. Tu crois que Dieu lui aurait accordé la faveur de transmettre son héritage génétique ? Seul Ahasverus, dans la logique de la légende, serait coupable. Pourquoi la faute aurait-elle rejailli sur le fils ?

— Dans la mesure où nous considérons que le Juif Errant expie une faute impardonnable... Mais si cette immortalité était au contraire un don merveilleux supporté avec bonheur par le père et le fils ? Après tout, survivre à toutes ces époques qui se sont succédé, amasser des souvenirs exaltants...

— Voir mourir les êtres chers auxquels on s'est attaché ? Des femmes, peut-être des enfants privés du don, des amis ? Je ne trouve pas que ce soit très

enthousiasmant, ou alors au fil des siècles, on acquiert une certaine insensibilité, l'affectivité disparaît pour laisser place à une curiosité et un appétit de vivre monstrueux.

Vers minuit, il monta sur la passerelle pour relever Milfried. Ce dernier aussi réfléchissait sur les secrets de leur passager. Il ne parvenait pas également à le considérer comme un être exceptionnel ayant connu plusieurs vies.

— Je préfère ne plus y songer car sinon je ne dormirai pas. J'ai déjà eu assez de frayeurs au cours des derniers jours. Nous avons tous cru que le Fiat allait nous couler. Nous avons enfilé nos gilets de sauvetage et préparé les canots. J'aimerais savoir que ce Stackering a trouvé la mort au cours du crash de son appareil.

Plus tard, ce fut Hassanian qui lui apporta du café et quelques sandwiches.

— Capitaine, qu'allons-nous faire à Nice ? A deux pas de l'Italie ? On dit que les fascistes y sont comme chez eux et y trouvent de nombreuses complicités françaises. Vous pourriez être enlevé et disparaître à jamais.

— Ne t'inquiète pas.

Le soir même de leur arrivée à Nice, Ugo descendait à terre et retrouvait des amis dans la vieille ville. On lui fournit tous les papiers nécessaires pour franchir la frontière et circuler sans ennuis. Il retourna à bord de son navire et commença de modifier son apparence habituelle.

— Dois-je t'attendre comme une bonne épouse résignée ou une maîtresse complaisante ? s'indigna Myriam. Moi, j'ai mes amis qui sont en danger là-bas en Allemagne. Si Stackering est mort, comment ferai-je pour les faire libérer ?

— Je vais essayer de fournir aux Allemands des

renseignements en échange de leur liberté, mais je dois vérifier les écrits du cardinal. Je compte sur le banquier Bruckner pour obtenir des nazis un peu de compréhension.

— On ne traite pas impunément avec le Diable. Il te faudra des arguments vraiment forts. Le banquier fournit l'argent et espère en retirer quelques bénéfices, ne te fais pas d'illusions.

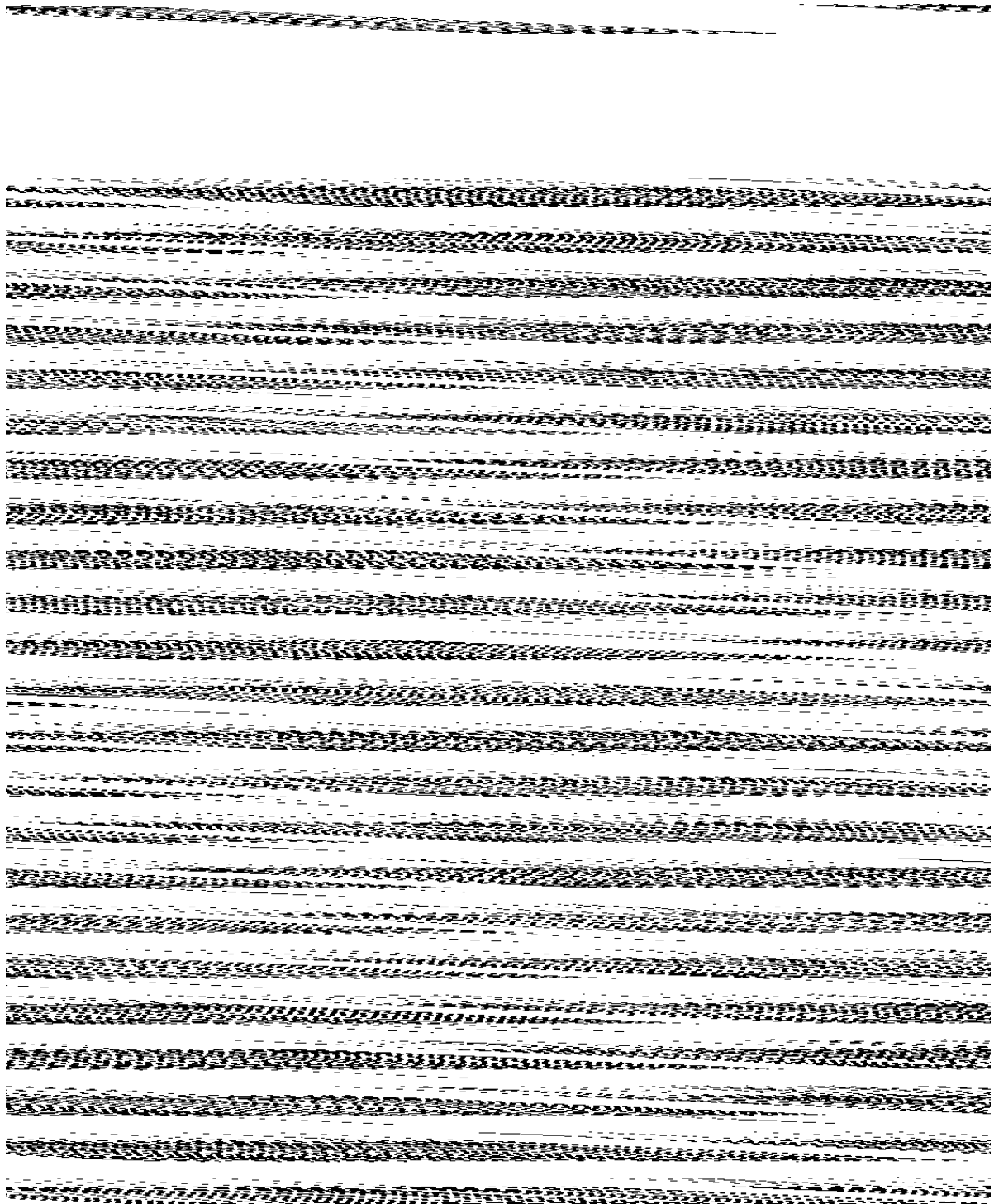
Il quitta Nice le lendemain matin au volant d'une traction-avant. Il détenait un passeport italien au nom d'Antonio Gasteri. L'épreuve de la frontière fut déterminante et il put reprendre sa route sans encombre. Cependant, il vérifia à plusieurs reprises qu'il n'était pas suivi, effectuant de grands détours inutiles.

Il retint une chambre dans un hôtel de Florence. Il se trouvait à moins de cent kilomètres de son but, la maison de campagne du cardinal Barancoli où l'attendait une importante documentation sur le Juif Errant et son fils.

Que le prélat se soit ainsi préoccupé d'une légende controversée, d'une affaire qui versait plutôt dans l'ésotérisme ne le surprenait qu'à moitié. Depuis son enfance, le futur cardinal s'intéressait aux sciences occultes, à la magie noire, aux alchimistes de jadis, à toutes les sociétés secrètes qui pratiquaient des messes noires. Un temps, il avait été l'exorciste d'un évêché.

Vers une heure du matin, Ugo quitta sa chambre par la terrasse, retrouva sa Citroën garée dans une rue voisine et fonça vers l'est. Il disposait seulement de quelques heures avant que le valet d'étage ne découvre qu'il n'était plus dans sa chambre, et dans un pays où régnait désormais suspicion et délation, passé une certaine heure, il deviendrait suspect aux yeux de la police.

**Par chance, les routes étaient désertes et ces voies de campagne n'intéressaient nullement les carabini-
niers qui préféraient établir leur surveillance sur les
grands axes. Il était deux heures un quart lorsqu'il
approcha de la maison de campagne du cardinal. Il
effectua deux passages discrets avant de se décider à
y aller voir.**



recueil de textes faisant allusion aux apparitions du Juif Errant dans la plupart des pays européens sous différents noms. Une compilation intéressante mais qui n'expliquait rien. Il était certain que la légende, si légende il y avait, datait du début du deuxième millénaire.

Soudain, il eut l'impression d'être surveillé et pivota lentement. Stackering s'encadrait dans la porte secrète, une arme à la main.

— Je savais que vous viendriez, fit-il d'un ton étrangement aimable. Je vous attends depuis hier.

— Vous avez réussi à vous en sortir ? Le Fiat a pu atterrir ?

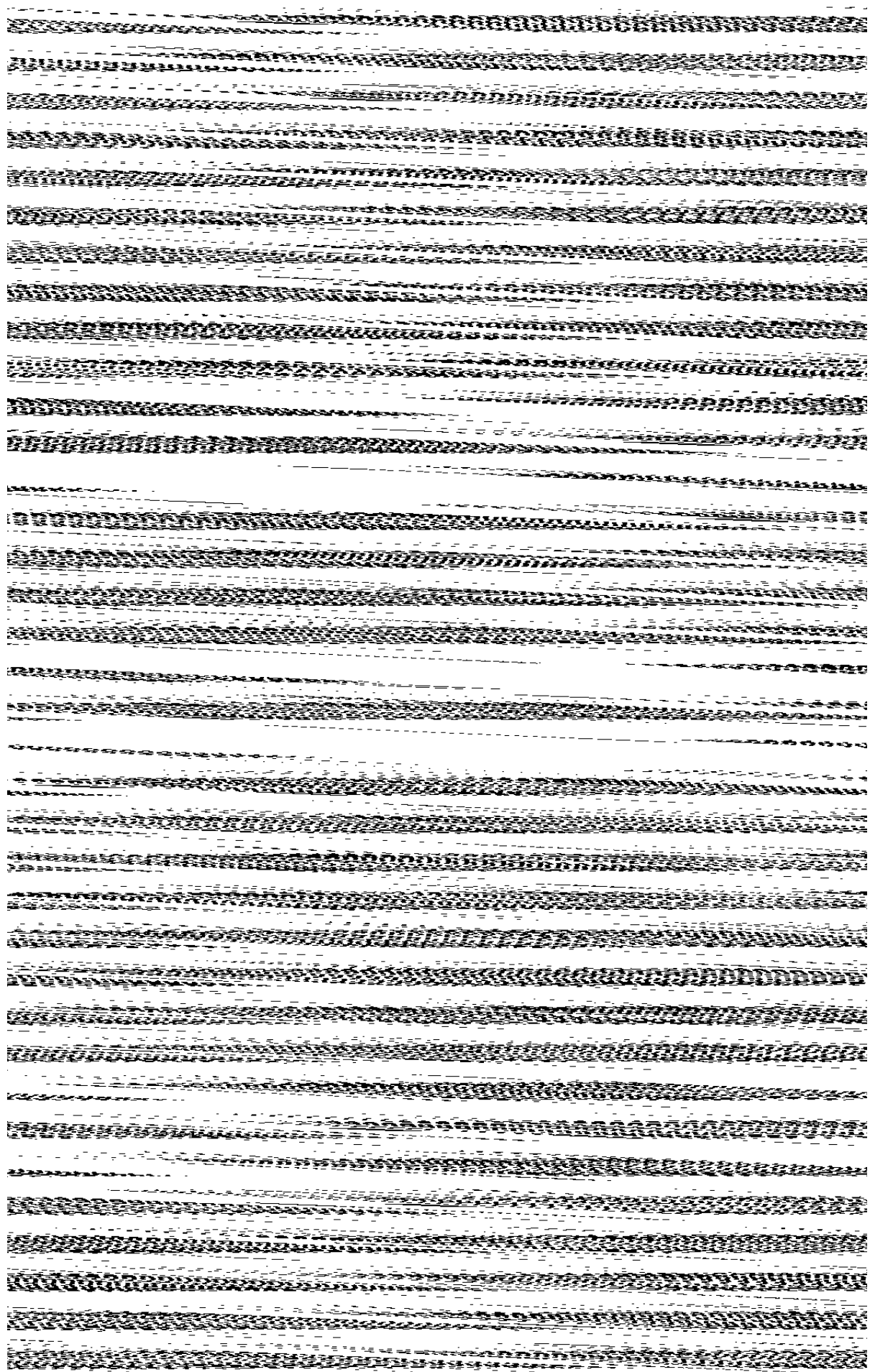
— Le Fiat s'est écrasé au sol en territoire républicain mais dans des montagnes désertes. On finira bien par le retrouver quand la neige aura totalement fondu mais il manquera un cadavre, le mien. J'ai réussi à sauter en parachute, comme vous l'avez fait vous-même, alors que nous perdions de l'altitude au-dessus de ces régions sauvages.

— Vous n'avez laissé aucune chance aux deux autres ?

— Il n'y a jamais eu que trois parachutes à bord. Vous en aviez choisi deux. J'ai réussi à me poser sans encombre et puis j'ai marché. Nous avons depuis longtemps installé des réseaux en sommeil dans toute l'Espagne et je savais à qui m'adresser. Je vous l'ai dit, depuis des années et bien avant d'arriver au pouvoir, nous nous sommes merveilleusement organisés. Nous n'avons rien laissé au hasard et ce dans le monde entier, mais surtout en Europe. Pour l'instant, nous sommes au travail aux Etats-Unis où nous rencontrons beaucoup de sympathisants. Revenons-en à ce qui vous préoccupe.

— Pas vous ?

— Je suis passé ici avant vous.



lire. La tête devait lui tourner car la recette de l'immortalité se trouvait dans ces textes anciens. Des textes anciens mais étayés par la confession plus récente du véritable Ahasverus.

Incrédule, Ugo sourit avec indulgence.

— Le cardinal aurait rencontré le Juif Errant ? Ils auraient discuté en buvant de l'asti, peut-être ? Je sais bien, Stackering, que vous êtes marqué profondément par toutes ces théories ahurissantes que le nazisme exploite sans la moindre réticence, mais enfin réfléchissez. Le cardinal discutant avec le Juif Errant. Ici peut-être ?

— Effectivement, ici-même. Durant des semaines, le cardinal Barancoli a caché ici le Juif Errant que nous commençons de traquer justement. Nous avions une piste qui nous a conduits un peu partout dans le monde, avant de nous intéresser au cardinal. Il était trop tard. Ahasverus avait disparu. Mais dès lors, nous avons essayé d'approcher le prélat. Peine perdue. C'est ainsi que nous avons découvert votre existence, l'amitié qui liait votre mère à cet homme d'Eglise. Il était en quelque sorte votre parrain et protecteur. Nous avons fait appel à vous et vous connaissez la suite.

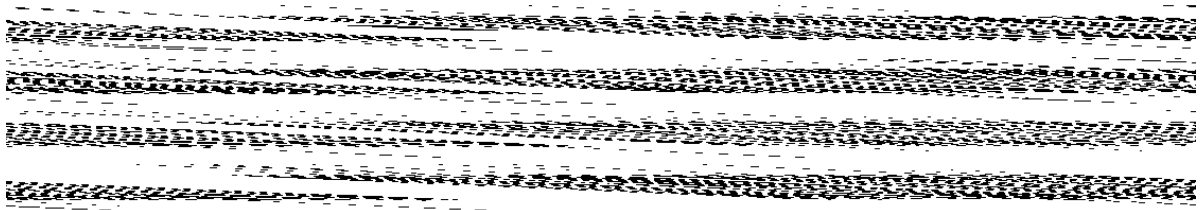
— Mais le jeune abbé ?

— Comme il a disparu peu après la mort du cardinal, nos véritables amis italiens l'ont fait rechercher et ont fini par découvrir sa cachette. A Rome même, déguisé en marchand de glaces. Il trimbalait tous ces documents pharamineux dans un double fond sous les cassata et les tranches napolitaines.

— Quel besoin de revenir ici ?

— J'ai besoin de Luigi Spaggio. Je sais qu'il est à Nice sur votre cargo mais je voulais en avoir confirmation.

— Alors, le Juif Errant existerait vraiment ?



.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

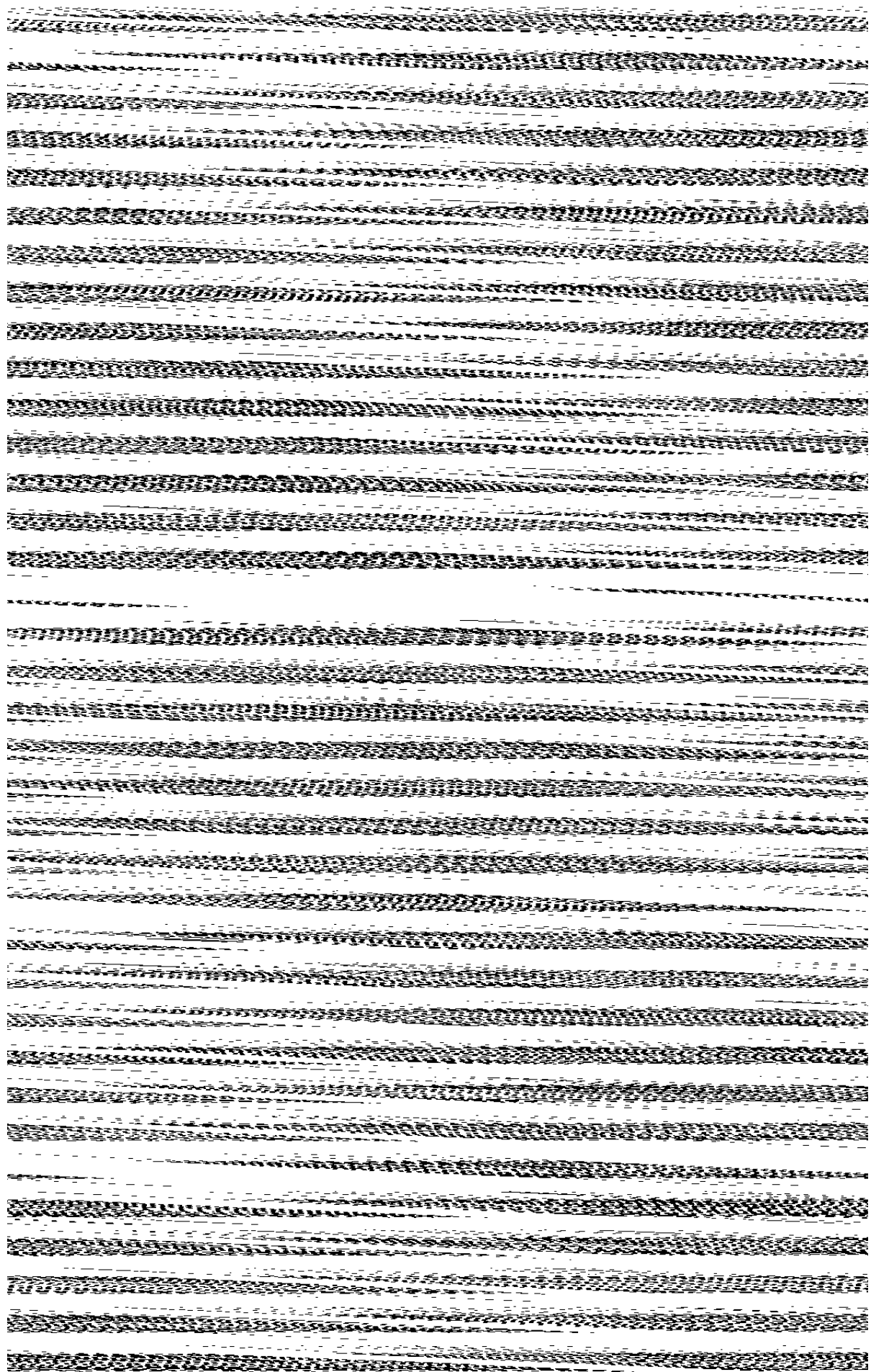
.....

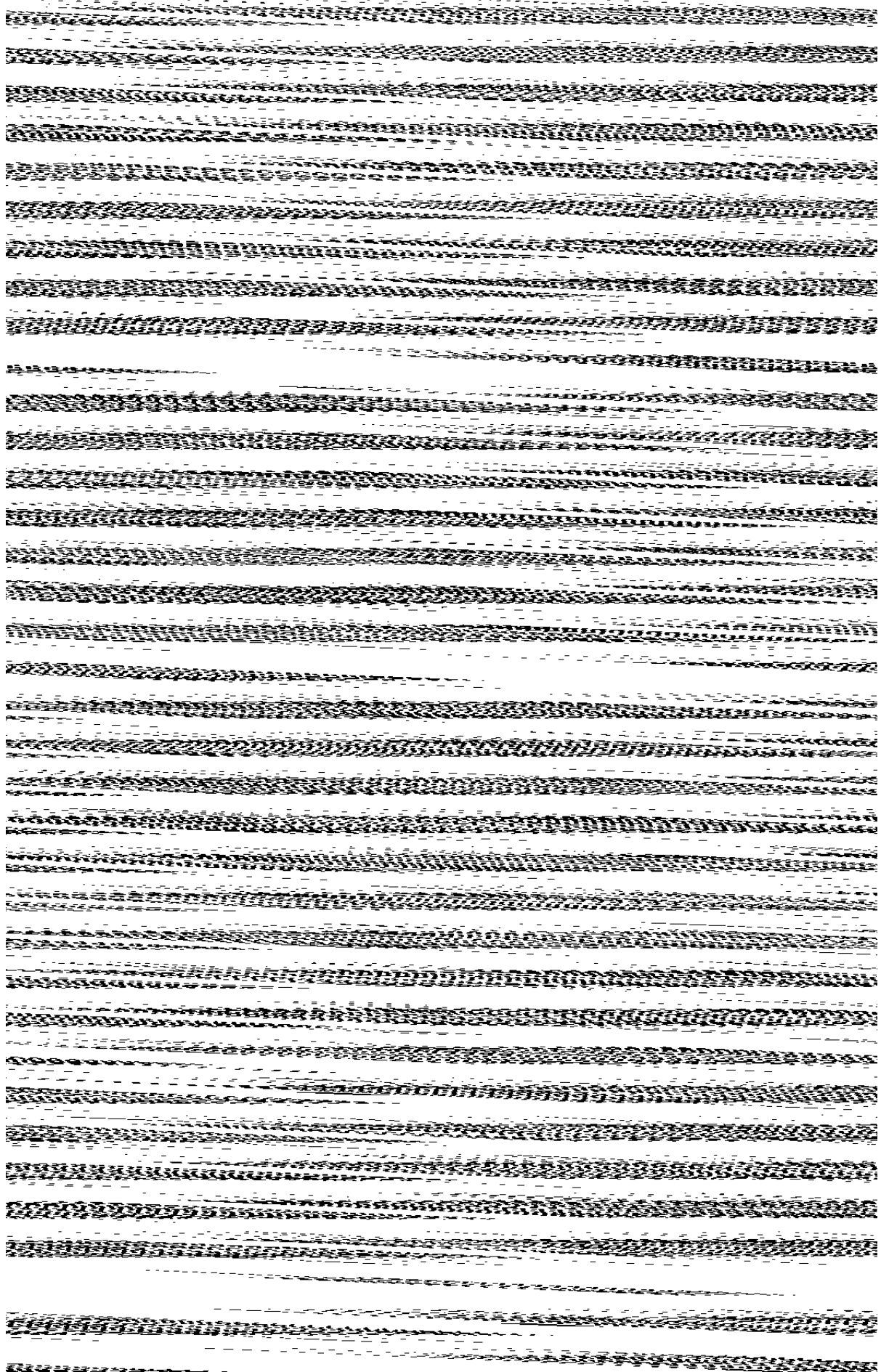
.....

.....

.....

.....





— Oh que non, c'était toujours le même. Et dans notre famille, on le sait fort bien, car il fut une époque où il venait chaque année encaisser ses fermages et vérifier les comptes. C'était un bon maître et chacun ici le louait pour ses attentions. Mais voici que depuis quelques années, nous ne le voyons plus, et que l'intendant en profite pour nous fouetter pour un rien, abuser de nos femmes et de nos filles, vendre nos garçons comme serfs aux Russes.

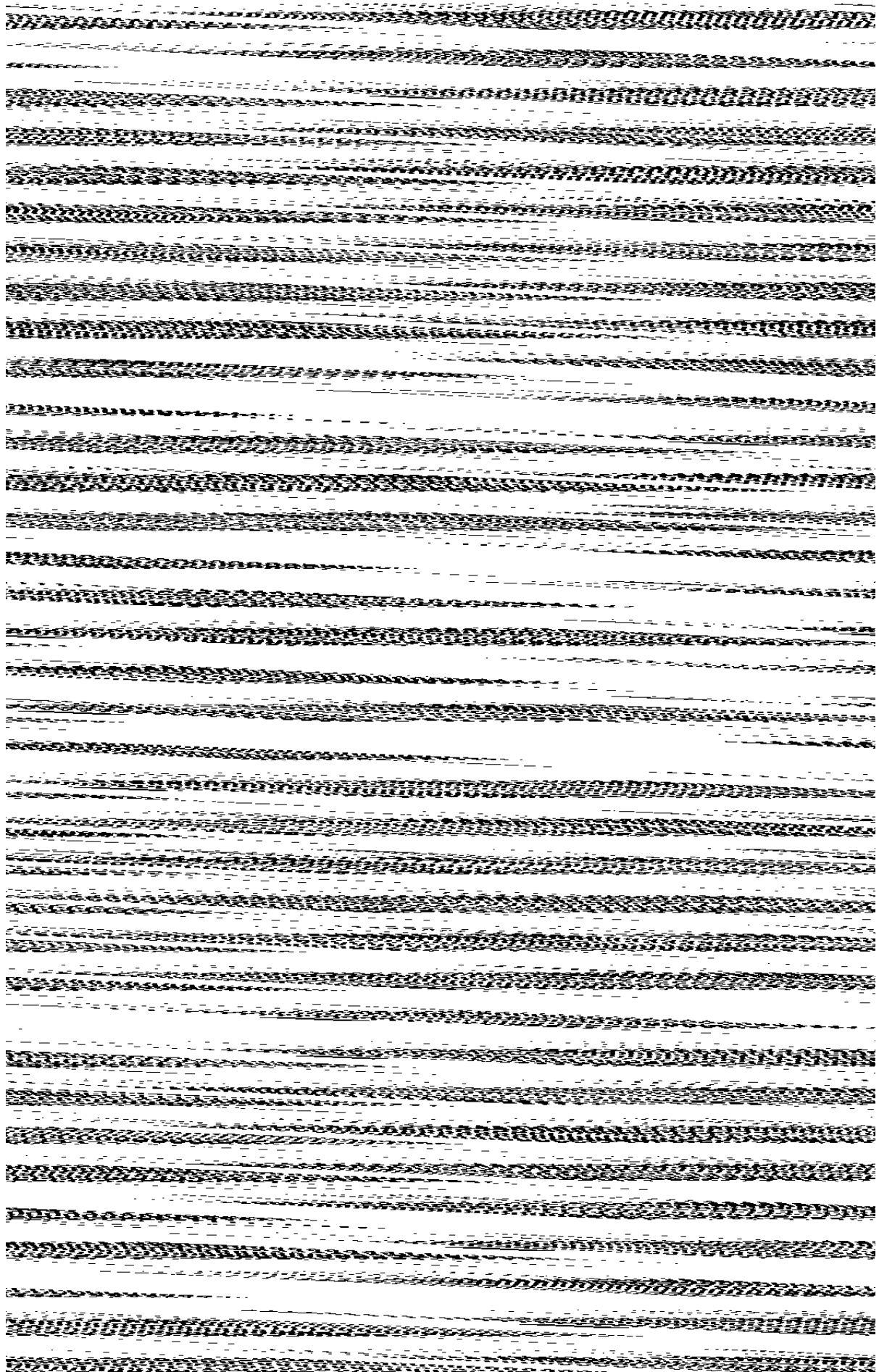
— Pourquoi ne revient-il plus dans son domaine encaisser ses revenus ?

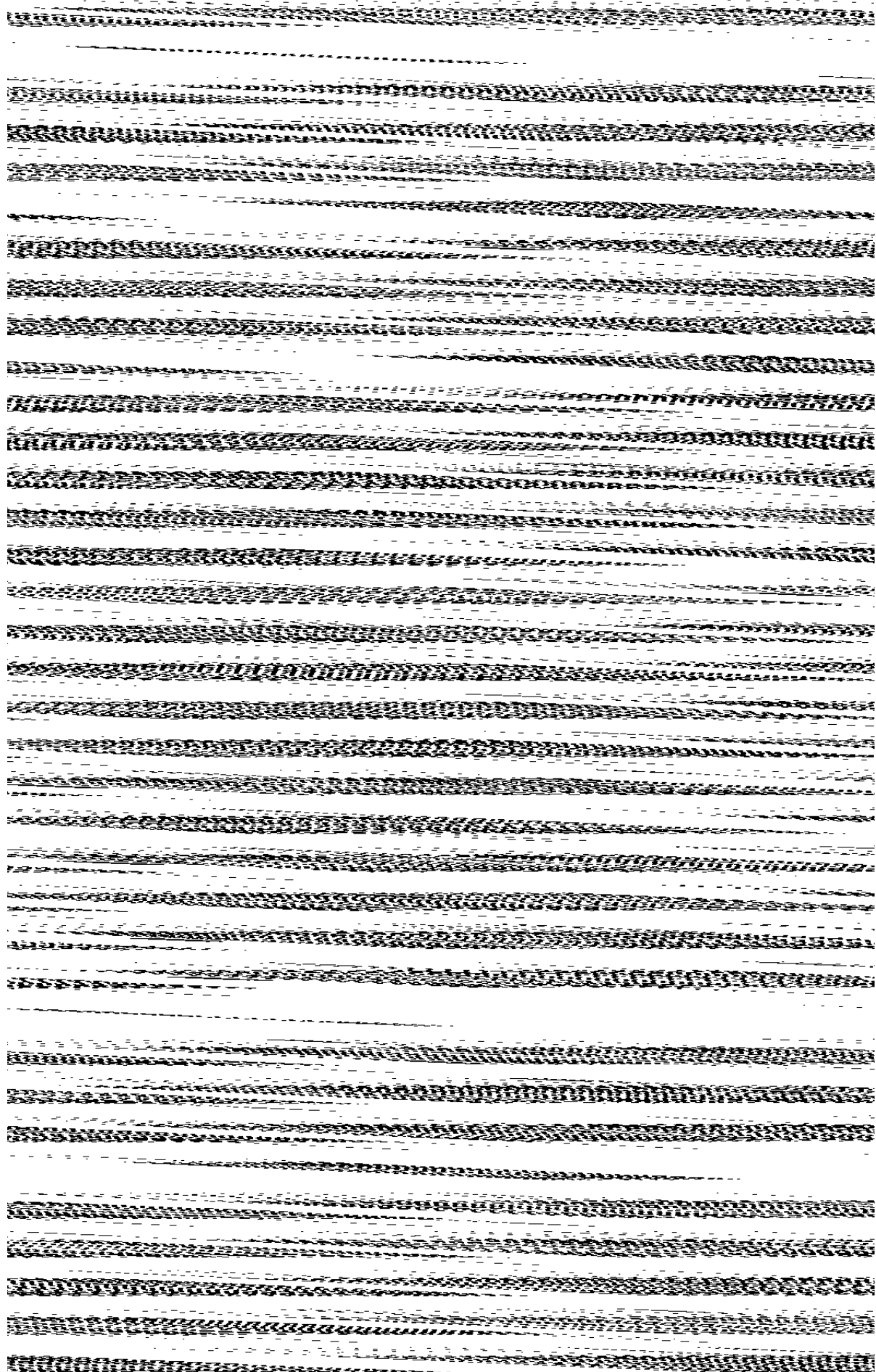
— L'intendant a fait le voyage à Byzance l'an dernier, cela lui a pris trois mois, mais il s'en est revenu très satisfait et encore plus cruel. Nous pensons que le Maître a quitté Byzance pour une autre ville et que peut-être, nous ne le reverrons jamais plus.

« Ce serait une malédiction abominable pour nous car l'intendant va se prendre pour le Maître et nous accabler de sa cruauté. »

Comme il existait à Byzance de grands maîtres en médecine, Elovius obtint de son père, resté à Prague, l'envoi d'une forte somme pour étudier dans la capitale de l'Empire. Il lui fallut des mois pour y retrouver trace de ce Mercantori qui effectivement avait dû quitter la ville trois années auparavant. On appelait depuis longtemps Byzance Constantinople, mais bien des gens utilisaient l'ancien nom, surtout les habitants des anciennes possessions de l'Empire.

— Il s'est moqué des médecins de l'empereur Jean VI, disant qu'ils étaient des ignares. Il a soigné l'empereur et sa famille, a obtenu des guérisons si miraculeuses que l'Eglise a commencé de le suspecter de sorcellerie. Elle a fait fouiller son palais et on a découvert un laboratoire secret, avec des appareils si étranges qu'on a dû les détruire sur-le-champ de crainte qu'ils ne soient l'œuvre du démon.





Stackering, qui achevait ce récit d'une voix vibrante sans cesser de surveiller Ugo Cardone, s'interrompit.

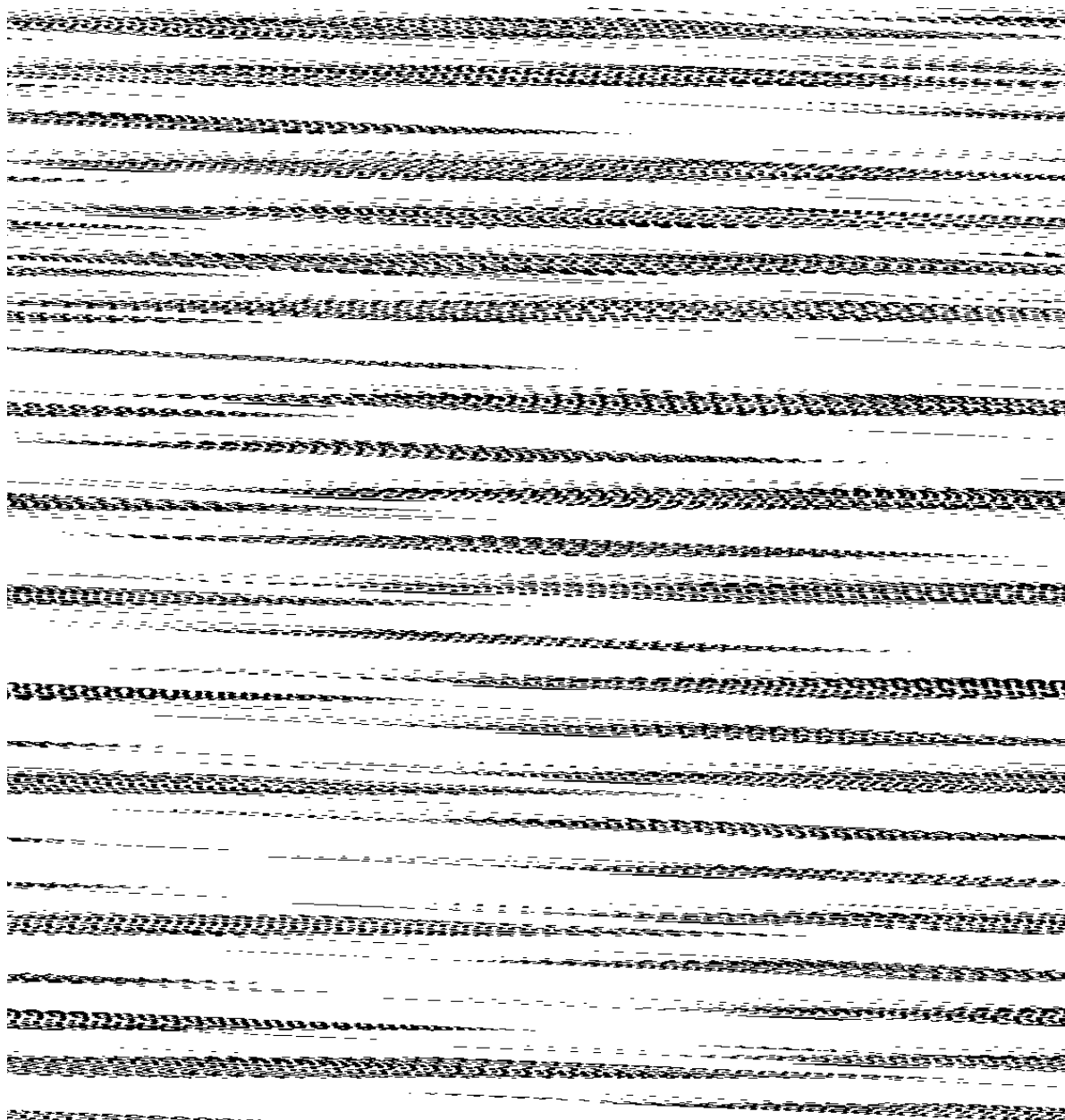
— N'est-ce pas une merveilleuse histoire que le soi-disant Ahasverus raconta au cardinal écrivant sous sa dictée ? Quel dommage pour vous que vous ne l'ayez pas trouvée avant le petit abbé arriviste et moi-même. J'espère que vous le regrettez et que cela accroît votre dépit de voir votre mort approcher.

— Elovius rencontra le libraire Demistrios ?

— Effectivement, et moins d'une semaine plus tard, il se trouvait devant Mercantori. Vous savez ce que lui dit ce dernier aussitôt ? Il lui demanda des nouvelles de Stare Mesto, la vieille ville de Prague. Il regrettait vraiment d'avoir dû quitter cet endroit.

— Elovius s'en retourna chez lui plus riche scientifiquement ?

— Seulement trois années plus tard, et évidemment, personne ne crut son récit.



— Je trouve vos allemandes détestables, je parle évidemment de vos cigarettes.

— Vous devrez vous en contenter.

Ugo tira quelques bouffées mais finit par écraser la cigarette sous son talon.

— Stackering, vous connaissez l'histoire de Mercantori depuis qu'à Prague il a découvert le secret de la longévité du corps, mais vous êtes incapable de le situer en ce moment précis. Vous me décevez. Votre récit était passionnant mais peut-être que le mien le serait encore plus si vous m'accordiez la vie sauve.

— Nous y voilà, ricana l'Obersturmführer. Le bluff. Vous êtes bien un de ces Napolitains méprisables qui utilisent plus la ruse que la force. Une race dégénérée ne peut que faire fonctionner son cerveau.

— Le Duce ne serait pas satisfait de vous entendre vous exprimer ainsi. Il n'y a pas que les Juifs que vous détestez et traitez de sous-hommes, voilà que les Italiens ne sont guère mieux considérés ?

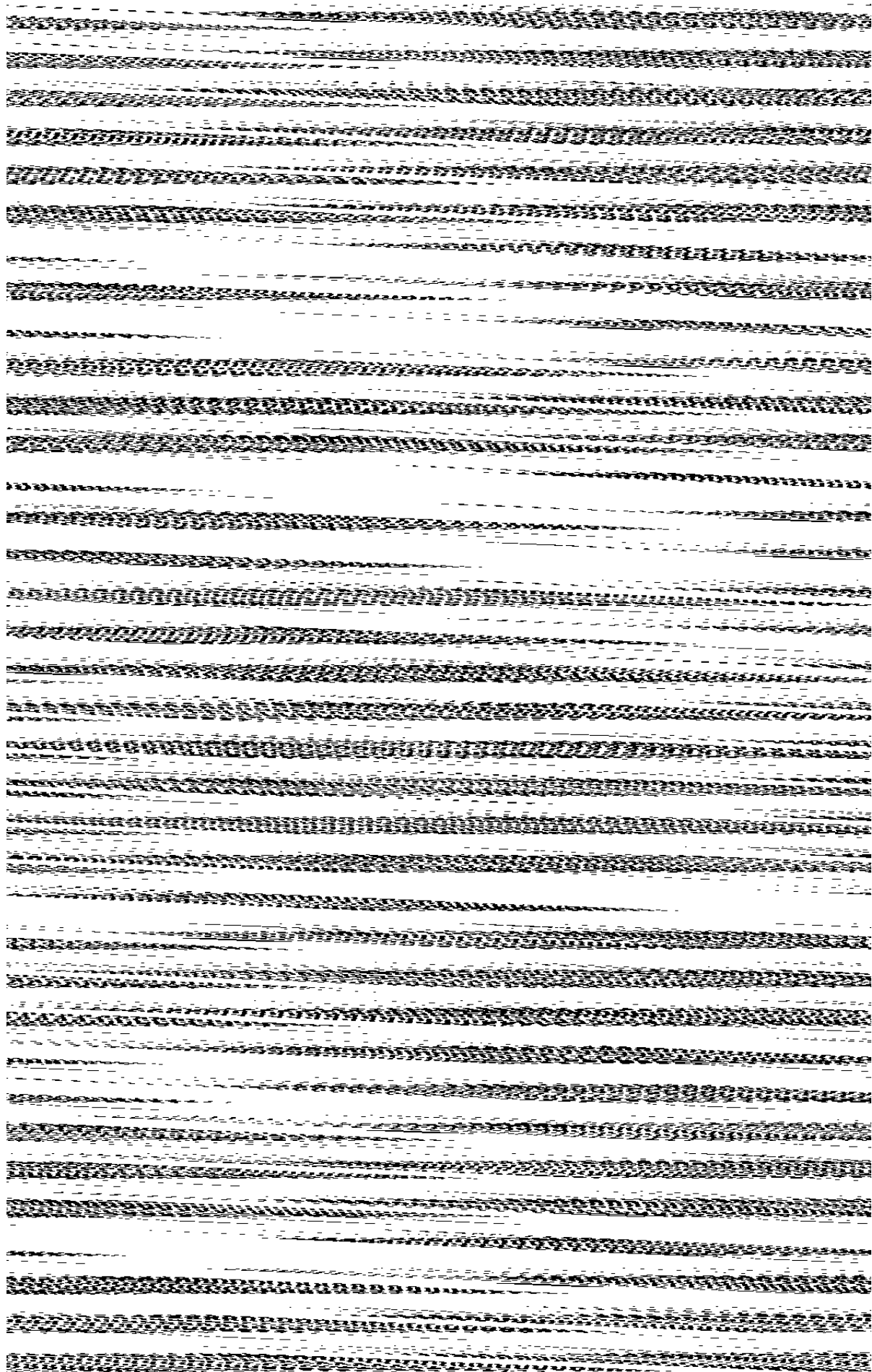
— Qu'alliez-vous me sortir comme mensonge énorme ?

— Le cardinal m'avait laissé un message important. Je l'ai appris évidemment par cœur avant de le détruire, mais je suis à même de retrouver l'endroit où Mercantori possède, disons une base secrète.

Stackering fumait rêveusement sa cigarette sans paraître s'émouvoir mais Ugo le sentait intéressé.

— J'attends quelques amis qui auront les moyens de vous faire parler.

— Je n'en doute pas mais je me demande si vous aimeriez que je raconte ce que je sais en présence de ces témoins. Plus je réfléchis et plus je pense que vous voulez vous attribuer seul le mérite de réussir cette mission.



l'Angleterre, la France et bien d'autres. Avouez qu'il y a de quoi faire rêver. Il doit disposer de milliers de comptes et les retraits passeraient, du moins au début, inaperçus. Lorsqu'un gouvernement serait alerté, il serait trop tard. Et chaque nation a le souci de préserver sa réputation de crédit sinon la panique serait effroyable.

— Mercantori peut se déplacer très rapidement dans le monde entier. Il dispose de bateaux, d'avions et même de sous-marins. Mais il aimait beaucoup l'Italie et je puis vous conduire dans l'une de ses planques comme l'on dit en argot.

Maintenant, Stackering doutait mais son arme restait fermement pointée sur Ugo. Ce dernier comprenait qu'il était inutile pour l'instant de tenter le diable en cherchant à neutraliser cet homme. Ce qu'il avait réussi dans l'avion ne pouvait être recommencé.

— Il s'agit d'une grotte d'apparence très quelconque. Les bergers s'y réfugient en cas d'orage et y font même du feu. L'excavation se termine en cul-de-sac et l'endroit n'a aucune valeur archéologique ni préhistorique pour qui en ignore les possibilités.

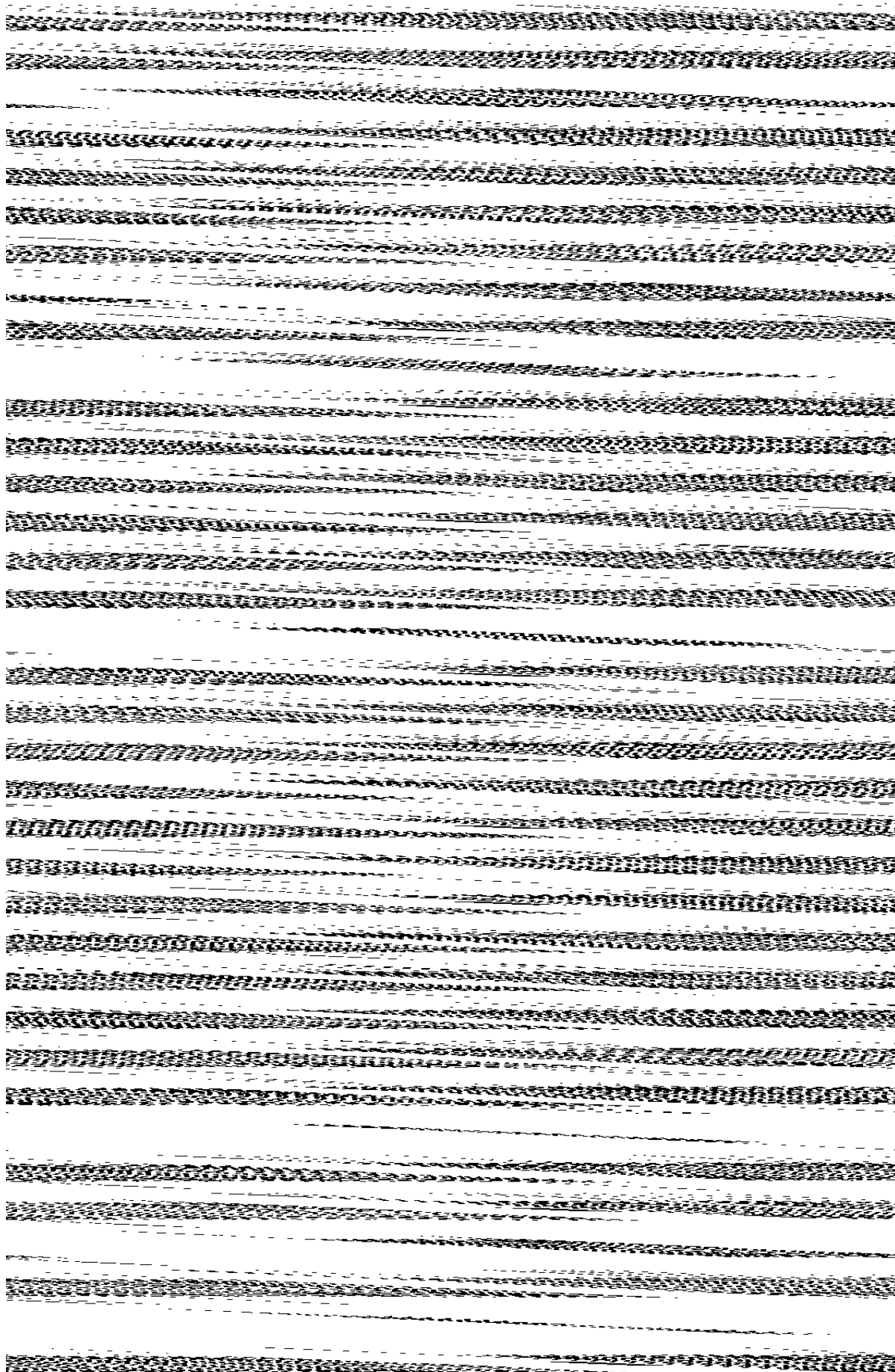
Stackering respira profondément :

— Quelles sont-elles ?

— Cette grotte permet d'accéder à l'une des cachettes de Mercantori. Il y a d'autres passages mais je connais surtout celui-là. Je peux vous y conduire et une fois là-bas, je vous montrerai comment aller plus loin.

— Je ne vous crois pas.

Ugo crut entendre des bruits de moteurs de voitures, des claquements de portières. Stackering sortit brusquement du réduit et claqua la porte. Ugo n'avait aucune possibilité de s'enfuir. Le cardinal n'était pas un homme prévoyant comme Mercantori



Stackering cria quelque chose et soudain une main apparut qui lui tendait une paire de menottes. Il les prit, les jeta à Ugo :

— Mettez-les.

— Je refuse. Je veux bien lever les bras mais pas plus.

Il se retrouva dans une Mercedes entre Stackering et un énorme bonhomme en chemise brune qui empestait la sueur.

— Roulez un kilomètre sur la gauche et puis vous apercevrez un chemin de terre que vous emprunterez. N'allez pas très vite car je ne suis jamais venu dans cet endroit et je dois faire appel à ce que ma mémoire a enregistré sur un document.

Durant une dizaine de kilomètres, il resta silencieux puis demanda que les pleins phares soient allumés.

— Il n'y a pas de ferme dans le coin, vous ne donnerez pas l'alerte. Roulez encore plus doucement. Nous devons passer un petit oratoire puis, sur la droite, une allée de peupliers.

Le petit oratoire existait bien et l'allée des peupliers également.

— Nous approchons. Vous pourrez continuer un peu sur l'amorce d'un chemin qui ensuite devient un sentier de chèvres très rocailleux.

mine où jadis on extrayait de l'ocre. Une galerie oblique y prenait naissance pour atteindre un filon de limonite ou terre de Sienne, épuisé depuis longtemps, exploité au siècle dernier par les paysans du coin qui avaient fini par prolonger la galerie, à la poursuite du filon, jusqu'au versant opposé de la colline. Depuis des générations, les enfants y venaient se donner des frayeurs à bon compte.

Ugo commença de gratter la poussière au sol pour dégager les planches de sapin qui bouchaient le départ de la galerie.

— Passez devant, ordonna Stackering qui essayait de cacher son excitation.

Le puits n'avait que trois mètres de profondeur et la galerie en pente douce s'ouvrait tout de suite, très sèche, avec des parois d'un rouge sombre.

— Il n'y a pas de risques d'éboulement ?

— L'endroit est sain, répondit Ugo qui avançait à tâtons dans la galerie.

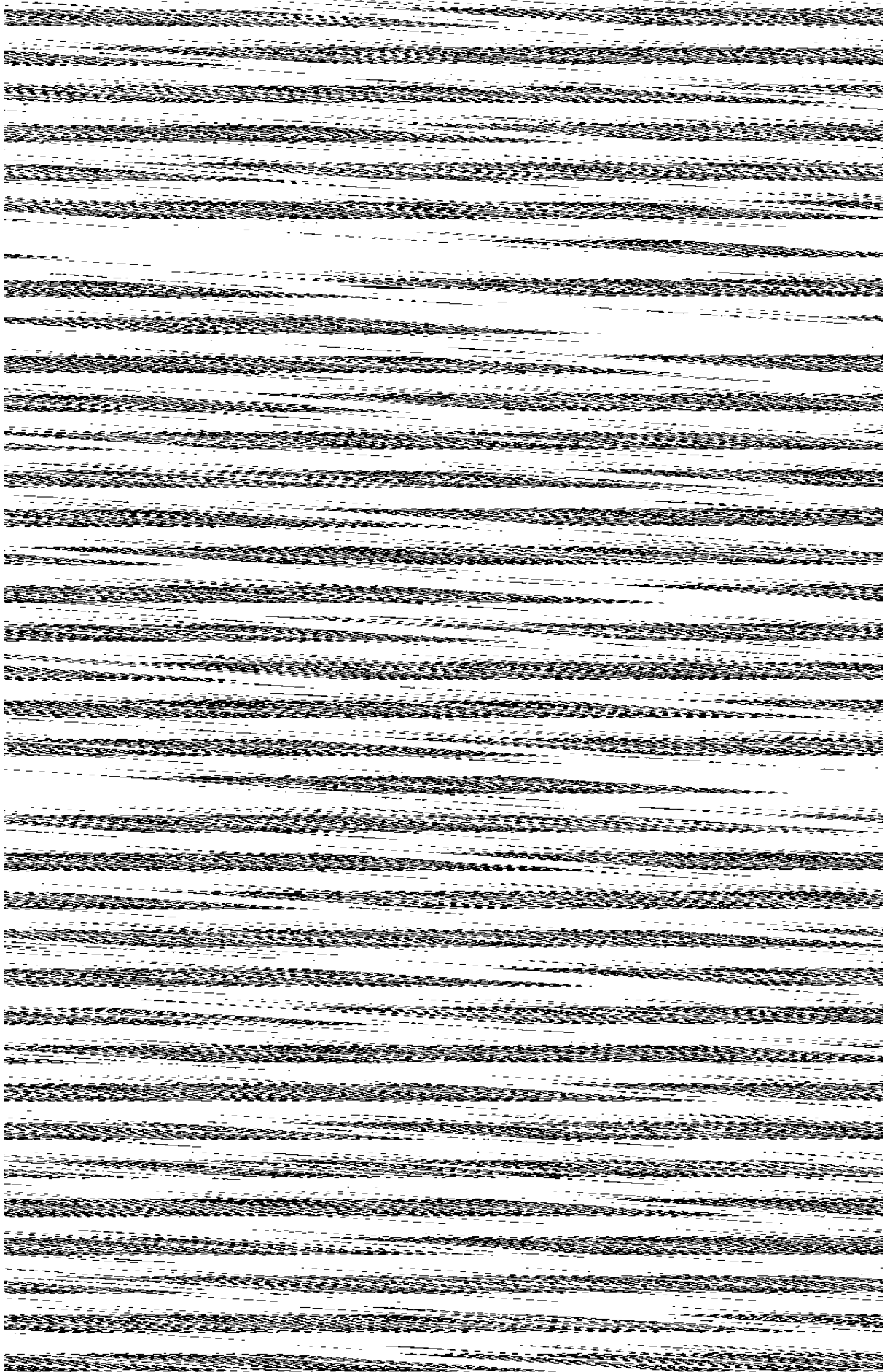
L'Allemand le rejoignit et, pendant un temps, ils allèrent en silence avant d'atteindre une première salle où le filon de limonite ne représentait plus que quelques traînées rouillées.

— Selon mes renseignements, nous devons prendre à droite.

— Vous avez une excellente mémoire, fit Stackering songeur.

— J'ai appris le texte par cœur.

Pour rejoindre l'autre versant de la colline, il aurait fallu prendre à gauche, mais en choisissant le passage de droite, Ugo entraînait l'Obersturmführer dans un piège. Le rayon de la torche n'éclairait que le sol, mais le danger se trouvait au-dessus de leur tête. Vingt mètres plus loin, une barre rocheuse contre laquelle les pics des mineurs s'étaient émoussés obligeait à se pencher fortement en avant.



relâche, non seulement toute la nuit mais le lendemain si besoin était. Le jour n'allait pas tarder à se lever.

Un bruit de moteur l'alerta. Il se jeta derrière des ronces et regarda la portion de route droite qu'il venait de parcourir. Une petite Fiat venait d'apparaître haute sur roues. Elle n'avait rien à voir avec les Mercedes des Allemands et pouvait appartenir à quelque riche fermier du coin, peut-être quelqu'un qu'il connaissait et qui accepterait de le prendre comme passager, voire de l'emmener chez lui.

La voiture roulait à quarante à l'heure et lorsqu'il surgit en agitant les bras, elle freina sec, se déportant même sur la gauche. Il s'approcha de la portière :

— Je viens d'avoir un accident, pouvez-vous... Mais, que fais-tu là ?

— Je te cherchais, dit Myriam. Monte vite. J'ai croisé les Mercedes à quelques kilomètres. J'ai vu des ombres qui s'agitaient beaucoup mais je ne me suis pas arrêtée. Je vous suivais depuis la maison de campagne du cardinal.

— Pourquoi as-tu quitté Nice ? fit-il haletant.

Il s'assit à côté d'elle et se retourna :

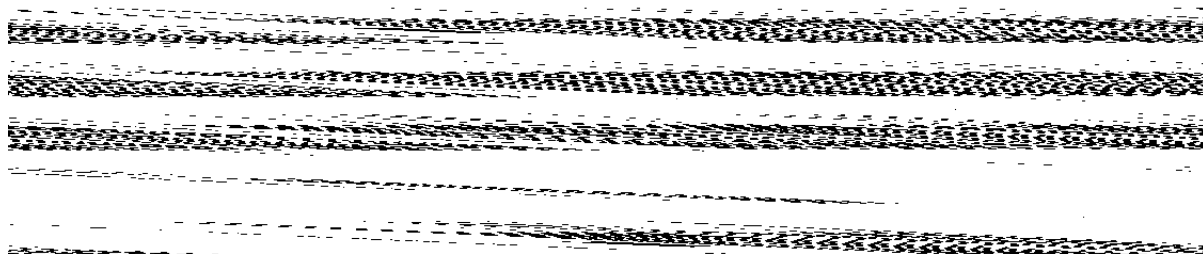
— Ne perds pas de temps.

— Ce tacot plafonne à cinquante à l'heure.

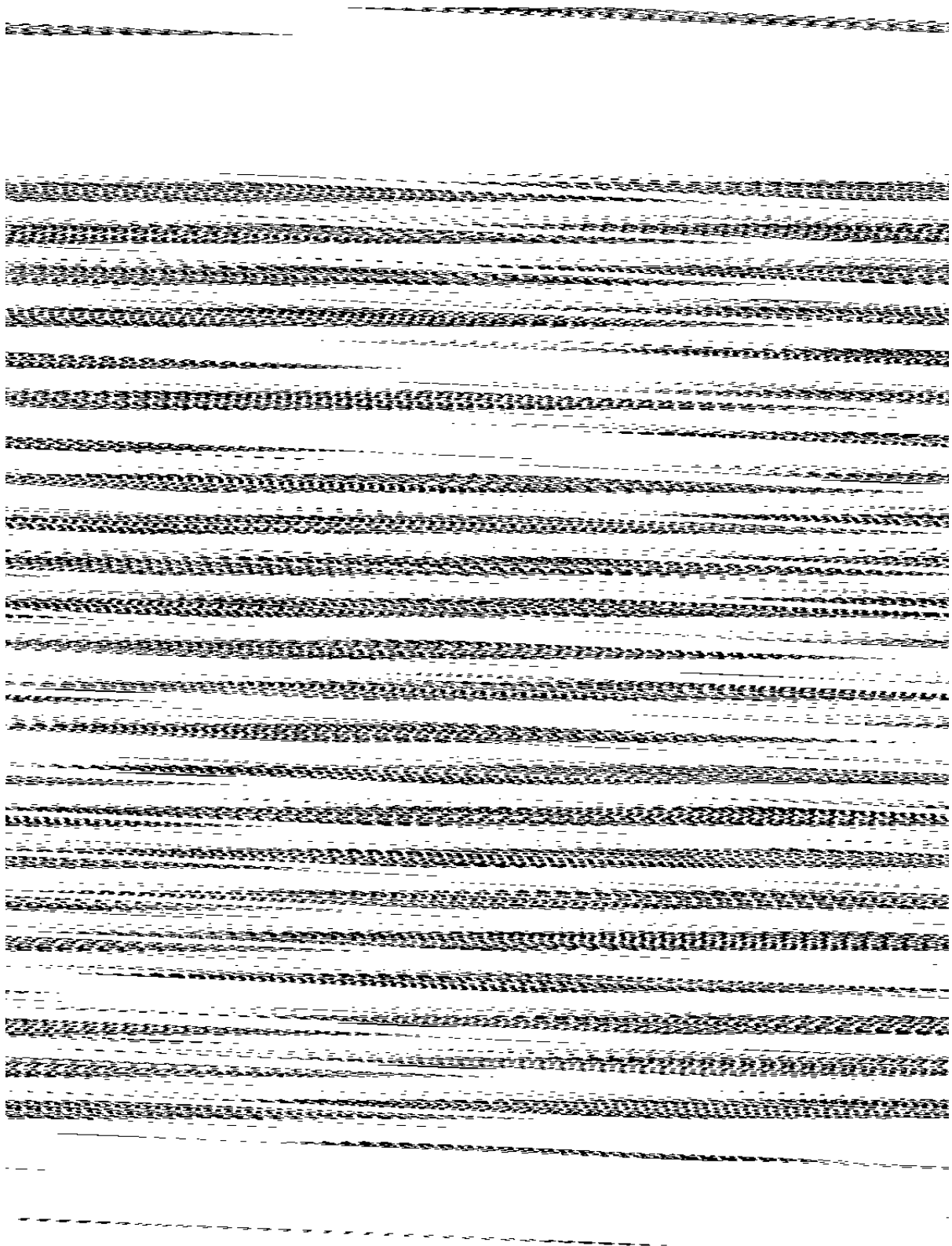
— Alors, prends le premier chemin sur ta droite et cramponne-toi au volant. Plus loin, la voie ferrée l'enjambe et ne laissera que juste le passage. Les Mercedes ne pourront pas suivre.

Tout en se cramponnant à un volant difficile à maîtriser, elle lui avoua qu'elle n'avait pu se résigner à rester à bord du *Vesuvio* alors qu'il prenait tous les risques pour sauver les pauvres gens de Hambourg.

Le passage inférieur passé, les ailes raclèrent bien un peu mais Ugo se sentit plus soulagé.



[The following text is extremely faint and illegible due to severe degradation or noise. It appears to be a series of lines, possibly a list or a table, but the content cannot be discerned.]



— Mercantori serait son père. N'est-ce pas la même chose ?

— Pour l'instant, je préfère ne pas trop y réfléchir mais mon idée est de découvrir un document, un parchemin, voire un grimoire, ce que tu voudras qui puisse contenter Stackering et l'oblige à libérer ces pauvres gens.

Ils étaient dans une grange isolée. Ils avaient caché la Fiat sous des balles de foin et s'étaient installés dans le grenier du bâtiment à moitié en ruine d'où ils découvraient un panorama de plaine sur des kilomètres. Dans la journée, ils avaient même pu voir les Mercedes rouler sur une route lointaine mais elles avaient disparu. Ils avaient faim et soif mais s'efforçaient de ne pas y penser.

Assise dans le foin, entourant ses genoux de ses bras, Myriam paraissait songeuse. Il lui demanda si quelque chose n'allait pas.

— Nous tâcherons de manger quelque chose ce soir quand la nuit sera venue.

— Je suis impressionnée par ton obstination à vouloir sauver mes amis de Hambourg.

— Que fais-tu d'autre, toi-même ?

— Tu n'y as aucun intérêt sinon les dix mille dollars que je t'avais promis et que je ne suis pas certaine de pouvoir te payer.

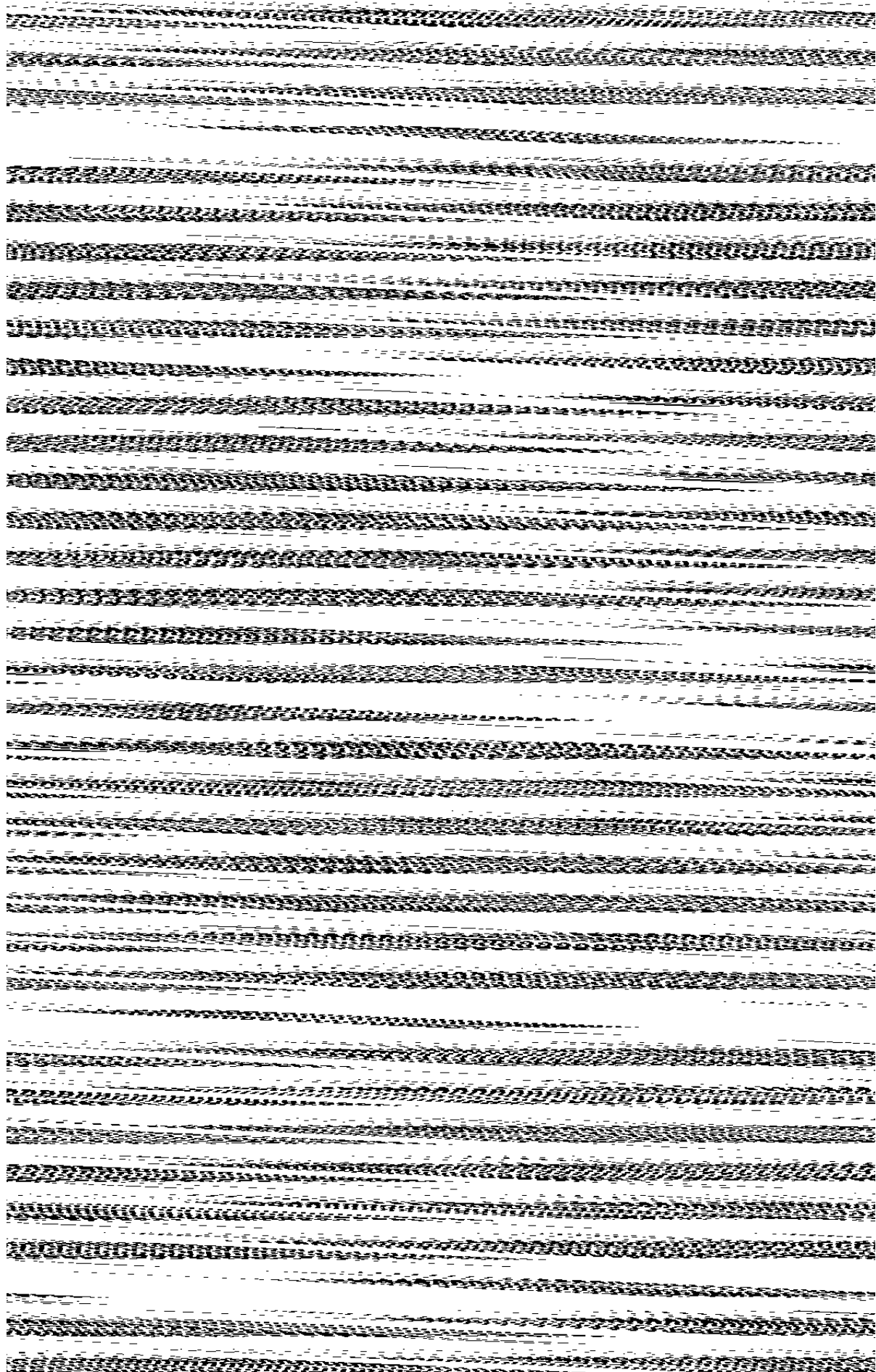
— Je suis un aventurier qui n'agit que par intérêt, fit-il gaiement, et tu le sais bien puisque tu me l'as reproché une ou deux fois.

— Tu m'en veux ?

— Non, car c'est la vérité.

— Tu te méjuges car, dans cette affaire, tu as dépensé au-delà de cette somme pour réussir.

— Je déteste Stackering et ses bandes de gangsters. Je finirai par avoir sa peau. Je dois aussi avouer que sans croire vraiment à cette histoire abra-



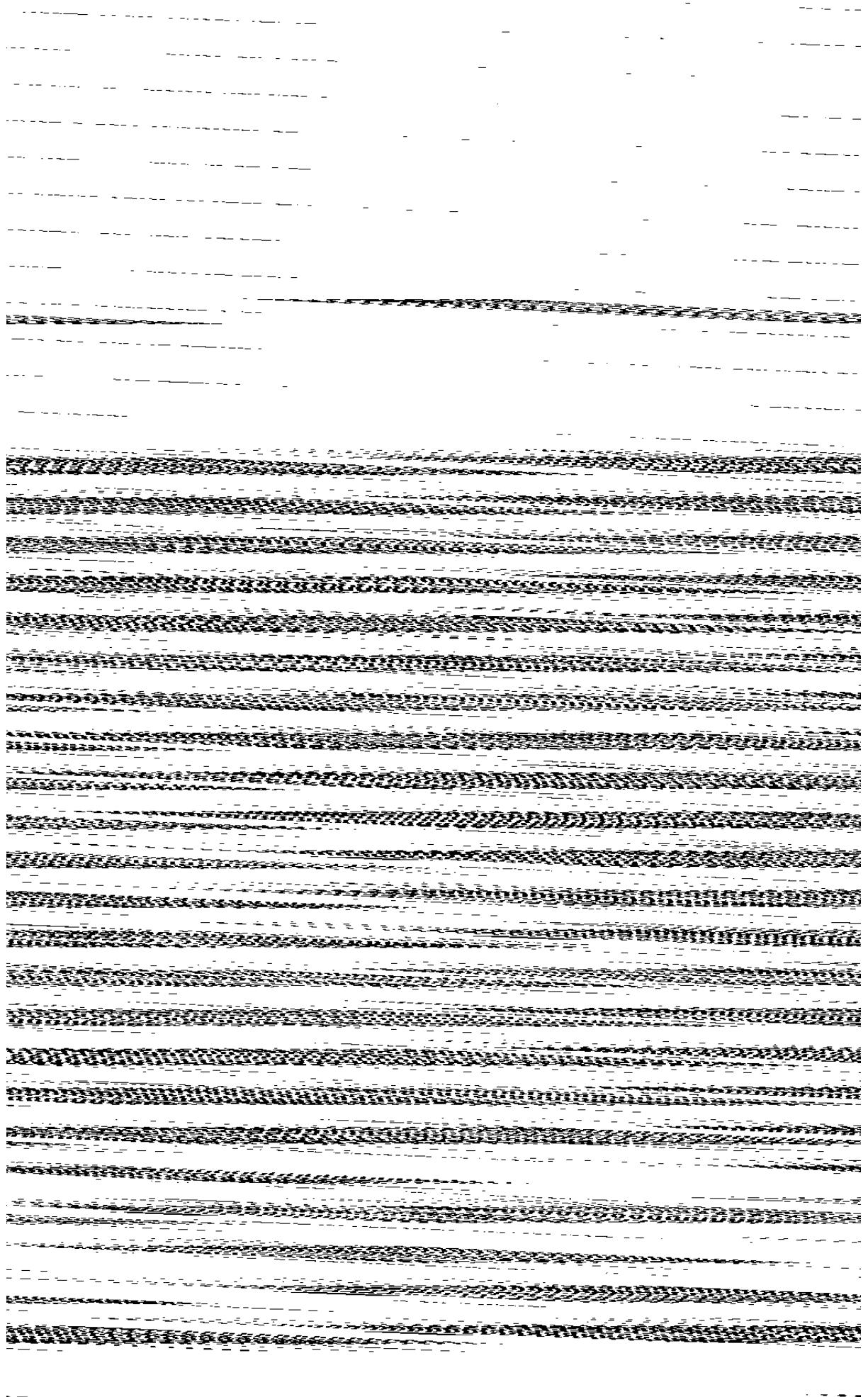
et un air qui sentait la fumée d'un village sur la droite où l'on faisait du feu pour le repas du soir.

— Là-bas, je connais pas mal de monde mais je ne peux pas prendre le risque d'aller demander du pain et de l'eau. Nous devons rouler pendant une heure au moins avant de nous arrêter quelque part. Nous devons être constamment sur nos gardes. Cette Fiat aperçue une fois ne manquera pas de frapper l'esprit des Allemands s'ils la revoient. Il y a dans son allure, sa façon de pencher vers la gauche, une caractéristique inoubliable pour des spécialistes d'enquêtes policières.

Ils roulèrent autant que ce fut possible dans les chemins de campagne qui, parfois, les éloignaient de leur direction, mais bientôt la jeune fille déclara qu'elle devait faire le plein d'essence. Dans ces villages où les automobiles étaient rares, Ugo ne savait trop où s'en procurer. Il y avait bien, en continuant sur la route, une petite ville, mais dès lors, ils allaient prendre le risque de tomber sur les hommes des Mercedes.

La chance voulut qu'ils aperçoivent une pompe dans un petit hameau, devant une auberge. Un gamin ravi manœuvra le levier avec enthousiasme, regardant l'essence s'élever dans les bonbonnes de verre puis les libérant en direction du réservoir, soulevant le tuyau pour montrer qu'il ne détournait pas une seule goutte. Pendant ce temps, l'aubergiste leur préparait un panier de pique-nique qu'ils déclarèrent vouloir manger sans cesser de rouler, car ils se rendaient au chevet d'une grand-mère sur le point de mourir.

Myriam en avait profité pour demander un endroit où elle pourrait faire un peu de toilette, ce qui prit l'aubergiste au dépourvu. Elle lui prêta sa chambre, lui apporta de l'eau chaude. Ils repartirent à nouveau pleins d'allant.



que l'on aurait pu t'entendre du dehors et que tu me répétais...

Alors, elle ouvrit la portière et se prépara à sauter. Il freina brusquement et elle quitta la voiture. Il descendit à son tour.

— Je manque de délicatesse, c'est vrai, mais qu'as-tu ?

— Laisse-moi ici et poursuis ta route. Je voudrais rester seule, réfléchir.

— Tu es effrayée ?

— Tu prends trop d'importance à mes yeux. Pour aider mes amis juifs, j'étais décidée à me montrer lucide, distante, à oublier les joies de l'existence. Je me voulais solide comme un roc, déterminée, et tu m'apportes un grand trouble.

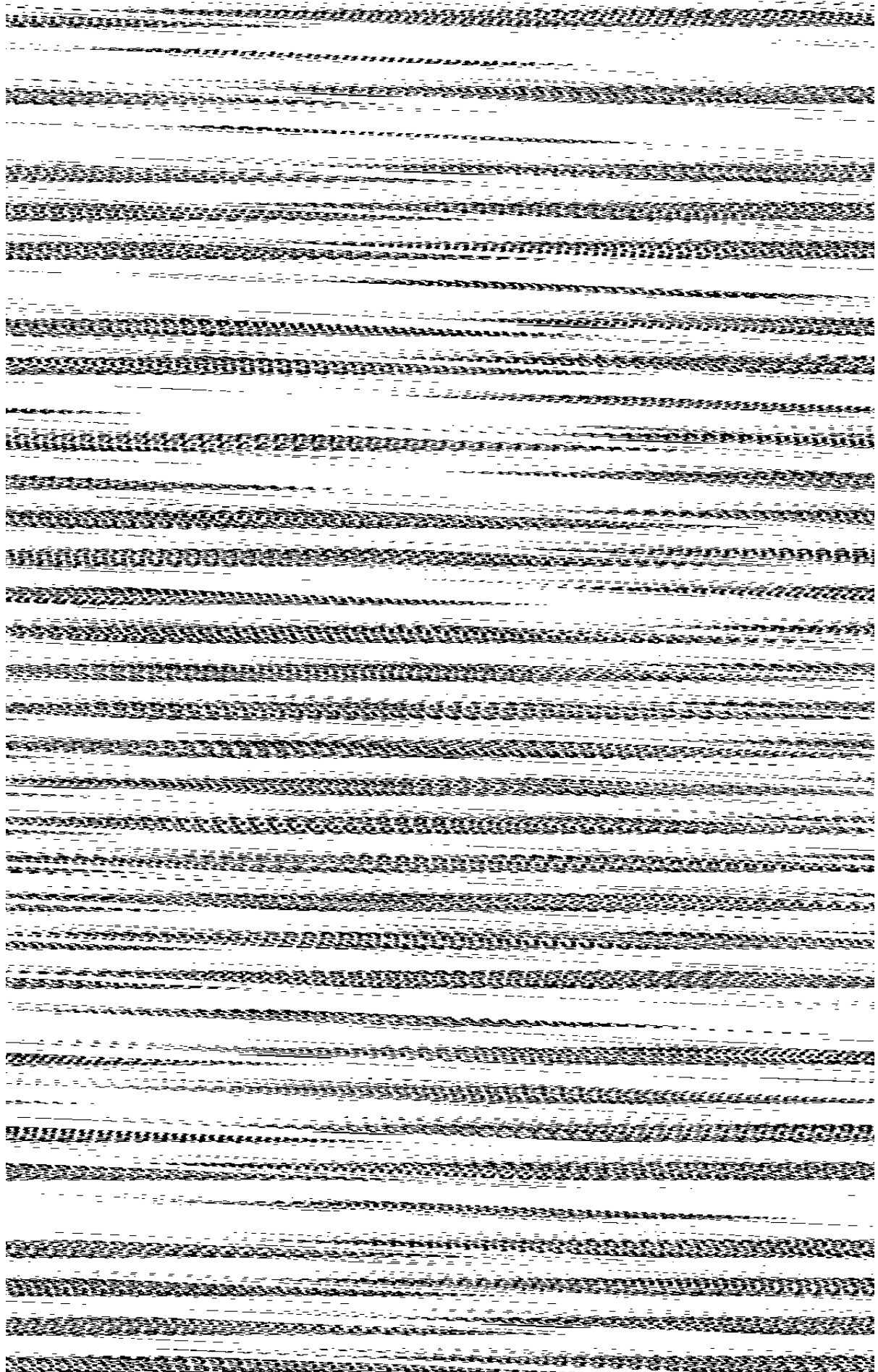
— Pour nous résumer, tu souhaitais toi aussi t'arrêter quelques instants dans un pré à l'herbe douce ?

Elle se mit à marcher le long du fossé la tête basse. Il commença de la suivre puis retourna sur ses pas pour le faire au volant de la Fiat. Il la dépassa de plusieurs centaines de mètres, attendit. Peut-être passerait-elle sans un regard, sans faire mine de monter. A tout hasard, il ouvrit la portière de droite et, arrivée à cette hauteur, elle s'assit, très droite contre le dossier de son siège.

— Nous avons encore bien du chemin, dit-il. Ecoute, je ne veux pas t'entraîner dans la suite de cette aventure. On apercevra dans le prochain village une auberge, un petit hôtel où tu pourras prendre une chambre, où tu m'attendras.

Il avait coupé le moteur et attendait qu'elle réponde. L'air chaud pénétrait toujours dans la voiture mais chargé d'odeurs différentes. Il finit par y prêter attention :

— Est-ce que tu sens la même chose que moi ? Un mélange de gaz d'échappement et d'essence ?



forts de projecteurs et de chevaux de frise. Ce manque de discrétion le rendrait fou. Je me demande comment ils ont justement pu choisir cette petite route où nous roulons.

Il fit rapidement demi-tour, se souvenant d'un petit chemin qui débouchait plus loin sur la départementale.

— Nous n'aurions pas dû nous attarder à l'auberge, prendre de quoi manger, et toi demander un endroit pour faire un brin de toilette. Nous nous sommes rendus suspects et, depuis que Mussolini règne, ce qui fait tout de même quinze ans, les mentalités ont bien changé. Mes compatriotes, autrefois, n'auraient jamais collaboré avec les carabiniers. Le venin fasciste se répand dans tout le corps de la nation.

Le petit chemin se révéla bientôt difficile à suivre. Il se rétrécissait encore pour emprunter une levée de terre entre deux étangs peut-être artificiels, peut-être naturels mais n'en finissant pas, et il se résigna à allumer ses phares malgré le danger que cela représentait. Parfois, une digue coupait perpendiculairement celle qu'ils suivaient et Ugo était tenté d'emprunter celle sur sa gauche. Ils aperçurent des lumières éparses, des fermes isolées. Mais les étendues d'eau persistaient. Par moments, ils basculaient d'un côté ou de l'autre tant le passage devenait étroit, et ils redoutaient que la voiture ne roule sur elle-même pour s'enfoncer dans les eaux.

Enfin, ils débouchèrent sur un chemin assez large pour mériter le nom de route.

— Nous avons construit de superbes autostrades, expliqua Ugo, mais certaines voies secondaires ne sont même pas goudronnées à l'image de celle-ci.

— Il y a un village plus loin, dit Myriam. Je viens de voir une pancarte. Si les carabiniers nous y attendaient ?

De loin, le village formait une masse compacte, sombre, hostile, sans la moindre lumière. A se demander comment la route pouvait bien s'y frayer un passage. Ugo coupa les lumières puis le moteur, et attendit que la voiture s'immobilise pour passer la tête par la fenêtre.

— Ça pue le fumier de mouton, mais, par contre, ça fleure bon le pain en train de cuire. Un boulanger doit être au travail à cette heure.

Sa montre indiquait trois heures. Ils n'atteindraient jamais l'abbaye en ruine avant le jour. Ils perdaient un temps considérable à éviter les barrages routiers. Pendant ce temps, Stackering et ses hommes, à bord de leurs puissantes Mercedes, devaient patrouiller dans le territoire que les carabinières et les Chemises Noires encerclaient.

— Ils finiront par nous retrouver, dit Myriam.

— Leurs grosses automobiles ne pouvaient emprunter la digue comme nous. Nous allons traverser ce village car il n'y a pas d'autres possibilités, sauf de revenir en arrière et d'errer encore des heures.

— L'odeur du bon pain n'est pas un gage de tranquillité. Ils nous attendent peut-être là-bas.

Ugo ne comprenait pas comment elle pouvait se montrer aussi pusillanime, alors que tout au long des semaines précédentes elle avait fait preuve d'un grand courage et même de témérité, ne fût-ce qu'au cours de l'épisode du chapeau du cardinal.

Le village paraissait se fendre avec beaucoup de répugnance d'une rue étroite dans laquelle ils s'engagèrent, voyant les façades si proches qu'ils auraient pu les toucher de chaque côté de la Fiat. Aucun véhicule important n'aurait pu s'y faufiler. Ensemble, ils poussèrent un soupir de soulagement quand la rue s'élargit d'un coup sur la campagne. Ils

avaient aperçu au passage, tout au fond de sa cave donnant sur la rue par un soupirail, le boulanger en train de sortir sa première fournée d'un four embrasé. Ils s'étaient regardés avec la même pensée de ce bon pain tartiné de beurre et d'un bol de café noir.

Avant chaque virage, Ugo coupait ses phares et ralentissait mais il n'y avait plus de barrages illuminés et triomphalistes, comme si les carabinieri avaient finalement décidé de les lever pour rentrer dans leur caserne. Le risque persistait, cependant, avec les Chemises Noires capables de rester en embuscade dans les fossés. Bien sûr, ils chercheraient à les prendre vivants pour leur faire avouer ce que Stackering désirait entendre, mais une balle perdue était toujours à craindre.

— A Nice, dit soudain Myriam comme pour exorciser ses appréhensions, à Nice j'ai cru rêver. C'était comme un paradis avec des gens insouciantes, des vieux qui se faisaient chauffer au soleil sur la plage, toute une vie qui n'existe plus en Allemagne et qui commence même à disparaître ici, en Italie, pourtant le pays de la joie de vivre. Comment peut-on détruire à ce point le charme d'une nation, la réduire à la médiocrité, la militarisation, l'uniformité, avec pour valeurs la délation, les contraintes de toute sorte... Et l'huile de ricin.

— Ça, c'est la face trompeuse de la dictature. Dans le reste du monde, on se dit qu'après tout, une bonne purge, même répétée à plusieurs reprises dans une journée, n'a jamais tué personne et, de la sorte, Mussolini passe pour un chef d'Etat bonasse. Mais derrière l'huile de ricin, il y a les tortures, tout un appareil d'Etat qui est une véritable inquisition nouvelle.

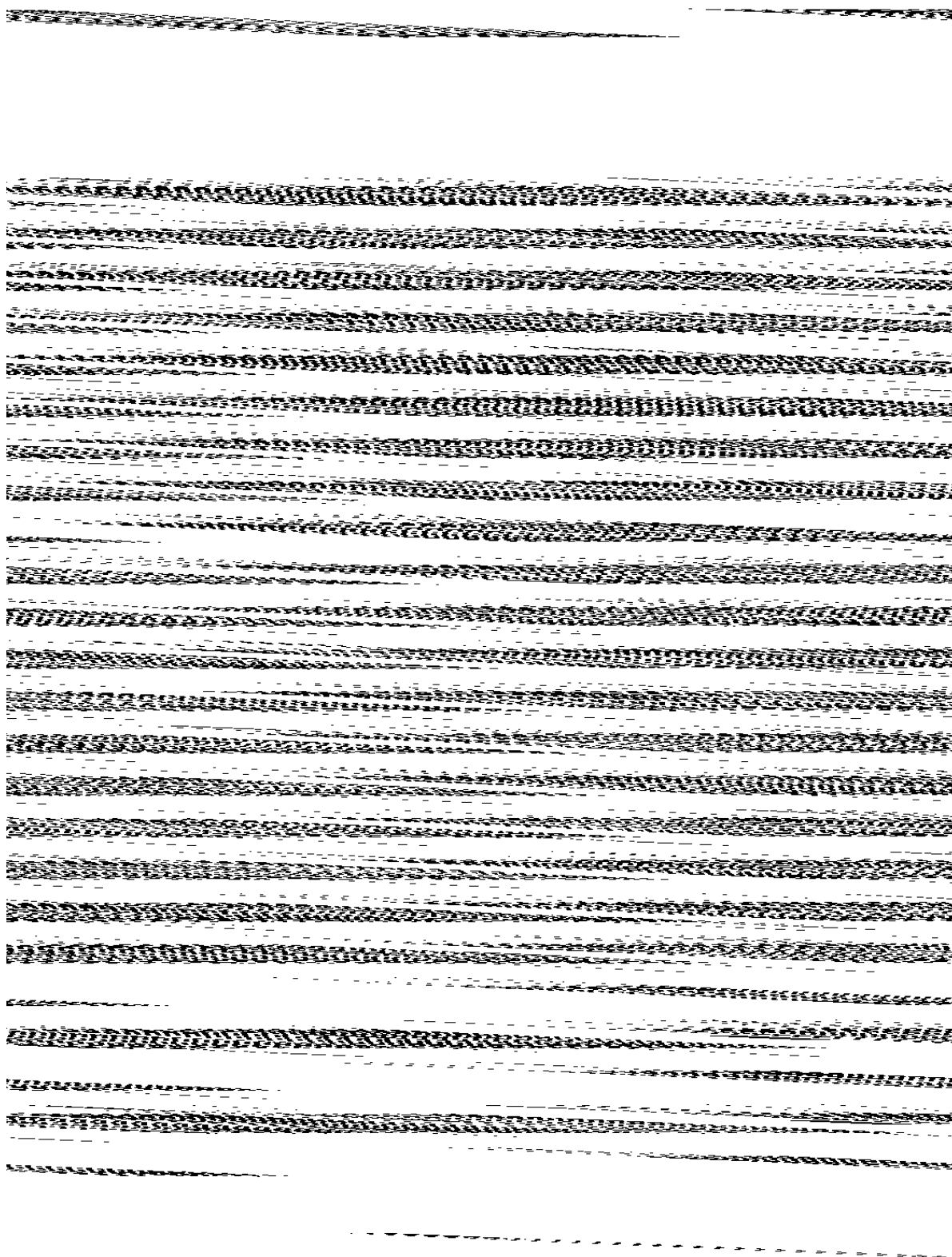
Les longues lignes droites les inquiétaient car, une

fois lancés, ils ne savaient s'ils atteindraient le fond de l'horizon qui blêmissait peu à peu. La route non goudronnée céda la place à une autre plus large, macadamisée celle-là. Il y avait même un peu de circulation, surtout des camions, et même un autocar rempli d'ouvriers encore hébétés de sommeil se rendant dans une usine proche qui apparut étincelante de lumière avec sa cheminée immense crachant au ciel une vapeur blanche.

— Nous approchons, dit Ugo. Les ruines de l'abbaye sont bien entendu isolées en pleine campagne. D'ailleurs, elles ont très mauvaise réputation. Une secte démoniaque y aurait pratiqué d'étranges cérémonies durant des années.

— Tu ne penses pas que c'était ce Mercantori qui donnait ainsi le change pour écarter les curieux ?

— C'est possible.



Une vierge polychrome sans tête se tenait derrière la porte et Myriam poussa un cri de terreur. Elle prit le bras de son compagnon et le serra très fort.

Ugo n'avait jamais vu une statue d'église aussi bariolée. Ceux qui avaient effectué ce maquillage escomptaient provoquer un malaise et leurs victimes ne pouvaient être que les paysans des environs respectueux de la foi. Il y avait de quoi rebuter un imprudent qui se serait risqué jusque-là.

Pourtant, il y avait un détail que Cardone releva. Cette vierge dépouillée de son enfant tendait la main comme dans un geste de supplication. Il fallait s'approcher pour noter que l'index n'était pas replié comme les autres doigts et paraissait indiquer un autel en marbre fracassé, juste en face, dans une absidiole minuscule. Ugo marcha droit vers cet endroit, Myriam le suivant pas à pas.

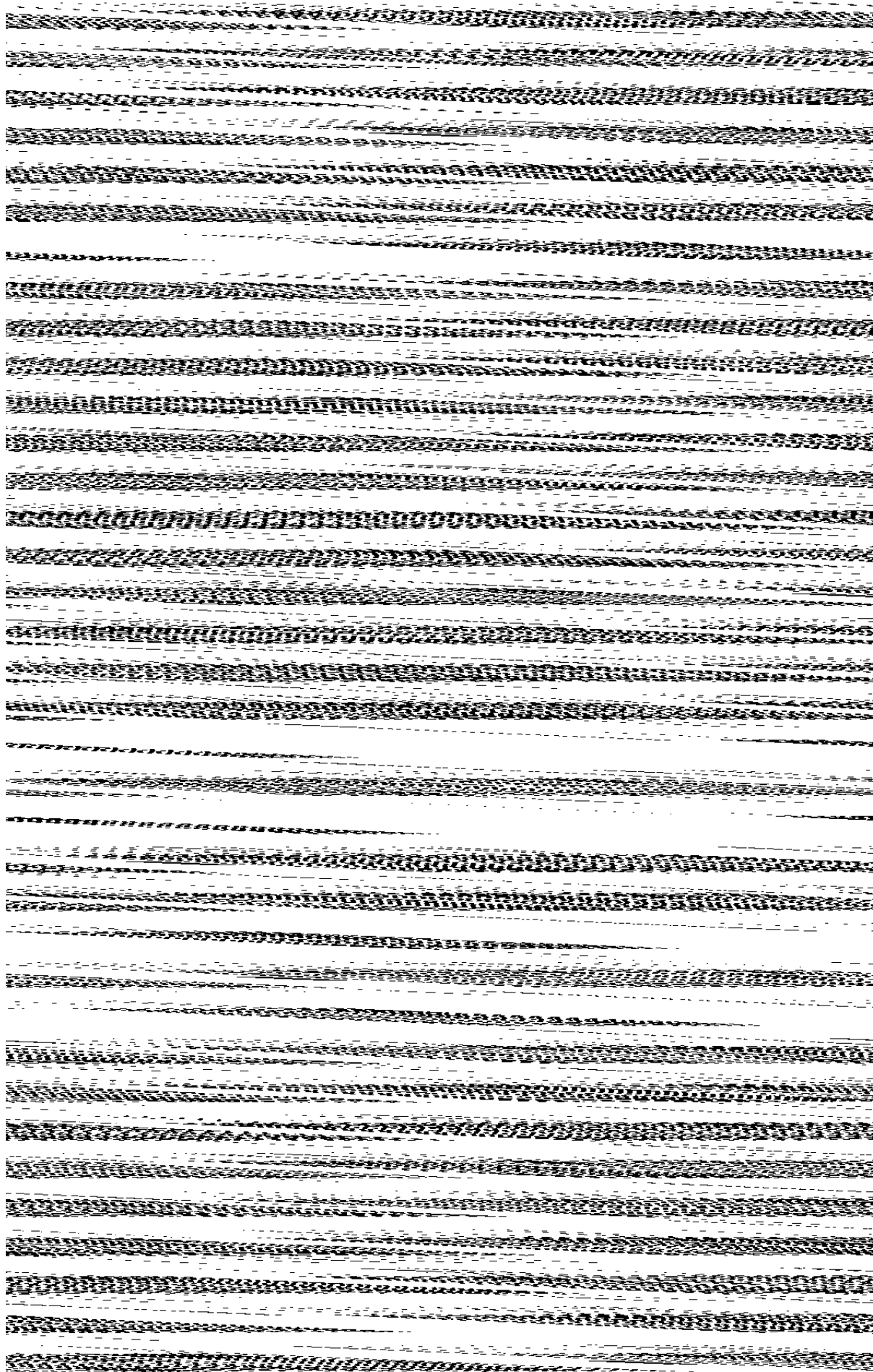
L'autel n'avait que sa plaque de marbre cassée, soutenue autrefois par deux colonnettes en marbre également, reposant à l'arrière sur une longue saillie murale.

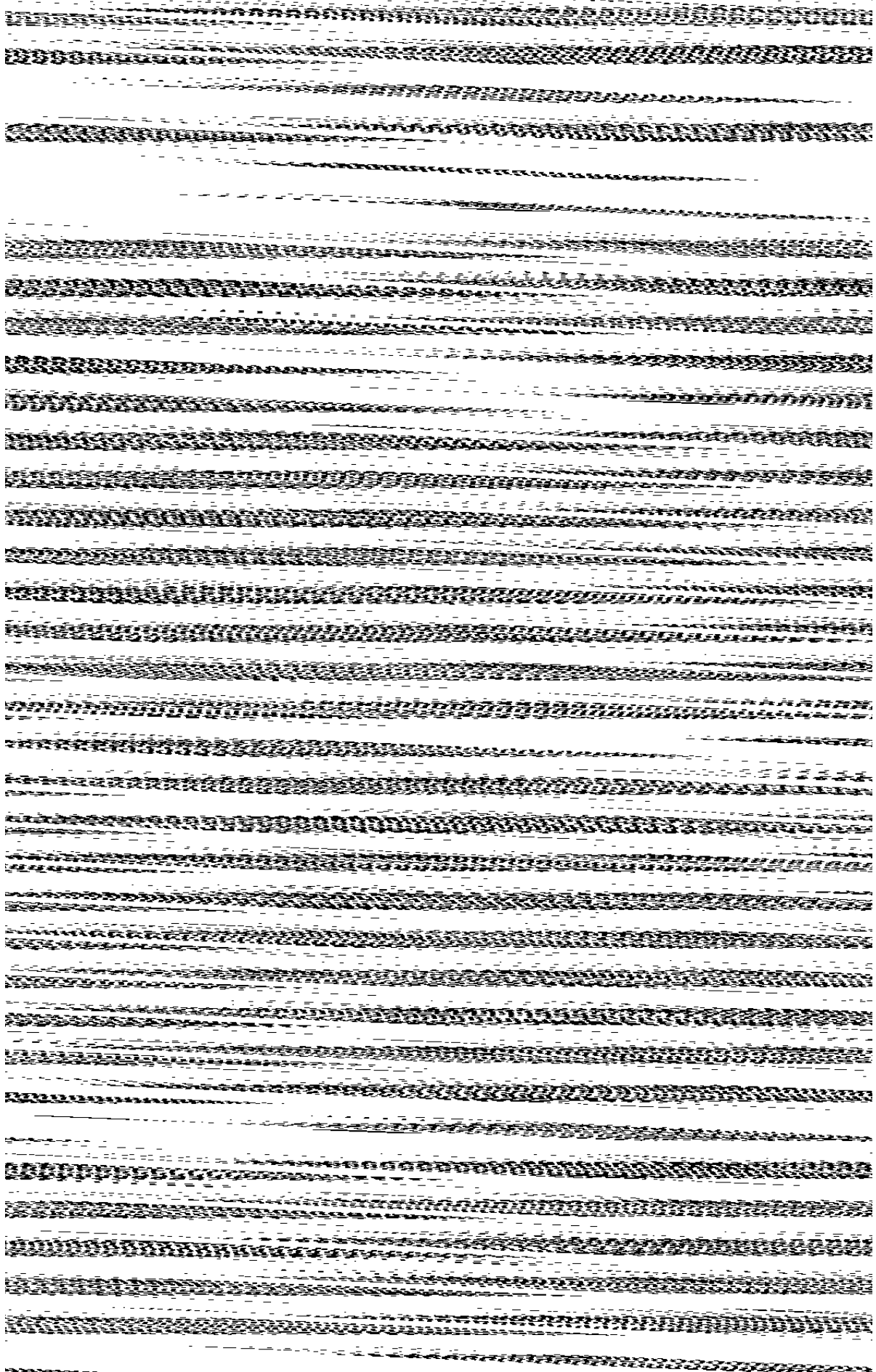
— D'après le texte du cardinal, il y aurait sous cette chapelle une crypte et même des catacombes. Je sais qu'à une époque lointaine, les moines furent attaqués par des Vaudois mais ils se défendirent et firent un carnage. Epouvantés d'avoir versé autant de sang, ils entassèrent les cadavres dans des souterrains juste en dessous de la crypte habituelle.

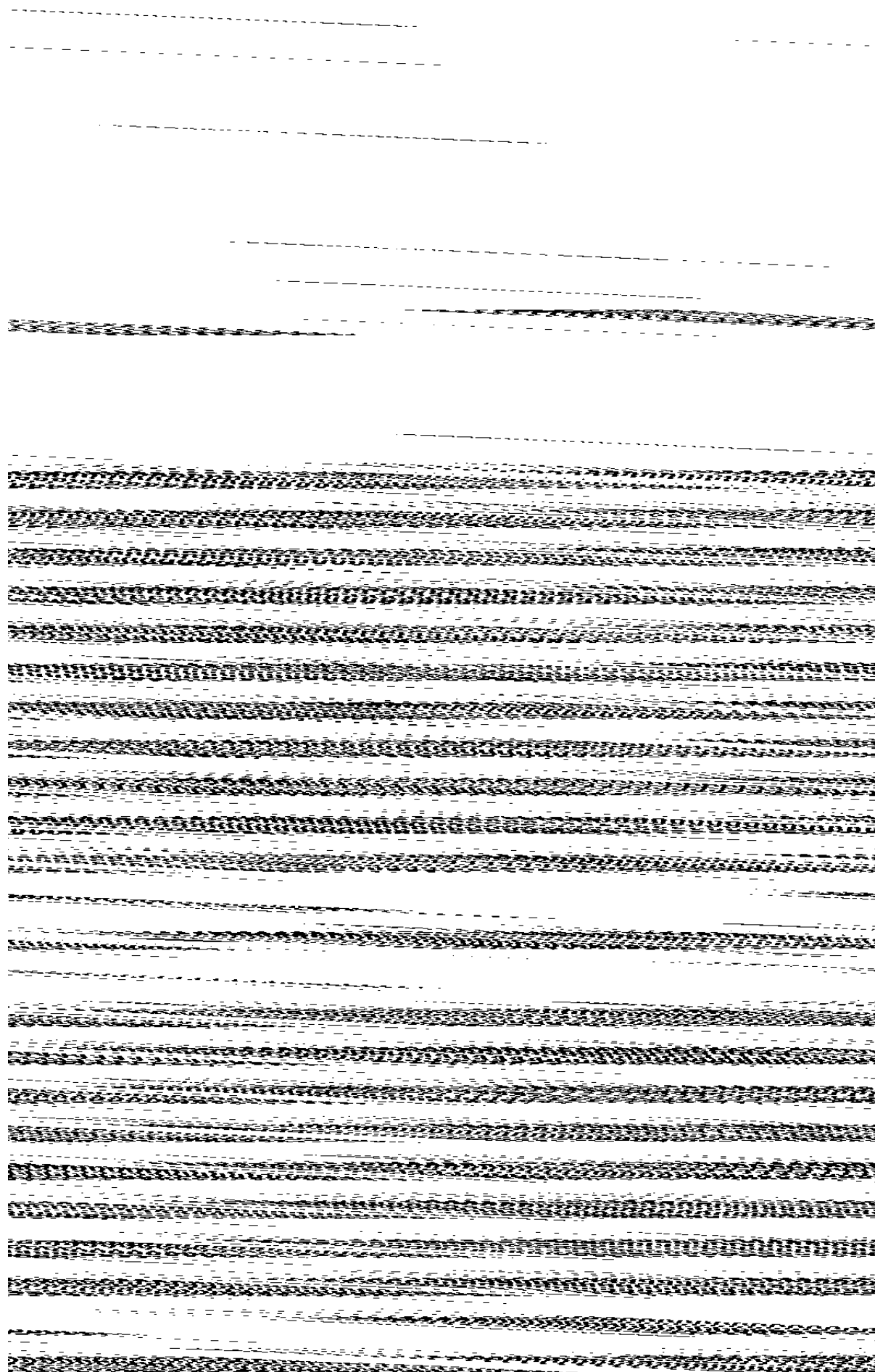
— Qui étaient ces Vaudois ?

— Des hérétiques pour Rome, des chrétiens que la richesse de l'Eglise dégoûtait. Ils ont attaqué des abbayes, des églises richement dotées. Celle-ci fut fatale à une de leurs bandes.

— Mais ces précisions ne pouvaient être dans le document caché dans le chapeau du cardinal ?







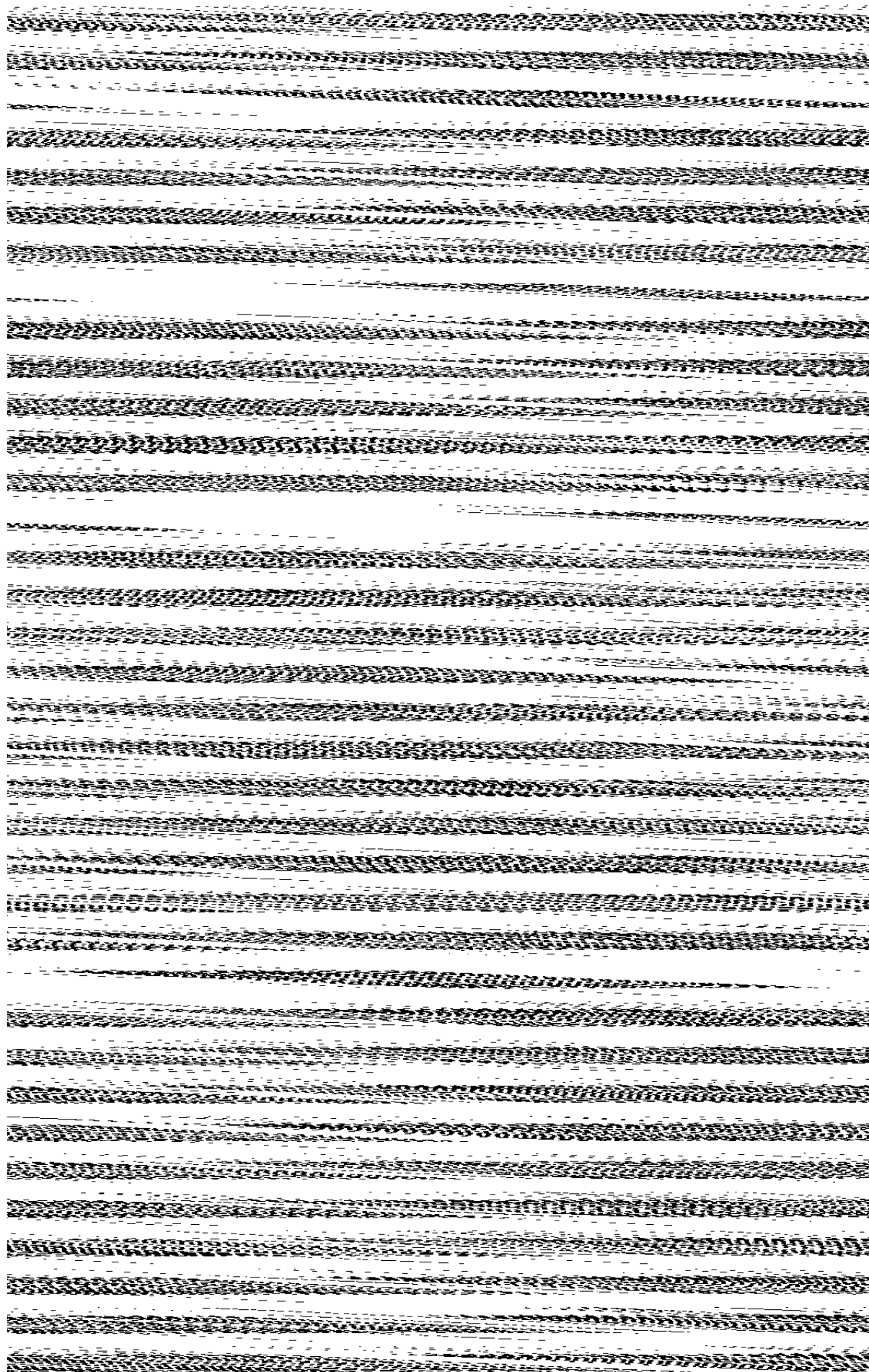
sous du sol des églises, à environ deux ou trois mètres, mais celle-ci était beaucoup plus profonde et il remarqua qu'à chaque marche correspondaient sur le mur des ouvertures carrées de soixante centimètres. Sa torche éclaira un emplacement long de deux mètres et dans le troisième, il aperçut des ossements.

Les moines de cette abbaye se faisaient donc ensevelir dans ces emplacements assez étroits où l'on devait coincer leur corps sans grands ménagements. Pourquoi n'y avait-il pas de cimetière extérieur comme dans d'autres couvents ? Peut-être que la couche de terre très mince sur cette colline ne permettait pas de creuser une fosse profonde. Il compta une soixantaine de cases avant de découvrir la crypte avec en son centre un tombeau imposant.

Il respirait avec difficulté et transpirait beaucoup, essuyant son visage ruisselant avec la manche de son caban. Il finit par l'ôter, le déposa sur le tombeau. Etaient ensevelis là les corps des abbés ayant dirigé l'abbaye depuis le ^{xii}^e siècle. Il pensa que le tombeau devait avoir plusieurs étages en sous-sol car il compta vingt-huit abbés jusqu'au ^{xvii}^e siècle.

Tout autour, les plaques mortuaires s'alignaient en rangs serrés et jusqu'à hauteur du plafond. Il avait lu dans le document du cardinal Barancoli que l'une d'elles donnait accès aux catacombes, mais laquelle ?

Une vingtaine étaient ouvertes, la pierre servant de couvercle vertical ayant été brisée. Il aperçut une tête de mort, quelques fémurs et même un froc qui, dès qu'il le toucha, tomba en poussière. Il commença de lire les noms gravés, ceux de moines obscurs décédés au cours des siècles. Beaucoup avaient atteint un bel âge et il se dit que cette abbaye



poussière des lettres gravées pour les lire. A plusieurs reprises, il faillit remonter dans la chapelle pour essayer de trouver des madriers qu'il enfoncerait dans les trous pour se surélever, mais le désir d'en finir au plus vite le tenaillait. Lorsqu'il consulta sa montre et vit qu'elle indiquait une heure de l'après-midi, il regarda autour de lui tout surpris. Il y avait plus de cinq heures qu'il se trouvait dans cette crypte et pas une fois Myriam ne s'était manifestée. Il ne pouvait rester dans l'ignorance de ce qu'elle faisait et il se dirigea vers l'escalier en colimaçon, monta quelques marches et soudain s'immobilisa.

— Elovius ?

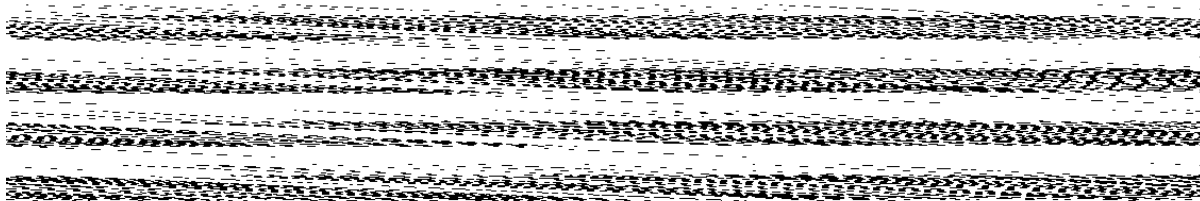
Il lisait ce nom sur une plaque de pierre juste dans la partie arrondie de l'escalier. En descendant il ne l'avait pas aussi bien éclairée que maintenant.

— Elovius MCCCXVII Stare MESTO
MCCCLXXI.

Elovius, l'étudiant en médecine qui, après avoir lu le récit de son aïeul sur Mercantori et sa légende d'immortel avait voulu en savoir plus, s'était lui aussi déplacé jusqu'à la mer Noire puis Constantinople puis Venise.

— Il serait venu mourir dans une abbaye catholique, lui, de religion israélite ? Comment cela est-il possible ? Non, ce n'est pas acceptable. Celui qui connaît ce nom doit comprendre qu'il s'agit d'une sorte de mot de passe.

Il avait trouvé un morceau de fer dans la crypte avec lequel il essaya de faire sauter le mortier qui maintenait la plaque à la verticale. Mais brusquement, cette plaque pivota et dévoila un casier vide. Une poignée en bronze pendait au bout d'un câble de fer et, sans plus réfléchir, il la tira. Il dut insister. Il y eut une série de grincements, de raclements. Il ne savait ce qui se passait et regardait autour de lui,



Allemands pour fabriquer des piles ou des batteries miniaturisées aussi résistantes ?

Remonter ? Aller à la recherche de plusieurs moyens d'éclairage pour venir explorer ces catacombes qui, d'après ce qu'il en avait vu, se prolongeaient là-bas vers le fond par une sorte de galerie tout aussi encombrée de squelettes ? A la vérité, il commençait de se demander si les moines ne se débarrassaient pas également de quelques ennemis autres que les Vaudois. Peut-être y avait-il dans cet ossuaire des restes de femmes ou d'enfants. Les bruits qui couraient sur les abbayes de cette époque n'étaient peut-être pas tous diffamatoires.

Il s'accorda quelques secondes de lumière pour confirmer sa première vision. Pour atteindre cette amorce de galerie, il devrait marcher sur les squelettes, entendre éclater les crânes, s'effriter les thorax sous ses pieds. Il lui était impossible de se frayer un chemin moins sacrilège sans lumière. Il lui fallait donc remonter et c'était une décision déchirante qu'il devait prendre. Pendant des heures, il lui faudrait boire, se nourrir, se reposer, acheter des provisions, des lampes électriques et tout cela dans un pays où Stackering et ses amis SS, aidés par les Chemises Noires italiennes, devaient patrouiller sans cesse. Il regrettait d'être parti seul sans se faire accompagner de Milfried ou d'Hassanian, de ce dernier surtout, qui n'avait pas son pareil pour vivre de rapines dans un pays. D'une enfance et d'une jeunesse peu exemplaires, il avait gardé une habileté incroyable pour se procurer l'indispensable et même le superflu sans attirer l'attention.

Les regrets devenaient inutiles et il remonta dans le noir, éclairant seulement la tombe vide de cet Elovius pour voir s'il pouvait escamoter la seconde partie de l'escalier en colimaçon. Il suffisait de tirer



— Vous avez fait des découvertes importantes ?

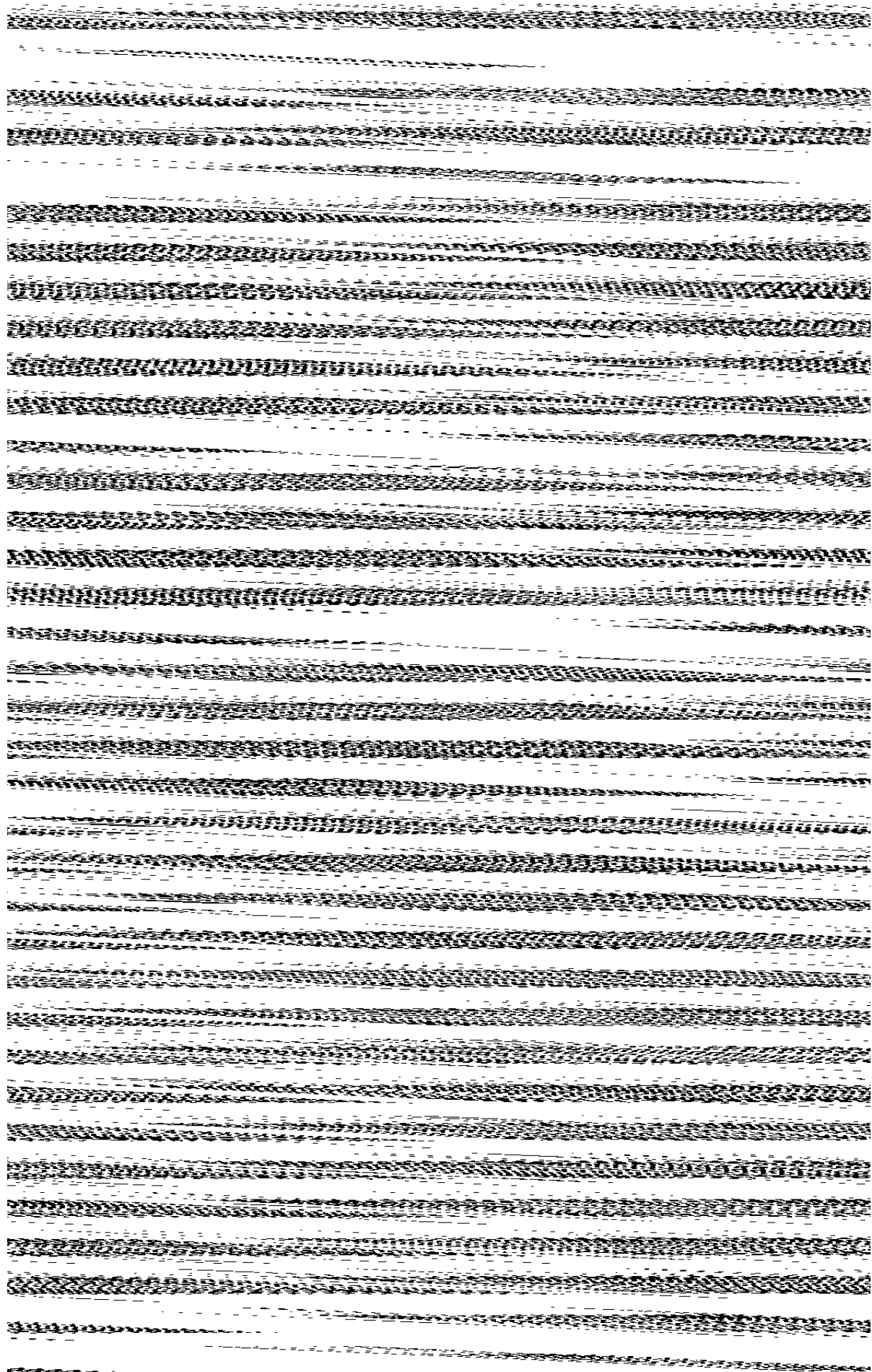
— Je ne sais pas encore, fit-il soudain rempli de méfiance.

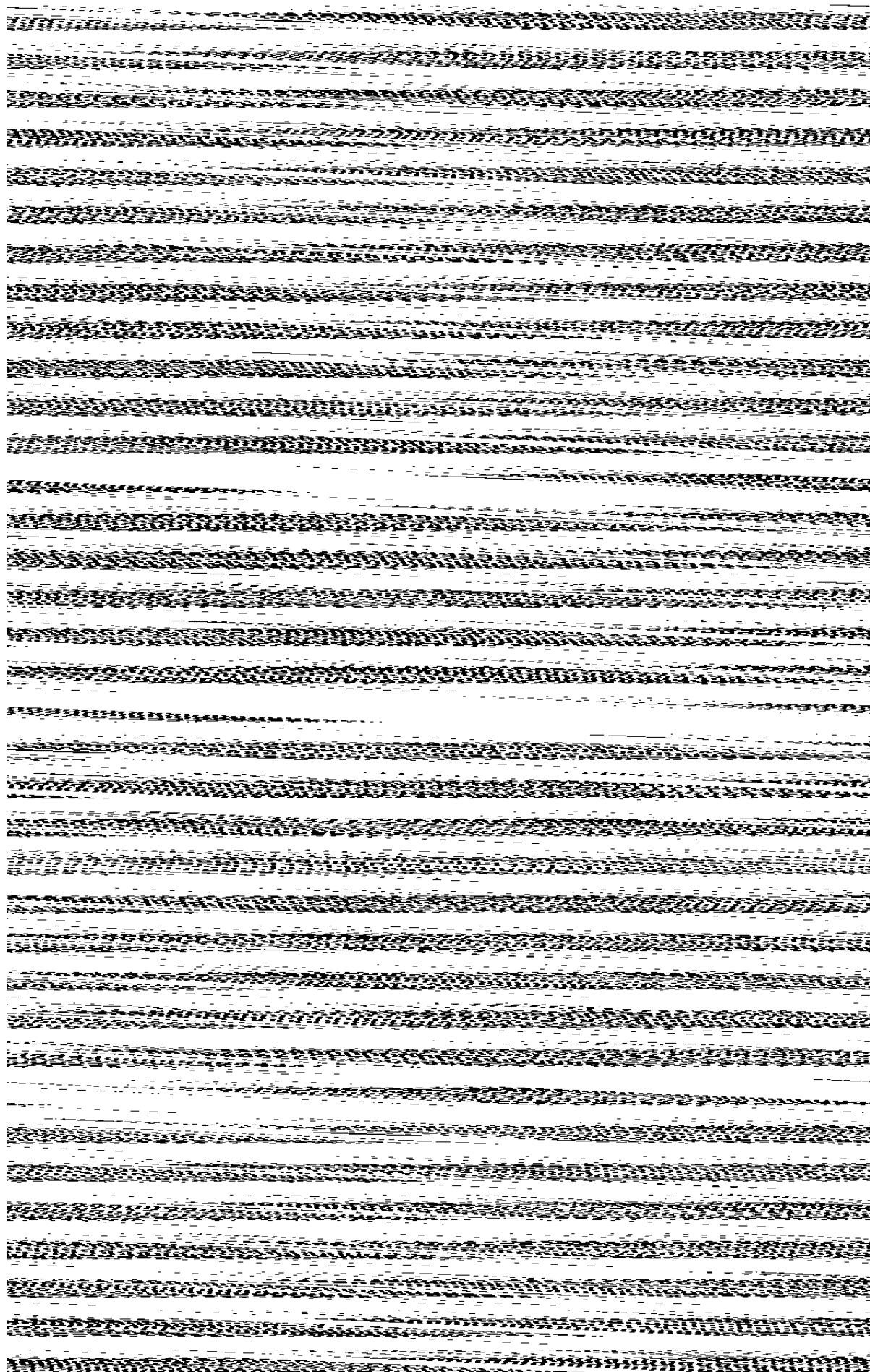
Parfois elle mêlait le vous et le tu en langue italienne, mais, depuis qu'ils avaient séjourné dans cette grange de foin, elle se montrait formaliste, et il avait l'impression qu'elle insistait même sur le vouvoiement.

— Nous allons rejoindre la Fiat et tâcher de trouver une ville assez importante pour faire ces achats. Depuis l'esplanade, tu n'as rien remarqué de suspect ?

Un rire désagréable éclata dans son dos, celui de Stackering.

— Mais mon cher, nul n'était besoin que mademoiselle Myriam scrute le paysage puisqu'elle savait fort bien que nous arrivions.





côté sur six de long. On l'enfermait dans la crypte avec du pain et de l'eau, quelques flambeaux ou torches, et on ne le délivrait que lorsqu'il avait terminé son petit casier mortuaire. Charmant, n'est-ce pas ?

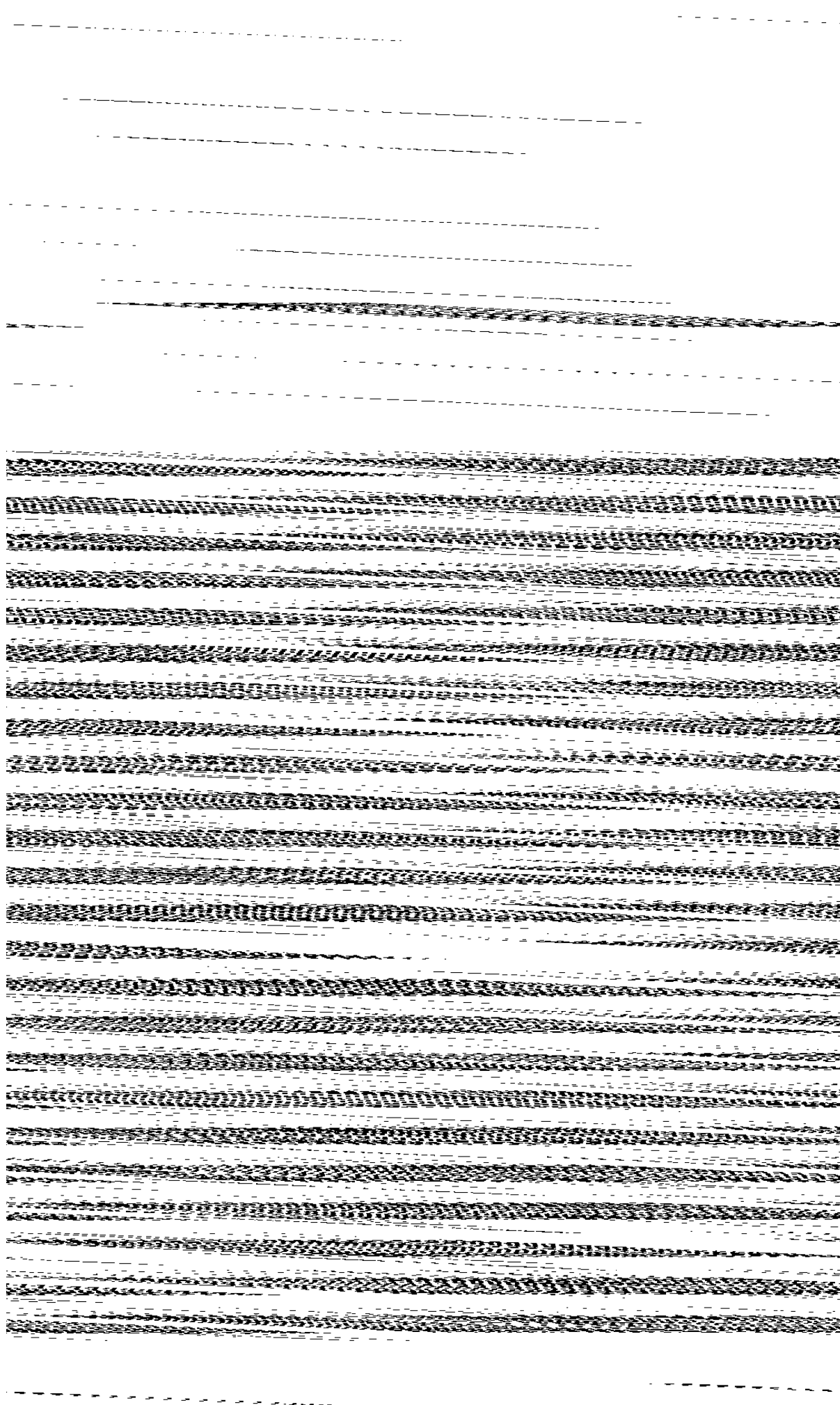
Myriam finit par parler, d'une voix agressive :

— Vous faites erreur, Stackering. Cette abbaye peut vous conduire à Mercantori, je vous le jure. Le testament du cardinal le certifiait.

— Tout ceci ne m'intéresse plus. En fait, depuis quelques heures, j'ai lancé quelques-uns de mes hommes dans une tout autre direction, avec mission de s'emparer de Luigi Spaggio et de l'emmener en Italie. Il est le seul homme au monde qui puisse nous conduire à son père, le fameux alchimiste.

— Et aussi à l'immense trésor amassé par le faux Juif Errant depuis des siècles, n'est-ce-pas ?

Stackering accusa le coup en jetant un regard inquiet à ses hommes, mais ceux-ci restèrent impassibles. Peut-être ne comprenaient-ils pas l'italien.

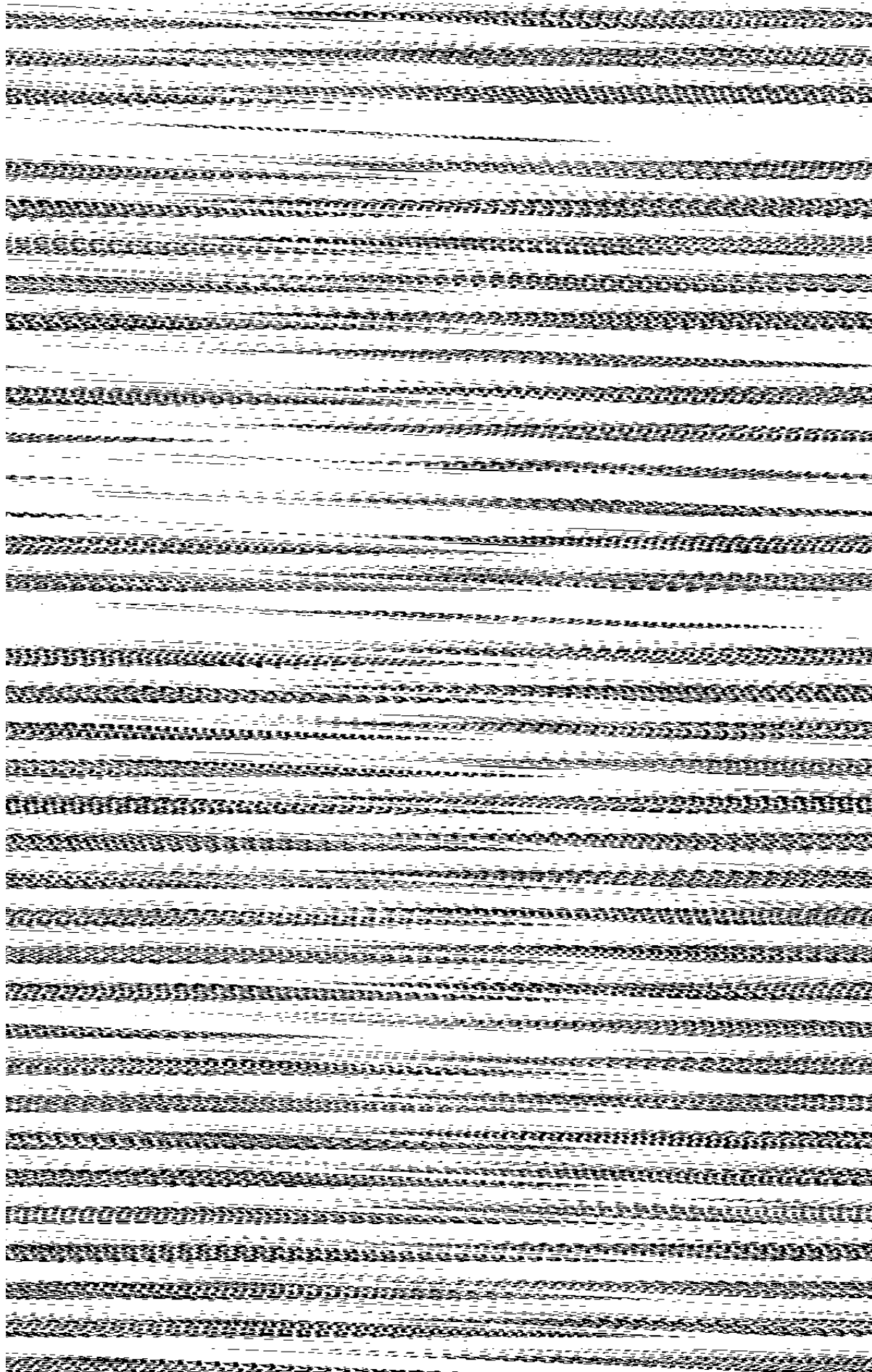


une vibration continue le rassura. Il descendit donc, compta ses marches et, lorsqu'il estima être dans les catacombes il craqua une allumette et enflamma la mèche de la bougie.

Il essaya d'avancer sans écraser les ossements des malheureux Vaudois qui gisaient là depuis des siècles, mais parfois, il ne pouvait faire autrement. Comme il l'avait soupçonné, il y avait d'autres squelettes beaucoup plus loin, de toutes les tailles, certains portant encore des vêtements mais, étant donné l'habillement commun aux deux sexes à certaines époques, il ne sut s'il s'agissait d'hommes ou de femmes. Mais les restes d'enfants, eux, étaient parfaitement identifiables. Il en compta une demi-douzaine, tous appartenant à des bébés, très certainement. Il n'émit aucune hypothèse sur l'origine scandaleuse ou pas de ces gosses, puis parvint dans la galerie. Il pensait qu'il allait se heurter tout de suite à un mur de fond mais il put progresser d'une cinquantaine de pas. Les ossements se firent rares mais apparurent les momies. Toutes debout dans leurs logements verticaux, alignées comme pour une parade infernale. Il ne s'agissait pas de momies façon égyptienne, protégées par de bandelettes, mais de cadavres desséchés naturellement ou non. Leur peau noire plaquait à leur squelette de façon hallucinante et les rendait terrifiantes.

Il crut déceler des lueurs vivantes dans la cavité de leurs orbites et, bien que son sang en fût glacé d'effroi, il approcha la flamme de la bougie pour être certain qu'il s'agissait bien d'êtres humains décédés depuis longtemps.

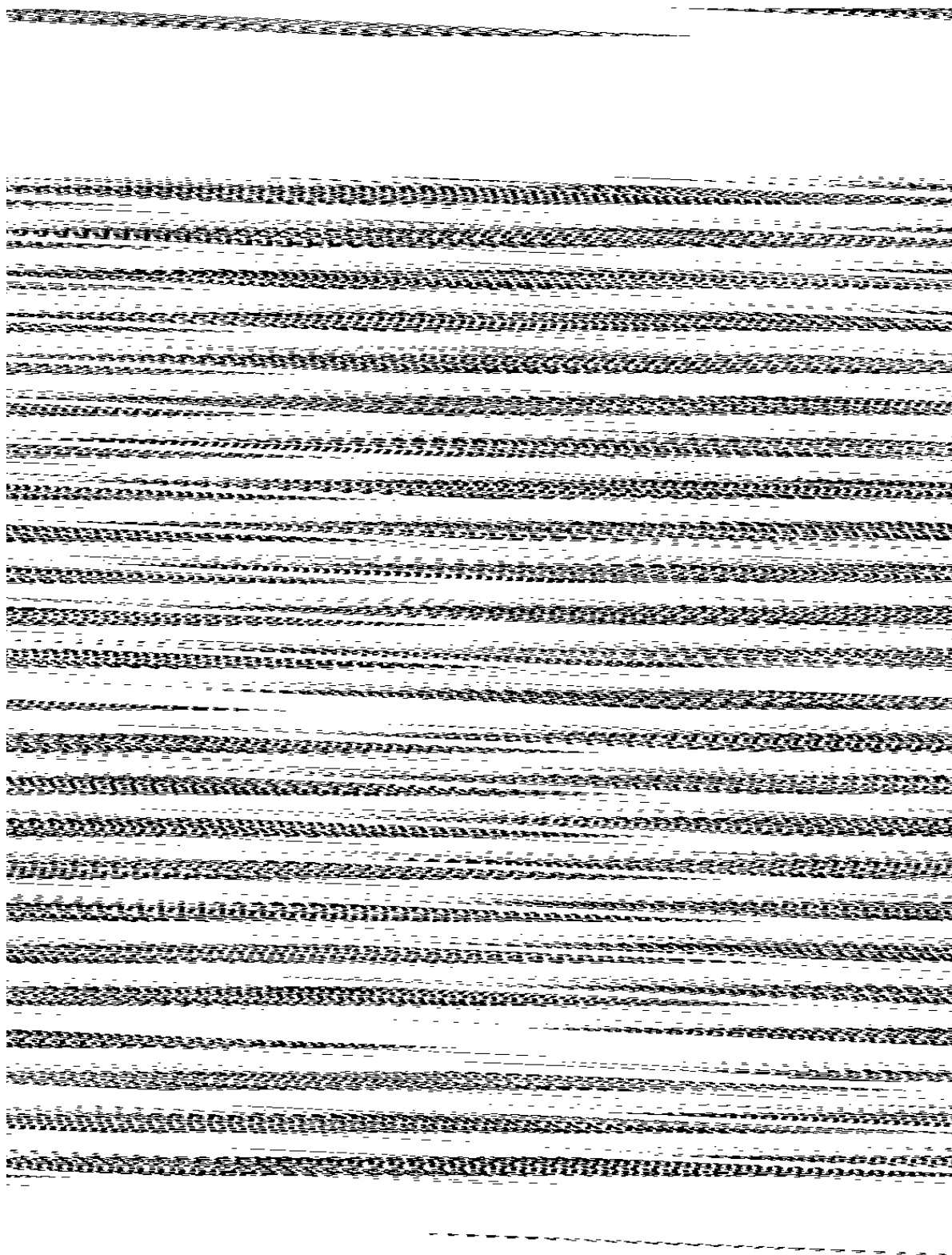
Il se rassura et oublia leur présence en constatant que le mur de fond était bien là, plus loin que prévu mais certainement infranchissable, à moins qu'un troisième système secret n'en donne le sésame.



Il retourna s'asseoir sur sa pierre et décida d'éteindre sa bougie pour réfléchir sans gaspiller son éclairage. Il se tourna vers la momie :

— Extinction des feux, ma belle. Le temps d'une réflexion et je reviens.

En même temps, il allait souffler sur la flamme mais resta avec sa respiration bloquée, sa bouche en cul de poule. La momie venait de cligner de l'œil.



une créature morte depuis des centaines d'années. Qu'elle soit homme, qu'elle soit femme, là n'est pas la question. Je dois faire avec, abandonner toute logique si je veux m'en tirer.

Il se leva et alla s'incliner devant la momie. Ce faisant, il remarqua qu'elle était asexuée, du moins dans la mesure où cette peau fripée, formant des replis, permettait d'en juger.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? Ouvrir le bal, nous raconter des histoires napolitaines ou nous battre comme des chiffonniers ?

La momie se redressa lentement dans une succession de petits craquements déplaisants.

— Un peu rouillée non ? Pourtant l'endroit est sain, sans humidité. Heu... je plaisantais pour le bal... Et aussi la bagarre.

L'être avança un pied squelettique, chercha son équilibre, ramena l'autre et marcha de façon saccadée. Ebahi, Ugo le regardait s'éloigner vers le mur.

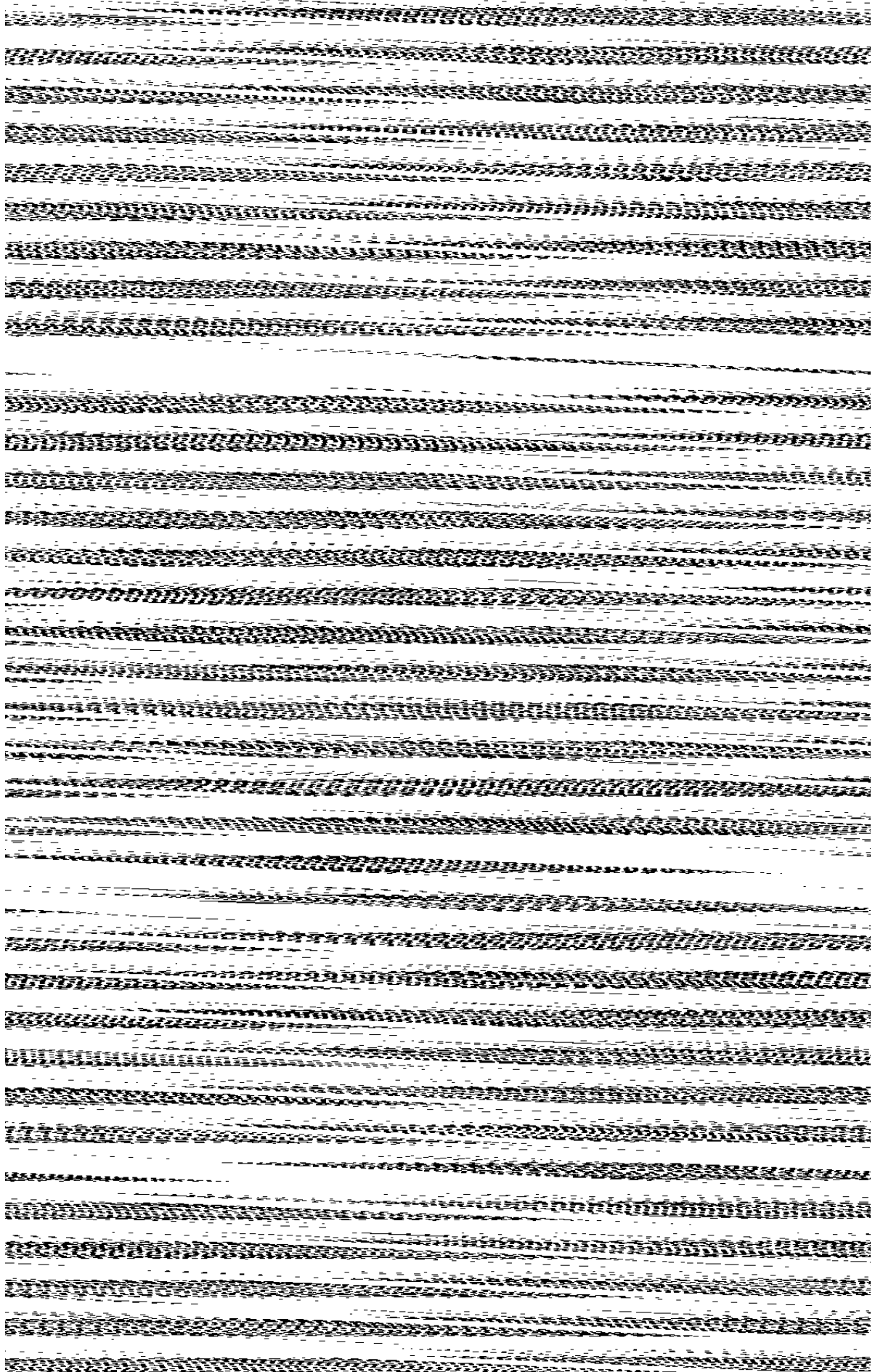
— Est-ce qu'une hallucination se comporterait ainsi ? Si elle avait accepté de danser, passe encore, mais on dirait qu'elle cherche à m'aider.

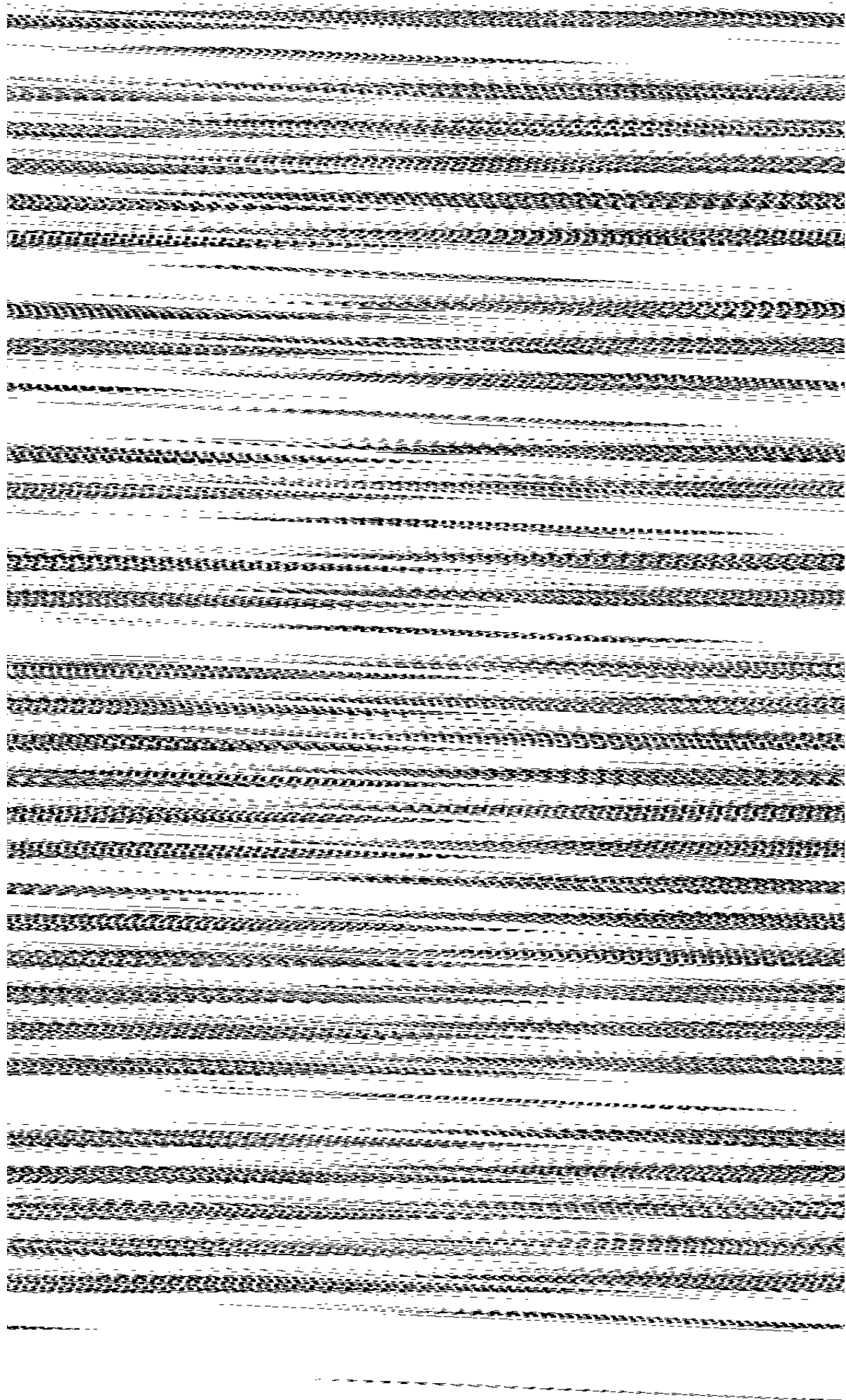
La momie se retourna et, dans une série de bruits secs, son bras droit se plia puis son index en fit autant, se transformant en crochet à plusieurs reprises.

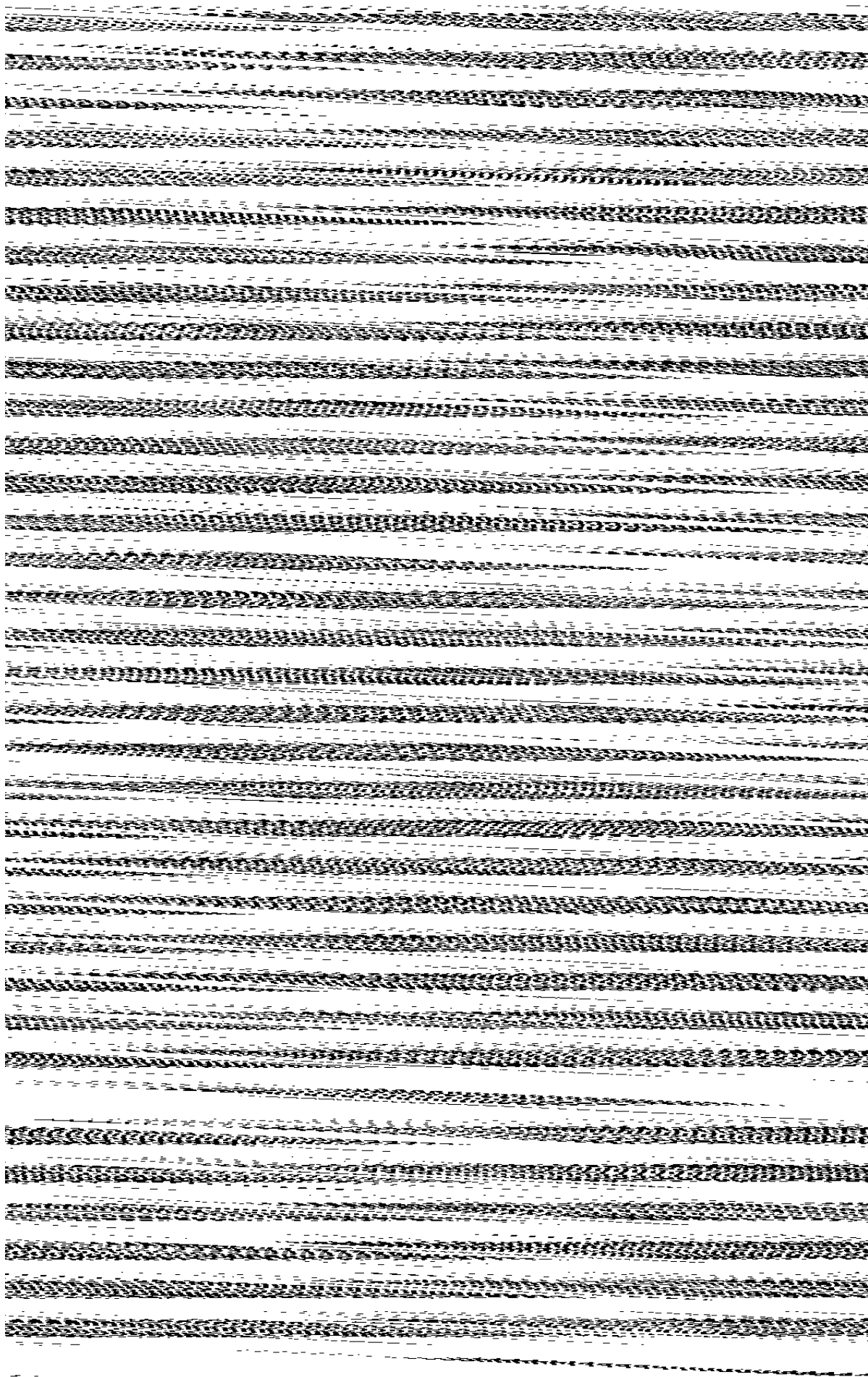
— Je vous suis, ne vous inquiétez pas, je vous suis.

Par hasard, il regarda les autres momies et sursauta. Toutes tournaient la tête vers leur copine en train de s'éloigner. Il préféra se hâter. Une hallucination, peut-être, mais toute une flopée, c'était au-delà de ses possibilités.

Dans de subtils craquements (en fait toutes les articulations émettaient un son particulier, déplaisant au niveau des jambes, plus doux du côté de la

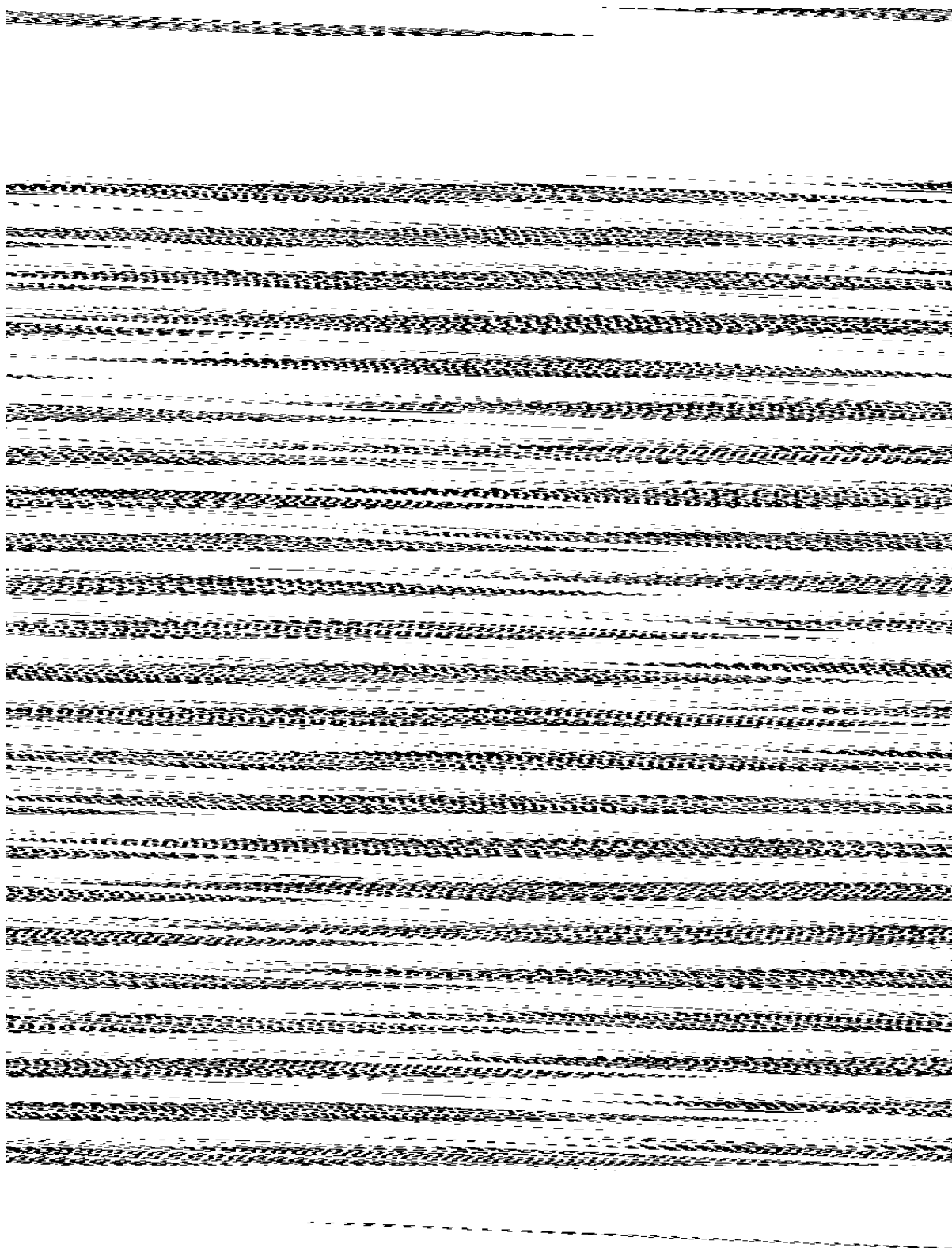






— Monsieur le capitaine Ugo Cardone.

Tout au bout de l'immense table, un homme imposant se leva. Ugo s'immobilisa. Le banquier Bruckner lui souriait.



Mesto, la vieille ville de Prague, né au ^{xiii}^e siècle ?

Bruckner savourait son champagne, l'œil pétillant de malice. Ugo avala son scotch d'un trait et le valet lui remplit à nouveau son verre.

— Si vous le voulez bien, ne mélangeons pas tout. Stackering, sur ordre de Hitler, doit rechercher mon fils. Il a failli réussir en Espagne mais, grâce à vous, il a échoué. Mais il persiste dans cette idée. Il vient de le faire enlever, transporter en Italie et, à cette heure, mon fils est son prisonnier.

— Mais êtes-vous immortel ?

— Plus tard nous ferons le point. Stackering, grâce au meurtre de cet abbé qui avait volé des documents chez le cardinal Barancoli, est au courant de plus de choses que vous ne pouvez le supposer et lorsqu'il vous a fait enfermer dans la crypte dont il connaissait le mécanisme d'accès, il ne cherchait nullement à se débarrasser de vous. Il voulait accéder aux catacombes, à cet endroit inconnu où les Vaudois ont été enfermés, les vivants mélangés aux cadavres.

— Les momies, Gertrude ?

— Gertrude ? Ah oui, le golem Primus ? Nous en reparlerons plus tard.

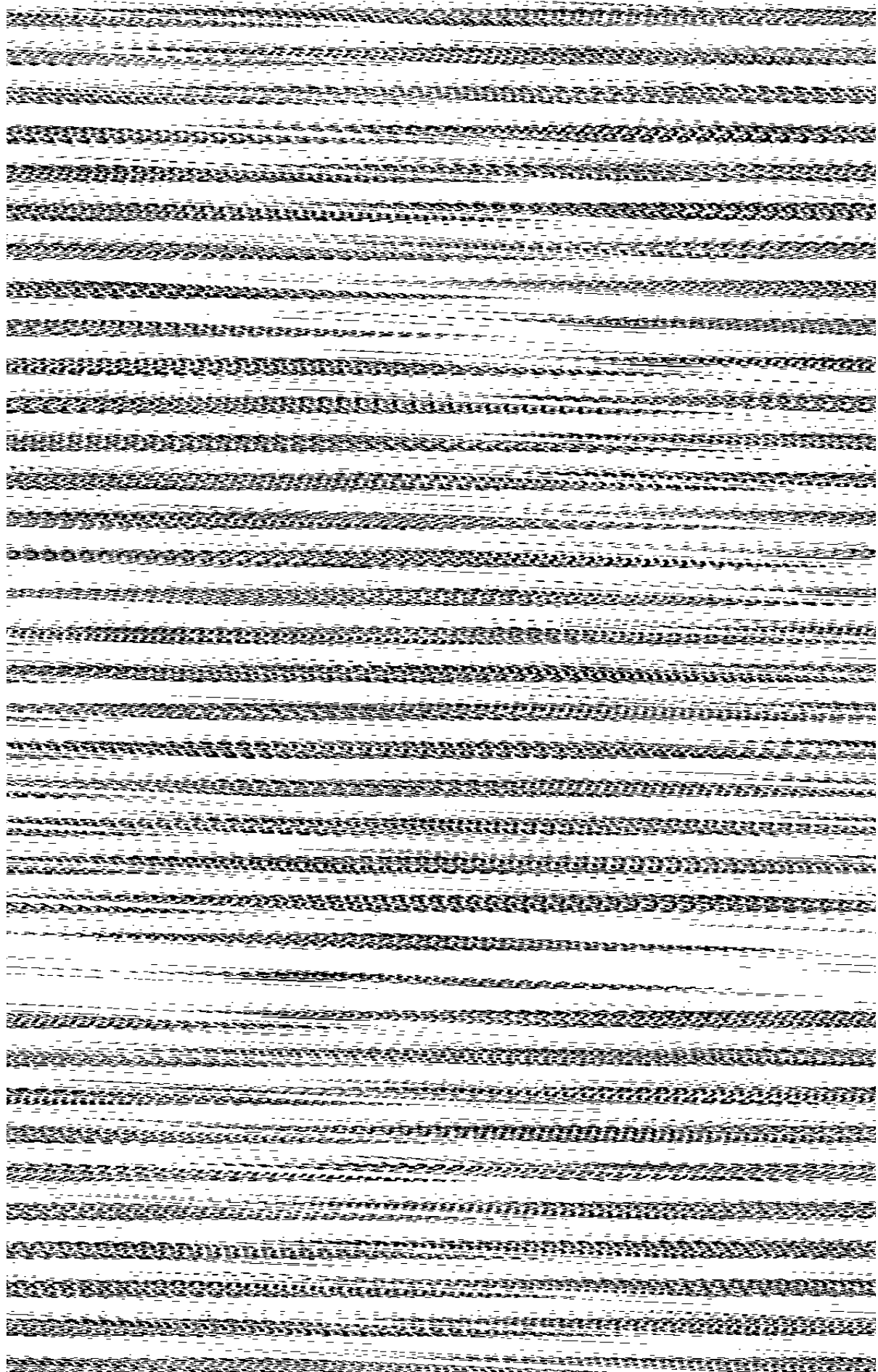
— Stackering m'a roulé ?

— Il voulait deux choses, mon fils et mon trésor. Mais s'il s'est emparé de ce dernier, il doit être déjà très satisfait et je pense qu'il est parvenu à ses fins.

Ugo s'étrangla avec son whisky écossais :

— Quoi ? Il est en train de vous dépouiller et vous en souriez ?

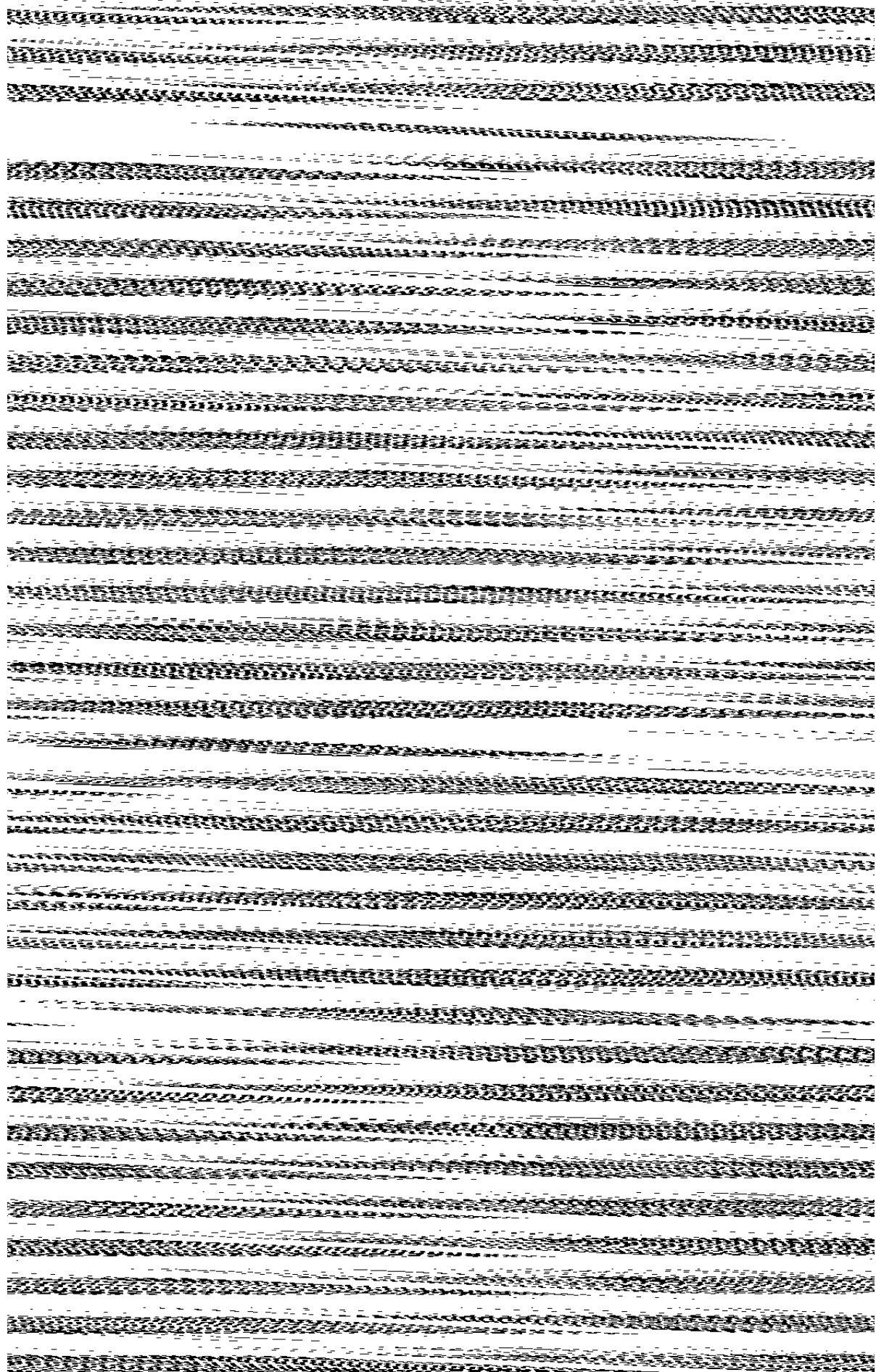
— Vous savez, en quelques siècles, j'ai amassé une fortune colossale. Des placements à des taux si réduits que les banquiers génois les acceptaient avidement. Il se trouve que, parfois, j'ai effectué des

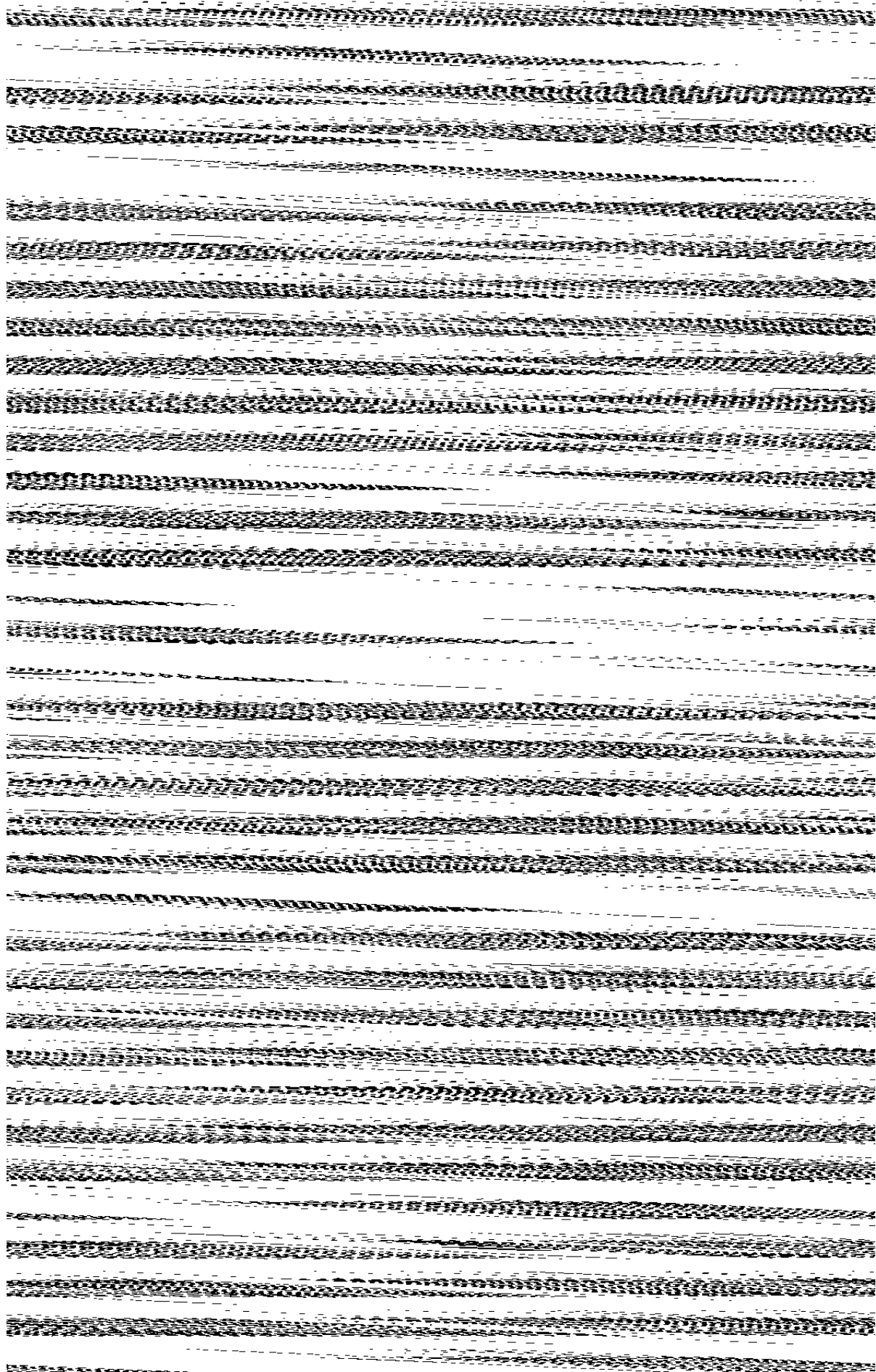


assez fortunés mais nous les aidons. Enfin, beaucoup pensent que ce n'est qu'une épreuve qui se limitera dans le temps, qu'Hitler agit ainsi pour distraire les Allemands de leurs soucis quotidiens. Que nous servons de boucs émissaires, le temps de faire accepter les restrictions de toute sorte mais que tout finira par s'arranger.

Ugo reposa son verre :

— Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire ?





— Il attend mes ordres. Mais je compte l'utiliser ainsi que ses compagnons quand nous déciderons d'intervenir. Les SS qui apportent les morceaux de bois ont abandonné leurs armes, mais quatre d'entre eux disposés dans la salle sont prêts à les utiliser. Je compte sur l'effet de surprise de l'or tombant en avalanche pour les désarmer.

Luigi Spaggio regardait dans la direction du Golem Primus.

— On dirait qu'il sait que vous êtes là, remarqua Ugo.

— Mais il le sait vraiment.

— Je ne vois pas Myriam Hermann, fit le capitaine Cardone d'une voix pleine de rancune.

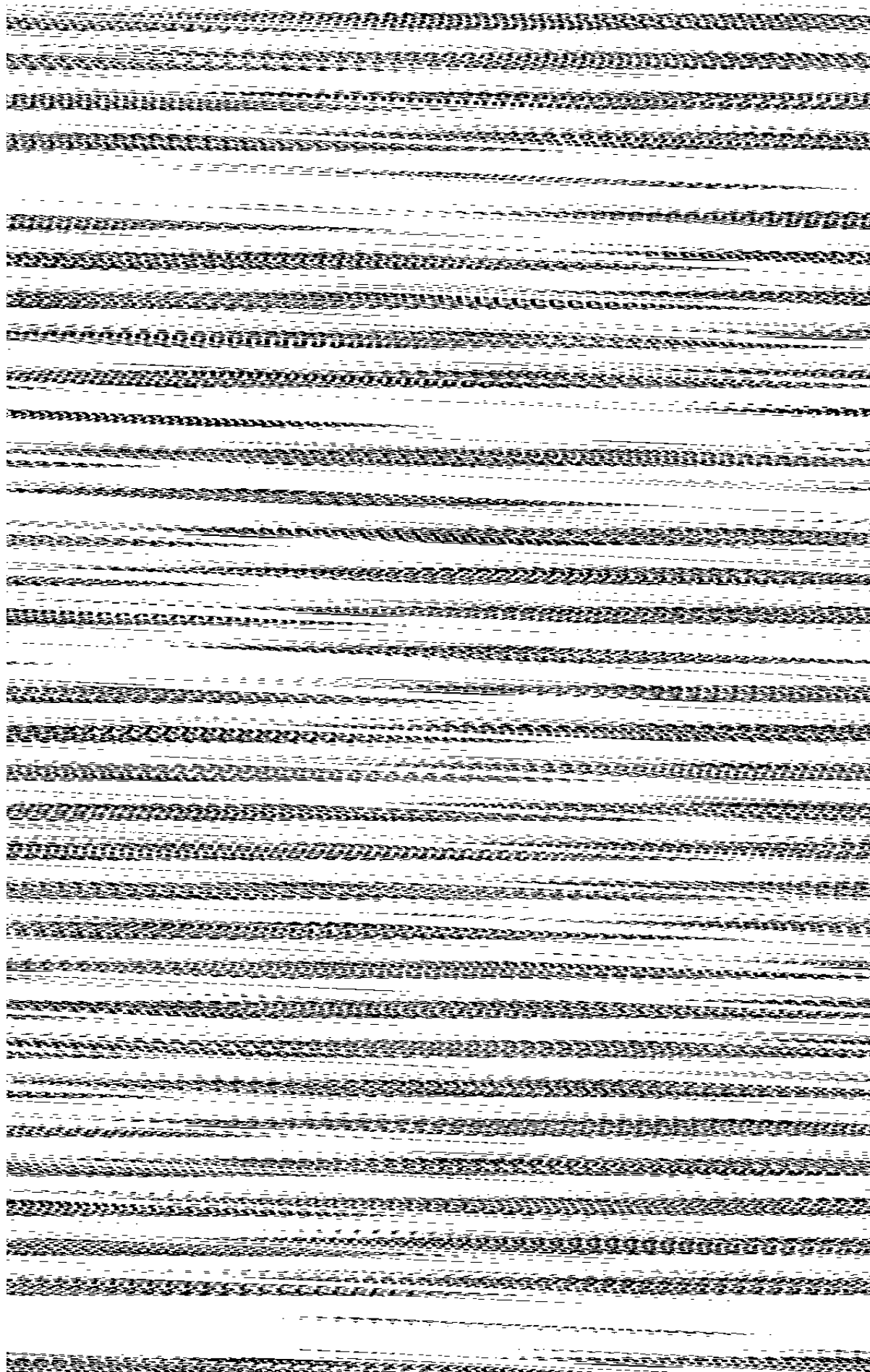
— Vous devriez essayer de la comprendre, dit Mercantori. Cette fille ne pouvait agir autrement.

— Elle m'a trahi.

— Les apparences sont contre elle, il est vrai, mais on pourrait me faire le même reproche. Moi, un Juif, je suis devenu sinon l'ami du moins un collaborateur des nazis. Peu de personnes savent que je suis de la même origine que les victimes de Hitler mais elles me jugent avec la plus grande sévérité. J'ai largement ouvert ma fortune pour m'immiscer dans l'intimité de ces monstres, découvrir leurs plans, leurs intentions criminelles. Malheureusement, je ne peux apporter la preuve matérielle de ce que je sais. Je ne peux que donner des avertissements aux miens et aux nations étrangères. Je ne dois pas non plus trahir mon double jeu au risque d'être confondu par les Allemands.

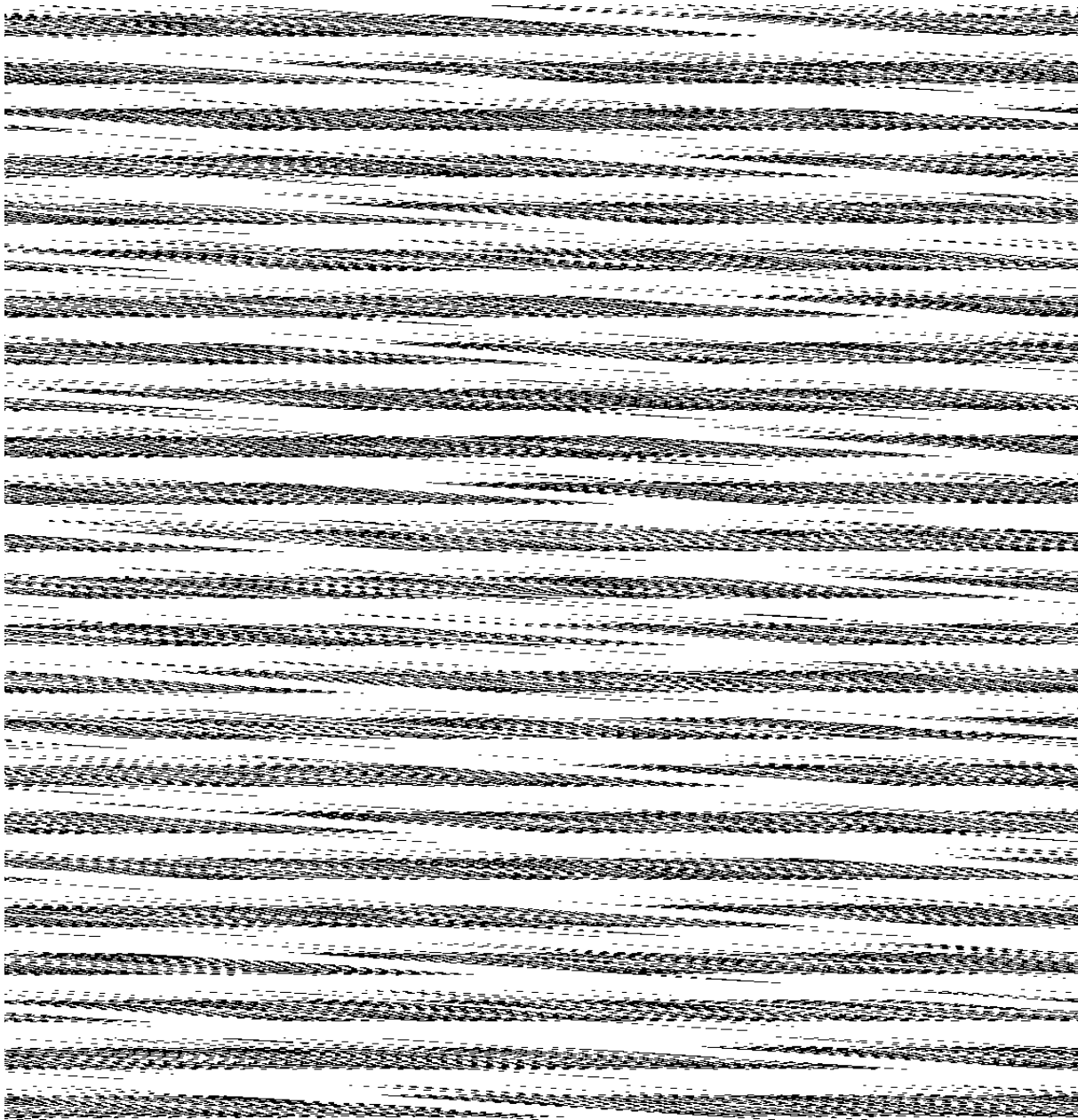
— Je vous trouve bien indulgent pour cette fille. Elle aurait pu elle aussi jouer un double jeu, me mettre dans la confiance. Je ne l'aurais pas trahie.

— Depuis des années, elle agit dans la clandesti-



führer, tout espoir de les sortir de ce camp sera perdu...

— Nous approchons du moment critique où ces Chemises Brunes vont se trouver sous une véritable cataracte d'or et de pierreries.

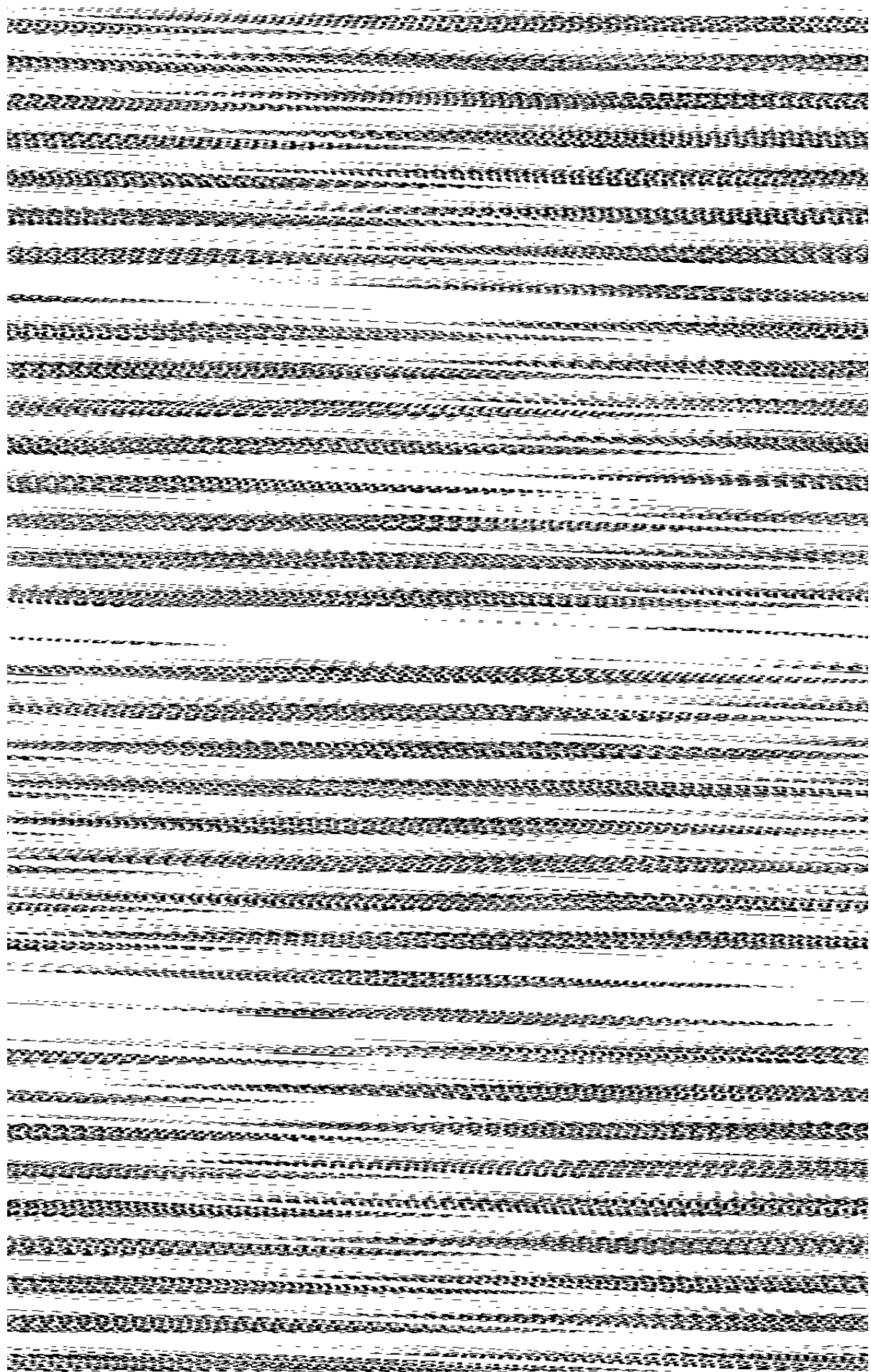


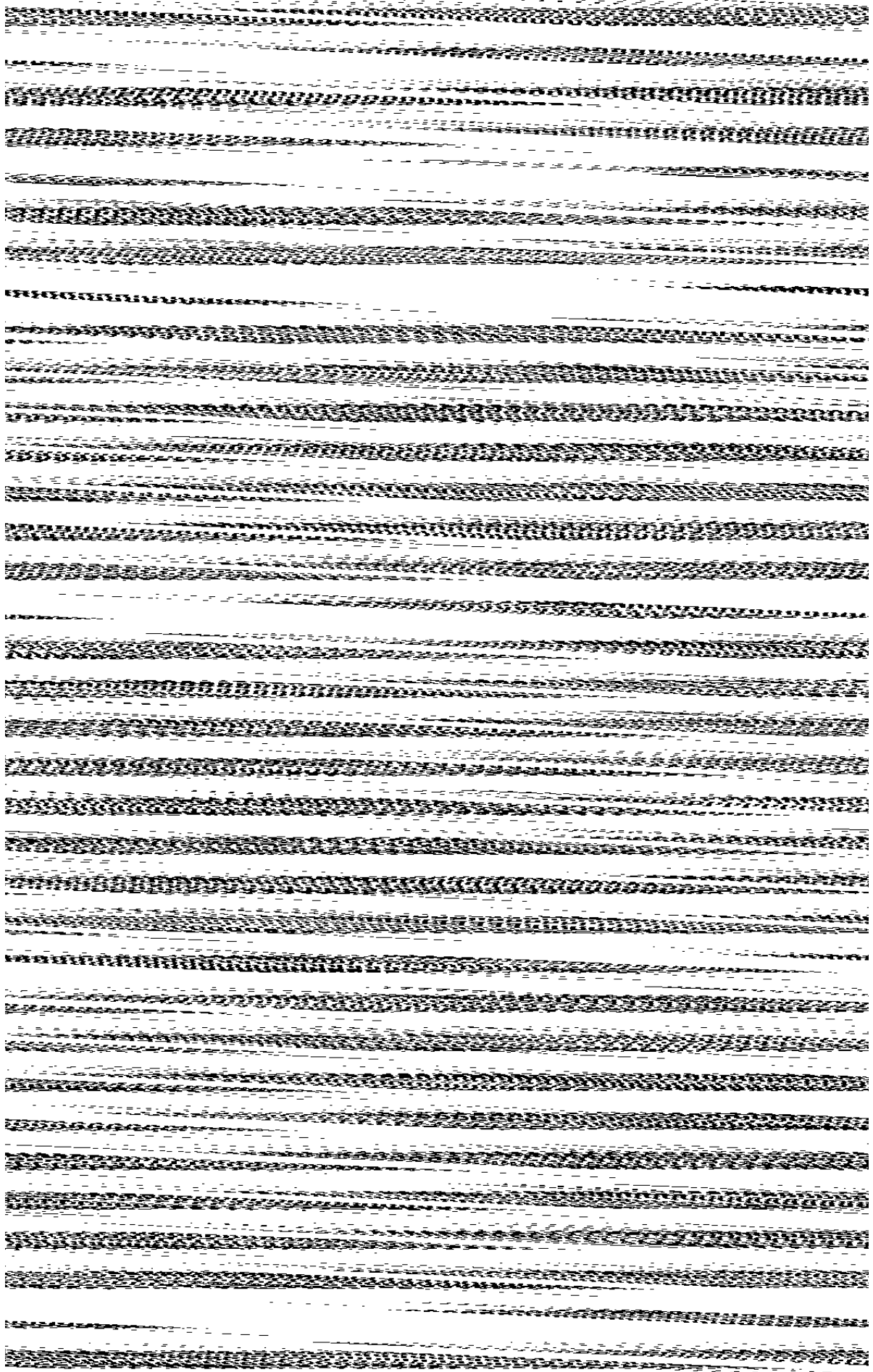
fiée. Certaines personnes anti-nazies enfermées là-bas depuis quelques années, depuis l'accession au pouvoir d'Hitler, avaient été libérées après l'intervention de la Croix-Rouge internationale et de plusieurs pays. Malgré la surveillance dont elles étaient l'objet, et enfreignant la défense qui leur avait été faite de relater les conditions de leur séjour, elles avaient réussi à faire parvenir à des amis un texte décrivant le camp. Celui-ci avait été reproduit sous forme de tracts et répandu dans les milieux intellectuels allemands. Les conditions inhumaines de ces travaux forcés risquaient de conduire très vite ses parents à la mort. Son frère ne résisterait pas mieux car, durant son adolescence, il avait dû séjourner dans un sanatorium.

Là-bas, des paysans labouraient un champ et ne se doutaient pas que, dans l'abbaye maudite qu'ils évitaient soigneusement, des Allemands se livraient au pillage.

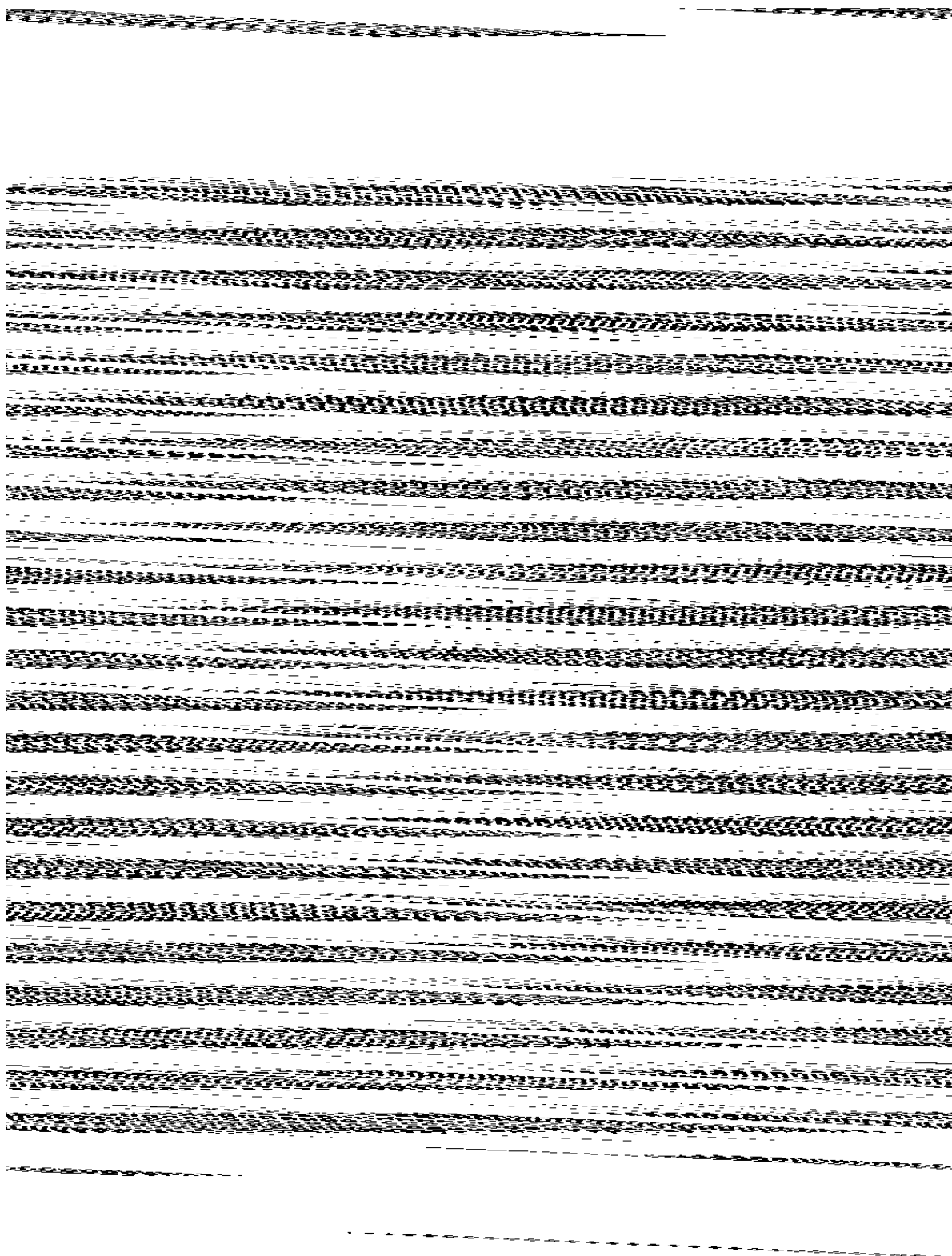
Il était peut-être absurde de compter sur la parole d'un être comme Stackering, et même sur celle d'un nazi. Ces gens-là ne respectaient que le serment fait à Hitler, tout le reste n'ayant aucune valeur. La morale traditionnelle, les valeurs humanitaires n'appartenaient plus à leur comportement. Elle aurait voulu s'efforcer de croire que ses parents pouvaient encore être sauvés ainsi que son frère, mais n'allait-elle pas regretter d'avoir ce jour-même refusé de voir la réalité en face ?

Elle se répétait qu'elle bénéficiait de circonstances exceptionnelles. Les Chemises Brunes ne la surveillaient pas. Elle pouvait en profiter pour retourner dans l'abbaye et intervenir afin de permettre à Luigi Spaggio et à Ugo Cardone de s'enfuir. Ce dernier devait la haïr de l'avoir trompé durant des semaines. Comment accepterait-il de





un regard inquiet mais il n'y avait personne dans la chapelle. Tous se trouvaient en dessous, non seulement dans la crypte mais surtout dans les catacombes, au milieu des ossements des Vaudois.

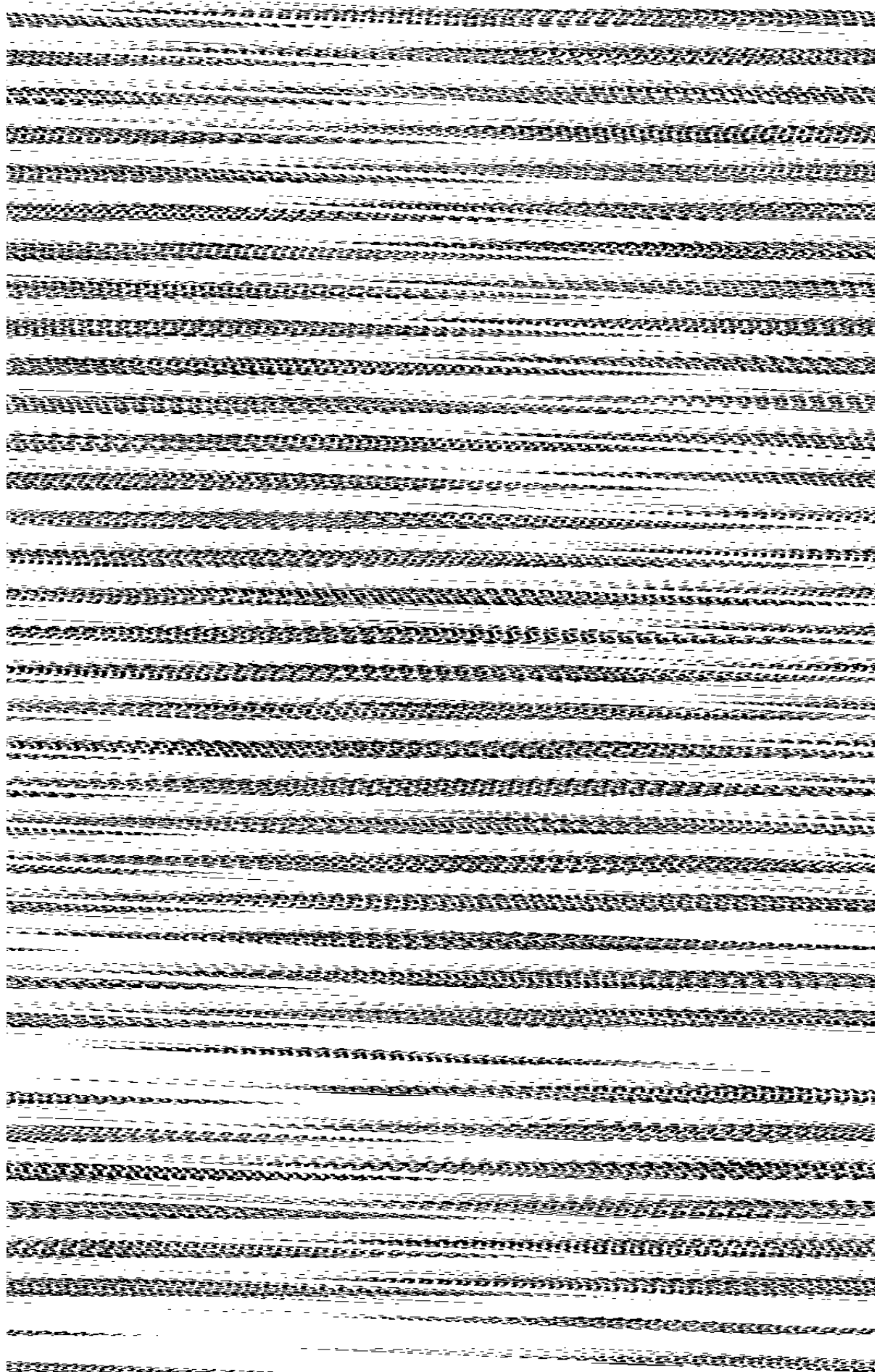


Myriam avait réussi à pénétrer dans la chapelle où ne se trouvait personne et était descendue jusque dans la crypte. Elle hésitait à poursuivre, rendue circonspecte par le silence religieux qui venait de s'établir d'un seul coup. Alors qu'elle s'enfonçait dans le sous-sol, elle avait surpris des murmures, des bruits de pas, des craquements d'ossements écrasés, mais il n'y avait même plus un soupir. Comme si brusquement tous ceux qui se trouvaient en bas étaient endormis ou morts.

Et puis un bruit énorme, exactement celui d'un torrent qui surgit soudain d'une montagne avec des mètres cubes de cailloux roulés, des arbres emportés, emplit les catacombes et monta jusqu'à elle avec une telle puissance qu'elle boucha ses oreilles, ne pouvant en supporter plus. Il y eut des cris mais lointains, à peine perceptibles, des mouvements, mais ce Niagara de sons s'amplifiait encore et elle descendit dans les profondeurs où une catastrophe horrible se déroulait.

Elle vit Spaggio ligoté, assis dans un coin, qui essayait de se libérer. Elle se pencha et découvrit une grappe humaine qui essayait en vain d'escalader une estrade très surélevée. Elle vit surtout cette montagne d'or, de bijoux, de pierreries, d'objets précieux, des vases en vermeil, des assiettes, des gobelets, des coffrets qui débordaient de la plateforme et ruisselaient sur les Chemises Brunes qui s'obstinaient encore. Et dans le tronc de cône qui s'élevait jusqu'à la trappe de pierre, elle crut, durant une fraction de seconde, distinguer la silhouette de Stackering, mais elle pensa qu'elle avait mal vu. Pourtant, elle n'apercevait nulle part l'Obersturmführer.

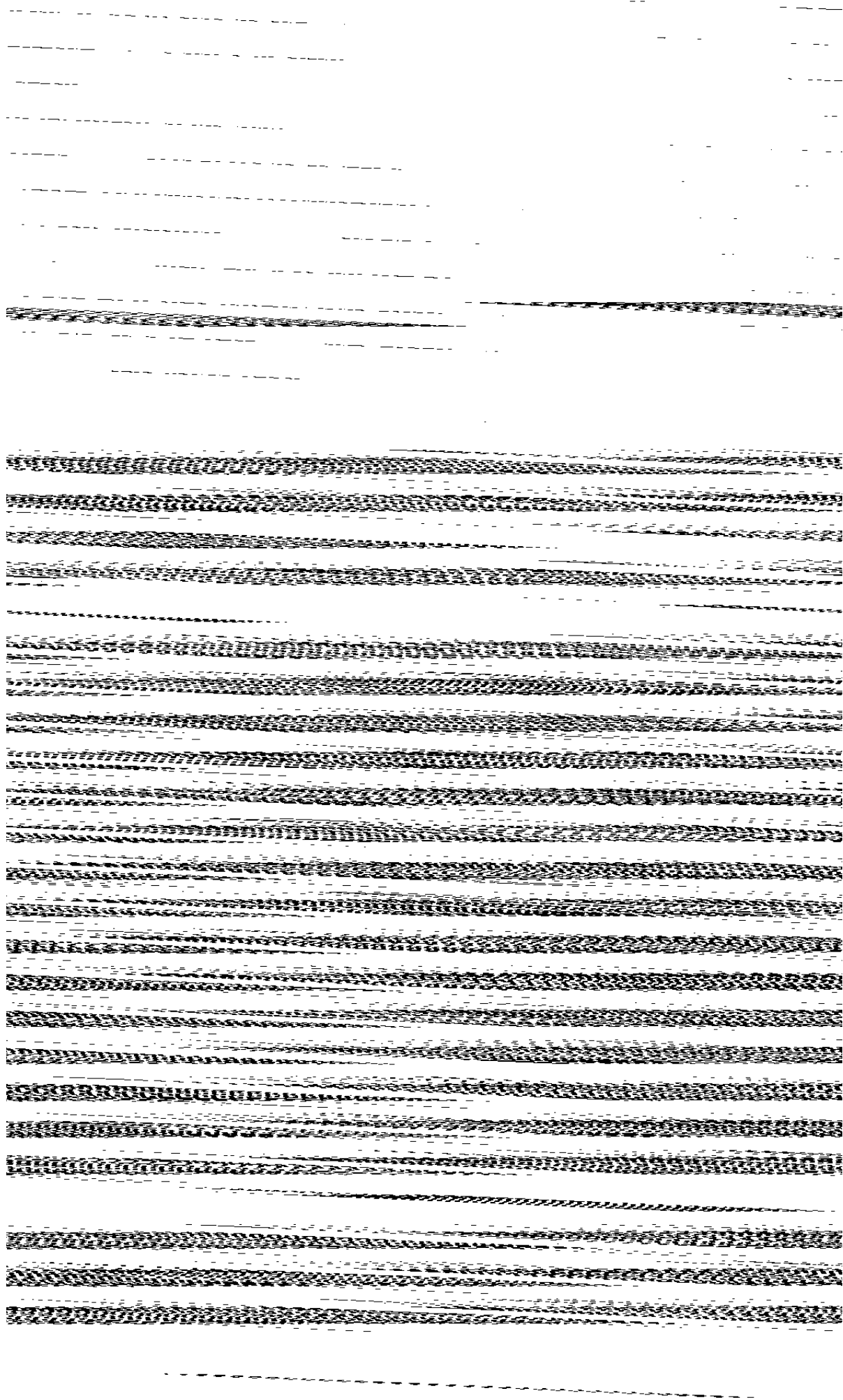
Mais un autre prodige la paralysa sur les dernières marches. Alors que le flux de richesses ne tarissait pas, des ombres apparaissaient au fond, dans cette



Elle ne songeait même pas au parabellum qu'elle tenait à la main. Elle le fixait croyant sa dernière heure venue.

— Tu ne reverras jamais tes parents ni ton frère. Si tu as cru qu'un jour je les ferais sortir de Dachau, tu t'es trompée. Ils y mourront prochainement car ils ont été chargés des travaux les plus exténuants.

Alors, elle leva son bras armé. Elle savait depuis le début, depuis qu'il avait imaginé cette comédie pour obliger Ugo Cardone à l'aider, qu'il ne tiendrait jamais parole.



rait se débarrasser de tous ces gens qui étaient ses ennemis.

— C'est vous, Cardone ?

L'espace d'une seconde, son attention avait été détournée et là-bas, Myriam en profita pour se cacher dans l'escalier en colimaçon. Le SS tira, mais en vain.

— Ne bougez plus, Stackering, ou je vous tue.

— Je ne mourrai pas tout de suite, hurla l'autre, tel un dément.

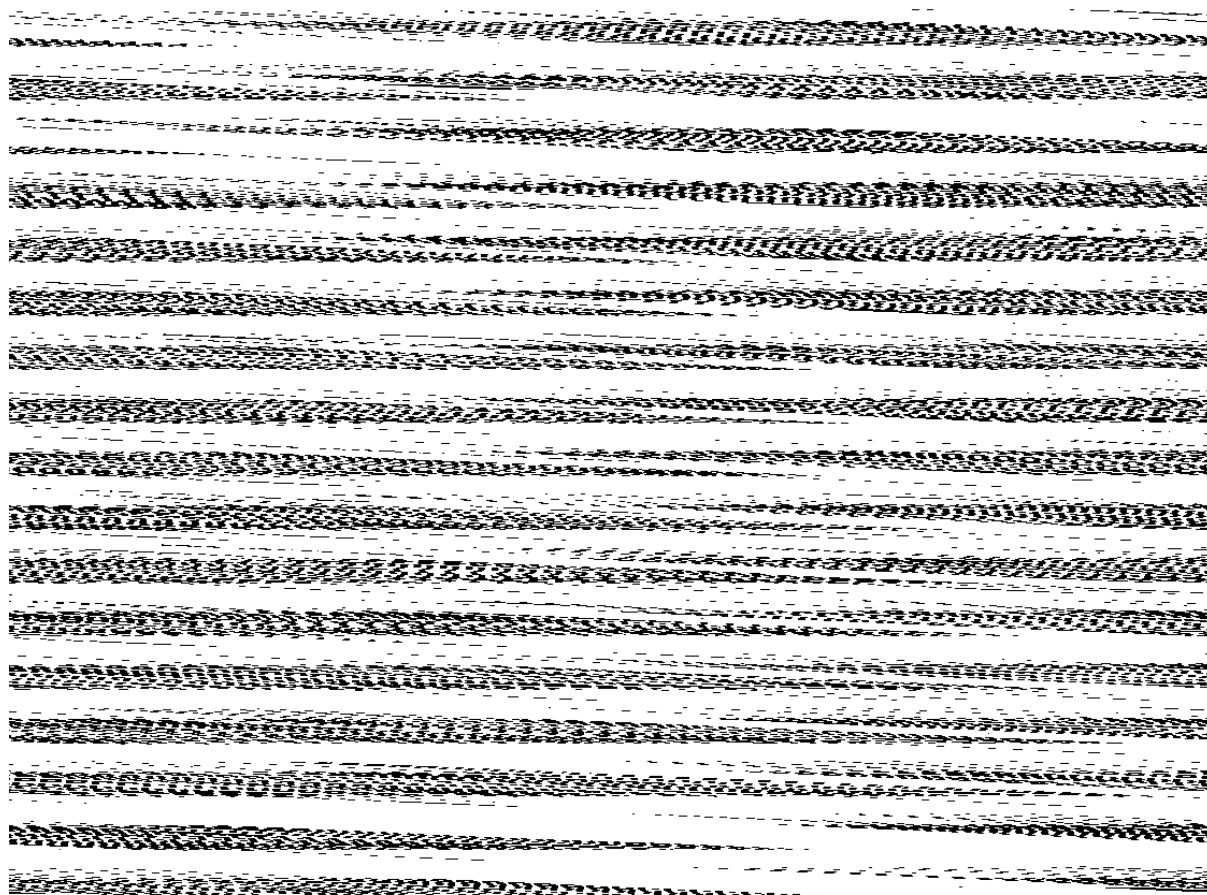
Et il tira dans la direction de Luigi Spaggio, vida son chargeur en totalité. Ugo se jeta sur lui, réunit ses mains autour de son cou et entendit ce dernier craquer terriblement.

A chaque impact de balle, le corps de Luigi Spaggio sursautait et même, il finit par rouler sur lui-même, puis il tressaillit lorsque le dernier projectile le frappa dans le dos.

Bruckner arrivait à son tour, arrosant les Chemises Brunes de sa mitraillette, faisant un carnage. Ils finirent par sortir de leur terreur médusée et ripostèrent. Dans les catacombes, les fumées, les odeurs devenaient irrespirables et une brume grise se répandait assez rapidement.

Dans l'escalier, toujours à l'abri, Myriam assista à la mort de Luigi Spaggio sans pouvoir lui porter secours. C'est alors qu'elle entendit le bruit de bottes dans son dos. Les SS restés au-dehors accouraient à la rescousse. Avaient-ils découvert le corps du quatrième assommé à coups de bouteille d'asti ?

La jeune fille s'effaça dans un repli de l'escalier, et, quand elle fut certaine que le premier Allemand arrivait, elle tira. Le corps bascula en avant et fit un grand soleil tout au long des marches abruptes. Le deuxième subit le même sort mais le troisième, prudent, commença d'arroser de sa mitraillette tout le reste de l'escalier.



.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

certaine longévité, sûrement. Mais j'ignore si elle durera encore longtemps.

Il regarda l'énorme tas de richesses répandu dans les catacombes :

— Il va falloir récupérer tout ça. Maintenant que le cardinal Barancoli est mort, cet or servira néanmoins à lutter contre le fascisme italien, contre tous les fascismes.

Myriam restait immobile, affreusement triste. Mercantori s'en rendit compte :

— Vous vous désespérez pour vos parents, votre frère ? Je m'en suis occupé et ils ne sont plus à Dachau mais quelque part en Allemagne, non loin de la frontière suisse qu'ils franchiront quand ils seront rétablis. Votre frère s'y trouve déjà. Vous savez, je n'ai aucun mérite. Avec de l'or par poignées, on finit par amollir les consciences les plus fanatiques. Si vous le voulez bien, nous allons retourner dans ma résidence. J'enverrai du monde pour récupérer tout cela...

Il désignait le trésor.

— Et faire disparaître les Mercedes et toutes les traces suspectes.

FIN

